



К. 2.

OEUVRES

CHOISIES

DE

J. B. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

12 ODES,
CANTATES,
ÉPITRES ET POÉSIES
DIVERSES
DE
J. B. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

AN VII. (1799.)



5262



92972

I

É P I T R E S.

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

ÉPITRE PREMIÈRE.

AUX MUSÉS.

FILLES du ciel, chastes et doctes fées,
Qui, des héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des temps
Les noms fameux et les faits éclatants;
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premières nourrices,
De qui le sein me fit presque en naissant
Teter un lait plus doux que nourrissant,
Je vous écris, non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solennel.

Quel compliment! quelle brusque incartade!
Me direz-vous: d'où vient cette bontade?
De quoi se plaint ton esprit ulcéré?
N'est-ce pas toi qui sur ce mont sacré,
Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire,
Nous demander, par des vœux assidus,
Des dons souvent sans succès attendus,
Et, loin encor des sommets du Parnasse,
Sur le côteau briguer une humble place?
Ton rang enfin y fut marqué par nous:
Et si ce rang à ton chagrin jaloux

Paroît trop bas près des places superbes
 Des Sarrasins, des Racans, des Malherbes,
 Contente-toi de médiocrité,
 Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté :
 A peine encore as tu compté six lustres.
 Tâche à monter du moindre aux plus illustres :
 Dans ton été ce n'est point un affront
 D'être arrivé sur le penchant du mont ;
 Tandis qu'on voit tant d'aspirants timides,
 Marchant toujours sans boussole et sans guides,
 Par des sentiers durs, pénibles et longs,
 A soixante ans ramper dans les vallons.
 Ose franchir des bornes importunes ;
 Va, cours tenter des routes moins communes ;
 Et cherche enfin, par des travaux constants,
 A mériter... Muses, je vous entends.
 Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
 Si, comme lui, dans quelque roche aride,
 Pour recueillir mon esprit dissipé,
 J'allois chercher un sépulchre escarpé ;
 Si je pouvois, sublime misanthrope,
 Fuir les humains pour suivre Calliope,
 A tons plaisirs constamment renoncer,
 Le jour écrire, et la nuit effacer,
 Sécher six mois sur les strophes d'une ode,
 Et, de moi-même aristarque incommode,
 A vous poursuivre épuiser mes chaleurs,
 Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
 Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avarés,
 Vous prodiguez aux Chanlieux, aux Lafares.
 Non, non, jamais, de vos dons trop épris,
 Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix :
 J'abjurerois et Phébus et Minerve.
 Si, possédé d'une importune verve,
 Il me falloit, pour de douteux succès,
 Passer ma vie en d'éternels accès ;

Toujours troublé de fureurs convulsives ,
 De mon plancher ébranler les solives ;
 Et, rejetant toute société,
 Ecrire en sage, et vivre en hébété.
 Si quelquefois je cours chercher votre aide,
 C'est moins par choix que ce n'est par remède.
 La solitude est mon plus grand effroi :
 Je crains l'ennui d'être seul avec moi ;
 Et j'ai trouvé ce foible stratagème
 Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
 De là sont nés ces écrits bigarrés ,
 Fous, sérieux, profanes, et sacrés,
 Où je dépins, non des mœurs trop volages ,
 Mais seulement les diverses images
 Qui m'ont frappé selon les temps divers
 Ou mon ennui m'a fait chercher des vers.

Vous me direz qu'au moins pour ce service
 A vos bienfaits je dois quelque justice ;
 Que c'est par vous qu'à vingt ans parvenu ,
 Né, comme Horace, aux hommes inconnu ,
 Bien moins que lui signalé sur la scène ,
 J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène :
 Que, par votre aide, à la cour moins caché ,
 Souffert des grands, quelquefois recherché ,
 J'ai par bonheur esquivé le naufrage
 Du ridicule où jette l'étalage
 Du nom d'auteur, sur-tout en ce temps-ci.
 Oui, j'en conviens : mais c'est par vous aussi
 Que sont venus mes ennuis, mes tortures ,
 Tous ces complots, ces lâches impostures ,
 Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés
 De vils rimeurs contre moi gendarmés ;
 Car il n'est point de fou mélancolique
 Plus effréné qu'un auteur famélique
 Qui, sur les quais, sans avoir été lu ,
 Voit expirer son livre vermoulu :

Et par malheur si dans cette furie
 A ses chagrins se joint la raillerie
 De quelque auteur d'opprobres moins couvert,
 Tout l'océan, cent vœux à saint Hubert,
 Ne feroient rien sur la rage canine
 Que ce mépris dans son cœur enracine.
 Dès ce moment, par cent fausses rumeurs,
 Son noir venin se répand sur vos mœurs.
 Gardez-vous bien de cet homme caustique,
 S'écriera-t-il; fuyez ce frénétique :
 Dans ses brocards aucun n'est ménagé ;
 C'est un serpent, un diable, un enragé,
 Que rien n'appaise, et qui dans ses blasphèmes
 Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes :
 Vous allez être inondé de chansons :
 Que je vous plains ! — Mais nous le connoissons ;
 Ce n'est point là du tout son caractère :
 Il est fidèle, équitable, sincère ;
 De sa vertu Vauban même fait cas ;
 Il s'y connoît. — Ne vous y fiez pas,
 C'est un matois ; il fait le bon apôtre :
 Il paroît doux et civil comme un autre ;
 Mais dans le fond c'est le plus noir esprit...
 Voilà comment sa haine vous flétrit ;
 Voilà les coups que le traître vous porte.
 Si par bonheur cette imposture avorte,
 Bientôt son fiel, fécond en trahisons,
 Fera courir de maisons en maisons
 Mille placards qui vous chargent de crimes,
 Lettres d'avis, libelles anonymes ;
 Recours grossier et toujours sans effet,
 Mais des bronillons l'ordinaire alphabet :
 Et priez Dieu qu'il préserve la ville
 De tout bon mot, satire ou vaudeville,
 Et de tous vers sous le manteau portés ;
 Car à coup sûr ils vous seront prêtés.

Si leur secours manque à votre adversaire,
Dans le besoin lui-même en saura faire,
Fabriquera vingt infâmes couplets,
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets
A les chanter Liniere auroit en honte,
Et qui seront écrits sur votre compte.
Dans les cafés, dans les plus vils réduits,
Il prendra soin de semer ses faux bruits ;
Vous décrira comme un monstre indomtable,
Aux rois , aux grands , à l'état redoutable ;
Et séduira peut-être en quelque point
Son sot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée !
Fruit dangereux d'un peu de renommée !
Muses, voilà les chagrins, les dégoûts
Que vos présents.... Alce-là, direz-vous :
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscure populace,
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi,
Qui les excite ? Est-ce nous ? est-ce toi ?
C'est par nos soins que ton esprit docile,
Prenant pour guide et TERENCE et VIRGILE,
Dans leur école a de bonne heure appris
A distinguer des solides écrits
Ces vains amas d'antitheses pointues,
D'expressions flasques et rebattues,
Dont nous voyons tant d'auteurs admirés
Farcir leurs vers du badaud révéres :
Voilà tout l'art, voilà tous les mysteres
Que t'ont appris nos leçons salutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un auteur affligé,
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un sot livre,
Par le chagrin d'entendre louer ses vers,
Et de se voir tout vif rongé des vers ?

Est-il permis de braver sur l'échelle
 Un patient jugé par la Tournelle ?
 Laissons-le pendre au moins sans l'insulter.
 Vous dites vrai ; mais comment l'éviter ?
 Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
 Soit qu'au théâtre il se soit fait connoître,
 Soit que son titre orne les carrefours,
 Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
 Et si quelqu'un, sa sentence passée,
 M'en vient à moi demander ma pensée :
 Que dites-vous de ces vers chevillés,
 De ces discours obscurs, entortillés ?
 Il faut parler. Que répondre ? que faire ?
 Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
 Fort bien : l'avis est sensé ; grand merci :
 Je me tairai. Mais faites taire aussi
 Paris, la cour, les loges, le parterre,
 Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
 Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
 Dont mon vilain se voit assassiné.
 Laisse crier, et retiens ta critique,
 Répondez-vous : la censure publique
 Peut sur un fat s'exercer tout au long ;
 Mais toi, sois sage, et te tais. Comment donc ?
 Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,
 Chacun pourra lui donner sa nasarde,
 L'appeler buffle, et stupide achevé ;
 Et moi, pour être avec vous élevé,
 Je ne pourrai, sans faire un sacrilège,
 Me prévaloir d'un foible privilège
 Que vous laissez aux derniers des humains ?
 S'il est ainsi, je vous haise les mains,
 Muses ; gardez vos faveurs pour quelque autre ;
 Ne pardons plus ni mon temps ni le vôtre
 Dans ces débats où nous nous égayons.
 Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :

Reprenez tout, j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi-bien quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits,
A rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double sens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites
Qui, malgré vous, dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés ?
Quel est le prix d'une étude si dure ?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élogie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, et qui, sûr de se plaire,
Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire ?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés
Ses vers souvent sont des enfants morts-nés.
Mais chacun l'aime, et nul ne s'en défie ;
A ses talents aucun ne porte envie ;
Il a sa place entre les beaux esprits ;
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris ;
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, et sans blesser personne ;
Toujours discret, et toujours bien disant,
Et sur le tout aux belles complaisant.

Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
 Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
 Voilà d'abord tous ses chers confidants,
 De son mérite admirateurs ardents,
 Qui, par cantons répandus dans la ville,
 Pour l'élever dégraderont Virgile:
 Car il n'est point d'auteur si désolé
 Qui dans Paris n'ait un parti zélé;
 Tout se débite: *Un sot*, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire

A ce propos on raconte qu'un jour
 Certain oison, gibier de basse-cour,
 De son confrère exaltant le haut grade,
 D'un ton flatteur lui disoit: Camarade,
 Plus je vous vois, et plus je suis surpris
 Que vos talents ne soient pas plus chéris;
 Et que le cygne, animal inutile,
 Ait si long-temps charmé l'homme imbécille.
 En vérité, c'est être bien Gaulois
 De tant prôner sa ridicule voix:
 Car, sans vouloir faire ici d'invective,
 Si vous avez quelque prérogative,
 C'est l'art du chant, dans lequel vous primez:
 Je m'en rapporte à nos oisons charmés,
 Quand sur le ton de Pindare et d'Horace
 Votre gosier lyriquement croasse.
 Laissons là l'homme et ses sottises raisons;
 Mais croyons-en nos cousins les oisons:
 Chantez un peu. Déjà, d'aise saisie,
 La basse-cour se pâme et s'extasie.
 A ce discours notre oiseau tout gaillard
 Perce le ciel de son cri nasillard:
 Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
 Vous eussiez vu canards, dindons, poulailler,
 De toutes parts accourir, l'entourer,
 Battre de l'aile, applaudir, admirer,

Vanter la voix dont nature le doue,
 Et faire nargue au cygne de Mantoue.
 Le chant fini, le pindarique oïson
 Se rengorgeant rentre dans la maison,
 Tout orgueilleux d'avoir, par son ramage,
 Du poulailler mérité le suffrage.

Ainsi souvent, par la brigade porté,
 Un sot rimeur voit son nom exalté.
 Je sais qu'enfin ses lauriers chimériques
 Ont tôt ou tard leurs ans climatériques:
 La mode passe, et l'homme ouvre les yeux.
 Mais supposons qu'un sort capricieux
 Fasse tomber ses grandeurs ruinées,
 Il a du moins joui quelques années
 Du même honneur qu'avec un pareil art
 Au bon vieux temps sut extorquer Ronsard:
 Et quand la mort vient nous rendre visite,
 Achille est-il plus heureux que Thersite?

Tous ces discours sont fort beaux, direz-vous.
 Mais revenons. Parle: et confesse-nous
 Qu'en tes écrits un peu trop de licence
 A certains bruits a pu donner naissance;
 Que ton courroux bien vite est allumé;
 Et que le ciel en naissant t'a formé,
 Aux moindres traits que sur toi l'on décoche,
 Un peu malin. Moi? d'où vient ce reproche?
 Où sont-ils donc, puisqu'il faut tout peser,
 Ces traits malins dont on peut m'accuser?
 Celui qui mord ses amis en cachette,
 Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
 Chez qui pour vrai le faux est publié,
 Ou qui révèle un secret confié;
 Voilà votre homme: et c'est sans injustice
 Que vous pouvez le taxer de malice;
 Car des noirceurs le sucre envenimé
 D'un pareil nom doit être diffamé,

Et non le sel d'un riant badinage,
 De la candeur ordinaire partage.
 Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
 Un homme à table exerce ses discours
 Sur quelque intrigue ou conte de la ville,
 Qui, bien souvent, n'est pas mot d'évangile,
 Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
 En cas pareil pour lui plus indulgents ;
 Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
 De quelque esprit l'histoire soit semée,
 Notre conteur passera pour plaisant,
 Pour galant homme, et point pour médisant :
 Et moi, vexé par vingt bouches impures,
 Je n'aurai pu repousser les injures
 De deux ou trois que je n'ai point nommés,
 Et qui, déjà du public diffamés,
 Sont reconnus à leur ignominie,
 Plutôt qu'aux vers qu'enfanta mon génie !
 Que si d'un seul légèrement frappé
 En badinant le nom m'est échappé,
 Est-ce un forfait à décrier ma veine ?
 Et dites-moi : quand jadis La Fontaine,
 De son pays l'homme le moins mordant,
 Et le plus doux, mais homme cependant,
 De ses bons mots sur plus d'une matière,
 Contre Lulli, Quinault, et Furetière,
 Fit rejaillir l'enjouement bilieux,
 Fut-il traité d'auteur calomnieux ?
 Tout vrai poëte est semblable à l'abeille :
 C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
 Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
 Ce miel si doux tiré du suc des fleurs ;
 Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
 Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
 D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
 Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entends d'ici, Muses, votre réponse.
 Tous ces arrêts que la haine prononce,
 Ces vains propos exhalés dans les airs,
 Ne sont qu'un rien près d'un écrit en vers :
 L'ouvrage reste, et le discours s'envole.
 Plus d'une fois ta piquante hyperbole
 A tes censeurs a su donner leur fait :
 Mais contre toi, réponds-nous, qu'ont-ils fait ?
 Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux fruitières,
 De leurs écrits prodigues héritières.
 Oui, contre moi, vous qui me censurez,
 Vous les avez mille fois inspirés.
 Nous ? Point du tout : à tort tu nous accuses.
 Si contre toi, sans consulter les Muses,
 Ils ont écrit quelques vers discourtois,
 C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois :
 Passons. Hé bien, si leur troupe futile
 N'a contre toi qu'une rage inutile,
 Poursuivez-vous, qu'un courroux sans pouvoir,
 Que crains-tu tant ? et que peux-tu prévoir ?
 Ce que je crains ? vous allez le connoître
 Dans un seul mot de Despréaux mon maître.
Vos ennemis prônent de tous côtés,
Lui disoit-on, que vous les redoutez,
Que vous craignez leur vaste compagnie.
Ils ont raison ; je crains la calomnie,
 Répondit-il. Et quel ravage affreux
 N'excite point ce monstre ténébreux,
 A qui l'envie, au regard homicide,
 Met dans les mains son flambeau parricide,
 Mais dont le front est peint avec tout l'art
 Que peut fournir le mensonge et le fard ?
 Le faux soupçon, lui consacrant ses veilles,
 Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;
 Et l'ignorance, avec des yeux distraits,
 Sur son rapport prononce nos arrêts.

Voilà quels sont les infideles juges
 A qui la fraude, heureuse en subterfuges,
 Fait avaler son poison infernal :
 Et tous les jours devant leur tribunal
 Par les cheveux l'innocence trainée
 Sans se défendre est d'abord condamnée.
 Votre ennemi passe en vain pour menteur.
Messieurs, disoit un fameux délateur
 Aux courtisans de Philippe son maître,
*Quelque grossier qu'un mensonge puisse
 être,*
Ne craignez rien; calomniez toujours :
Quand l'accusé confondroit vos discours,
La plaie est faite; et, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.
 Où donc aller? Quel mur, quel triple airain
 Nous sauvera d'une invisible main?
 Est-il mortel qui s'en puisse défendre?
 Sans doute. Et qui? L'homme qui sait attendre,
 Concluez-vous : vainement l'art obscur
 Sur la vertu jette son voile impur ;
 La vérité tôt ou tard se relève ,
 Le rayon perce, et le nuage creve.
 Sois de toi-même un sévère inspecteur,
 Et ne crains rien. Quant à ce peuple autour
 Dont tu n'as pu prévenir la disgrâce,
 Nous leur dirions, nous mettant à ta place :
 Or ça, messieurs, plus d'animosité,
 Faisons la paix, et signons un traité :
 Depuis long-temps je souffre vos murmures,
 Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,
 Sans qu'en mes vens nul de vous énoncé
 Ait eu sujet de se croire offensé.
 Je ferai plus : continuez d'écrire,
 Je vous promets de ne vous jamais lire,
 De n'outrager ni vous ni votre esprit,

Et d'oublier que vous avez écrit,
 Pourvu qu'enfin plus modérés, plus sages,
 A votre tour vous cessiez vos outrages;
 Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux,
 Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux;
 Et n'insulter, épargnant ma personne,
 Qu'à mes écrits, que je vous abandonne.
 Cela s'entend, et c'est parler d'accord:
 Y souscris-tu? Muses, je le veux fort.
 Dès ce moment j'approuve et ratifie
 Ce grand traité, que je leur signifie.
 Mais par hasard si ce palliatif
 N'opere rien sur leur esprit rétif,
 Si leur babil, si leur bruit continue;
 Alors tu peux, sans plus de retenue,
 Les démasquer, et rabattre leurs coups:
 Et si tu crois avoir besoin de nous
 Pour réprimer leurs langues médisantes,
 Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes
 De notre part le leur faire savoir.
 Suffit: adieu, Muses, jusqu'au revoir.

E P I T R E I I.

S U R L' A M O U R.

A M A D A M E D' U S S É.

Du faux encens dédaigneuse ennemie,
 Qui, dans le vrai par l'exemple affermié,
 Savez si bien de tout éloge plat
 Distinguer l'art d'un pinceau délicat;
 Sage Uranie, en qui le don de plaire
 Est joint au don de haïr le vulgaire,
 De démêler, libre en vos sentimens,

L'illusion de ses faux jugements,
 Et d'abhorrer ces louanges guindées
 Qui n'ont d'appui que ses folles idées :
 Si quelque auteur, pour vous faire sa cour,
 S'imaginant avoir pris un beau tour,
 Vous décrivait dans ses peintures seches
 Le dieu d'amour, son carquois et ses fleches,
 De la raison ennemi languoureux,
 Et de nos sens enchanteur doucereux,
 Vous déployant ces lieux communs postiches
 Dont l'opéra brode ses hemistiches ;
 Sur ce tableau frivolement conçu,
 Probablement il seroit mal reçu
 De vous chanter, en rimes indiscrettes,
*Que cet Amour ne se plaît qu'où vous êtes,
 Qu'il regne en vous, qu'il suit par-tout vos
 pas,*
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.
 Mais si quelqu'un plus sage et plus habile
 Vous dépeignoit d'un crayon moins stérile
 Ce même Amour, non tel qu'on nous le feint,
 Mais en effet tel qu'il doit être peint,
 Tel qu'autrefois l'ont vu les premiers sages,
 Lorsqu'au Parnasse attirant leurs hommages
 Ce dieu par eux de guirlandes orné
 Fut dans la Grece en triomphe amené ;
 Si, poursuivant cette noble peinture,
 Il vous traçoit d'une main libre et sûre
 Ces vifs rayons, ces sublimes ardeurs,
 Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
 Dont la splendeur les éclaire et les guide
 Dans les sentiers de la gloire solide,
 Vous faisant voir assis à son côté
 L'honneur, la paix, la vertu, l'équité :
 Peut-être alors, à le bannir moins prompte,
 Vous souffririez, sans rougeur et sans honte,

Que ce dieu vint embellir votre cour.
Connoissez donc ce que c'est que l'Amour ;
Et désormais, l'ame débarrassée
Des préjugés d'une troupe insensée
Qui ne le peint que sous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger sur leurs traits ,
De le confondre avec ce dieu frivole
De qui l'erreur nous a fait une idole ,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux rivaux , ennemis éternels ,
L'un fils du ciel , l'autre né de la terre ,
Se font entre eux une immortelle guerre ,
Plus signalés par leur division
Que les héros de Grece et d'Ilion.

Quelqu'un peut-être , à ce début mystique ,
Va me traiter de cerveau fanatique ;
Et me voyant , monté sur ce haut ton ,
Traiter l'Amour en style de Platon ,
M'objectera qu'une jeune héroïne
Mériteroit un peu moins de doctrine.
Mais , sans répondre à ce langage vain ,
Laissons-le en paix son Cyrus à la main ,
De nos raisons l'ame peu combattue ,
Du dieu d'Ovide encenser la statue ;
Et poursuivons nos propos commeneés.

Jadis sans choix les humains dispersés ,
Troupe féroce et nourrie au carnage ,
Du seul instinct suivoient la loi sauvage ,
Se renfermoient dans les antres cachés ,
Et , de leurs trous par la faim arrachés ,
Alloient errants au gré de la nature
Avec les ours disputer la pâture.
De ce chaos l'Amour réparateur
Fut de leurs lois le premier fondateur :
Il sut fléchir leurs humeurs indociles ;
Les réunit dans l'enceinte des villes ;

Des premiers arts leur donna les leçons ;
 Leur enseigna l'usage des moissons ;
 Chez eux logea l'amitié secourable ,
 Avec la paix , sa sœur inséparable ;
 Et devant tout dans les terrestres lieux
 Fit respecter l'autorité des dieux.
 Tel fut ici le siècle de Cybele.
 Mais à ce dieu la terre enfin rebelle
 Se rebata d'une si douce loi ,
 Et de ses mains voulut se faire un roi.
 Tout aussitôt évoqué par la haine
 Sort de ses flancs un monstre à forme humaine
 Reste dernier de ces cruels Typhons
 Jadis formés dans ses gonffres profonds.
 D'un foible enfant il a le front timide :
 Dans ses yeux brille une douceur perfide.
 Nouveau Protée , à toute heure , en tous lieux ,
 Sous un faux masque il abuse nos yeux.
 D'abord voilé d'une crainte ingénue ,
 Humble captif , il rampe , il s'insinue ;
 Puis tout-à-coup , impérieux vainqueur ,
 Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.
 Les trahisons , la noire tyrannie ,
 Le désespoir , la peur , l'ignominie ,
 Et le tumulte au regard effaré ,
 Suivent son char de soupçons entouré.
 Ce fut sur lui que la terre ennemie
 De sa révolte appuya l'infamie.
 Bientôt , séduits par ses trompeurs appas ,
 Les flots d'humains marcherent sur ses pas.
 L'Amour , par lui déponille de puissance ,
 Remonte au ciel , séjour de sa naissance ;
 Et las de voir l'homme sourd à sa voix ,
 Il l'abandonne à son malheureux choix.
 Alors , enflé d'une nouvelle audace ,
 L'usurpateur prend son nom et sa place ;

Et sous ce nom l'erreur de toutes parts
 Fait ici bas flotter ses étendards.
 C'est de ce temps que nous vîmes éclore
 Tous les malheurs imputés à Pandore.
 La jalousie, allumant ses flambeaux,
 Creusa dès-lors mille horribles tombeaux;
 Et des forfaits de plus d'une Médée
 Plus d'un climat vit sa rive inondée.
 On vit régner les desirs effrénés,
 Qui, secondés des plaisirs forcenés,
 Mirent au jour monstres et Minotaures,
 Satyres, Sphinx, Egipans et Centaures.
 Un siècle à l'autre enviant ses fureurs
 Imagina de nouvelles horreurs.
 Chaque âge vit augmenter nos misères;
 Et nos aïeux, plus méchants que leurs peres,
 Mirent au jour des fils plus méchants qu'eux,
 Bientôt suivis par de pires neveux.
 Enfin le ciel, touché de nos disgraces,
 Se résolut d'en effacer les traces;
 Et tous les dieux convinrent que l'Amour
 Fût renvoyé dans ce mortel séjour.
 Chaëun s'en forme un agréable augure.
 Le seul Amour, l'Amour seul en murmure.
 Qu'a-t-il commis? Pourquoi, seul immolé,
 D'entre les dieux sera-t-il exilé?
 Quittera-t-il ces demeures heureuses,
 Ces régions pures et lumineuses,
 Séjour brillant de gloire et de clarté,
 Lieux consacrés à la félicité,
 Aux doux plaisirs, enfants de l'innocence,
 Plaisirs qu'échauffe et nourrit sa présence,
 Vifs sans tumulte, éternels sans ennui,
 Et que les dieux ne tiennent que de lui?
 Quoi! disoit-il, de l'empire céleste
 J'irai descendre en un séjour funeste,

Où l'injustice étale un front serein ;
 Où les mortels au visage d'airain ,
 De mon fantôme escortant les bannières ,
 De l'innocence ont rompu les barrières !
 Et qui d'entre eux voudra suivre mes pas ?
 Amour, Amour, ne vous alarmez pas ,
 Venez à moi : je connois un asyle
 Dont les vertus ont fait leur domicile ,
 Un sûr rempart , un lieu de qui jamais
 Vos eunemis ne troubleront la paix .
 Celui qui regne en ce séjour propice
 En a banni le coupable artifice ,
 La perfidie au coup-d'œil concerté ,
 Et la malice au sourire emprunté .
 Toujours du vrai sa bouche tributaire
 De l'équité porta le caractère :
 Nourri, formé par les neuf doctes sœurs ,
 Ami des arts , épris de leurs douceurs ,
 Le dieu du Pinde et la sage Minerve
 De leurs trésors l'ont comblé sans réserve .
 Dans ce réduit des Muses habité
 Préside encore une divinité ;
 Car la beauté dont les dieux l'ont ornée
 D'un moindre nom seroit trop profanée .
 Un doux accueil , un modeste enjouement
 Prête à ses traits un nouvel agrément .
 D'enfants ailés une troupe fidele ,
 Plaisirs, Amours, voltigent autour d'elle ,
 Et, sans effort pres d'elle retenus ,
 Pour la servir ont oublié Vénus .
 Non, non, Amour, ce n'est point à Cythere ,
 Ni dans ces bois qu'Amathonte révere ,
 Qu'il faut chercher et les Jeux et les Ris :
 Si vous voulez de vos freres chéris
 Revoir un jour la troupe réunie ,
 N'hésitez point , volez chez Uranie .

Mais à qui vais-je étaler ces propos ?
 Puis-je penser qu'un Dieu qui du chaos
 Débarrassa cette machine ronde ,
 Qui voit, qui ment tous les êtres du mond.
 De ses ressorts et l'ame et l'instrument ,
 Puisse ignorer son plus riche ornement ?
 Déjà porté sur les ailes d'Eole ,
 Du haut des cieux je le vois qui s'envole ,
 Plus glorieux d'obéir en sa cour ,
 Que de régner au céleste séjour.
 Conservez bien , généreuse Uranie ,
 Ce dieu puissant , ce céleste génie ,
 Ame du monde , auteur de tous les biens ,
 Par qui brisant les terrestres liens
 D'un vol hardi nos ames élancées
 Jusques au ciel élevent leurs pensées.
 Sans sa beauté , sans ses dons précieux ,
 La vertu même est moins belle à nos yeux.
 Il la produit sous d'heureux caractères ,
 La déponillant de ces rides sévères
 De qui l'aspect effrayant les mortels
 Leur fait souvent désertter ses autels.
 De son flambeau les flammes immortelles
 Jettent en nous ces vives étincelles
 Dont autrefois les héros embrasés
 Malgré la mort se sont éternisés.
 Cette chaleur si prompte et si rapide
 Sut échauffer un Thésée , un Aleide ;
 Arma leurs bras pour calmer l'univers ,
 Et pour venger l'équité mise aux fers.
 Telle est l'ardeur dont ce dieu nous enflamme :
 Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame
 De ce héros aux triomphes instruit
 Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
 C'est cet Amour , ambitieux de gloire ,
 Qui tant de fois consacrant sa mémoire

Lui fit braver les feux et le trépas,
 Lui fit chercher la guerre et les combats,
 De Jupiter conduisant le tonnerre,
 Aux fiers géants faire mordre la terre,
 Et, foudroyant leurs plus forts boulevards,
 Les écraser sous leurs propres remparts.
 Quelle plus noble et plus vaste industrie
 Porta plus loin l'amour de la patrie?
 Et quels travaux ont rendu plus parfaits
 L'art de la guerre et les arts de la paix?
 Vous le savez, légions qu'il adore;
 Vous le saurez, peuples plus chers encore,
 Si quelque jour un loisir plus heureux
 Laisse un champ libre à ses plans généreux.
 Puisse-t-il voir ses nombreuses années
 Toujours de gloire et d'honneur couronnées,
 Et, quand la paix reviendra parmi nous,
 Se réserver à des travaux plus doux,
 Non moins héros sous l'empire de Rhée,
 Que quand la terre à Bellone est livrée !

ÉPITRE III.

A CLEMENT MAROT.

AMI MAROT, l'honneur de mon pupitre,
 Mon premier maître, acceptez cette épître
 Que vous écrit un humble nourrisson
 Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
 Et qui jadis, en maint genre d'escrime,
 Viut chez vous seul étudier la rime.
 Par vous, en France, épîtres, triolêts,
 Rondeaux, chansons, ballades, virelais,
 Ceste épigramme, et plaisante satire,

Ont pris naissance; en sorte qu'on peut dire:
 De Prométhée hommes sont émanés,
 Et de Marot joyeux contes sont nés.
 Par quoi, sitôt qu'en mon adolescence
 J'eus avec vous commencé connoissance,
 Mon odorat, par vos vers éveillé,
 Des autres vers plus ne fut chatouillé;
 Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,
 Que ne m'eussiez adopté pour confrère.
 Bien est-il vrai que, par le temps mûri,
 D'autres leçons mon esprit s'est nourri;
 Ecrits divers ont exercé ma plume.
 Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume,
 Mon nom par vous est encore connu,
 Dont bien et mal m'est ensemble avénu:
 Bien, par trouver l'art de m'être fait lire:
 Mal, par avoir des sots excité l'ire,
 L'ire des sots et des esprits malins;
 Car qui dit sots, dit à malice enclins.
 Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
 On ne verrez sot qui soit honnête homme,
 Je le soutiens: justice et vérité
 N'habitent point en cerveau mal monté.
 Du vieux Zénon l'antique confrérie
 Disoit tout vice être issu d'ânerie:
 Non que toujours sottise de son chef
 Forme desseip de vous porter méchef;
 Mais folle erreur, d'ignorance complice,
 Fait même effet, et supplée à malice.
 Rien le savez, Clément, mon ami cher,
 Sotte ignorance et jugement léger
 Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
 Fait avaler anguilles et coulèuvres,
 Des povateurs complice vous nommant,
 Ou votre honneur en public diffamant,
 Soit par blasons plus mordants que vipère,

Soit par mensonge , en vous faisant le pere
 De tous ces vers bâtards et supposés
 Dont les parents sont toujours déguisés.
 Et moi chétif , de vos suivans le moindre ,
 Combien de fois , las ! me suis-je vu poindre
 De traits pareils ! Non qu'on m'ait imputé
 D'avoir jamais nouveautés adopté.
 Des gens dévots , que j'estime et respecte ,
 Ainsi que vous , je n'ai honni la secte
 Qu'en général , sans aucun désigner :
 Et fîtes mal de les égratigner ,
 Vous qui craigniez , disiez-vous , la bourrée ;
 Car ces menins de la cour éthérée
 Sont tous doués d'un appétit strident
 De se venger , quand ils sentent la dent :
 Et fussiez-vous un saint plus angélique ,
 Plus éminent et plus apostolique
 Que saint Thomas ; s'ils en trouvent moyen ,
 Ils vous feront , le tout pour votre bien ,
 Comme autrefois au bon Savonarole ,
 Que pour le ciel la séraphique école
 Fit griller vif en feu clair et vermeil ,
 Dont il mourut par faute d'appareil.
 Eux exceptés , des bons esprits l'estime
 M'a , comme vous , des sots rendu victime :
 Car de quels noms plus doux et plus musqués
 Puis-je appeler tant d'esprits disloqués ?
 Comment nommer la rampante vermine
 Des chiffonniers de la double colline ,
 Qui tous les jours , en dépit d'Apollon ,
 Dans les bourbiers de son sacré vallon
 Vont ramassant l'ordure la plus sale ,
 Pour en lever boutique de scandale
 Contre tous ceux qui sont assez sensés
 Pour mépriser leurs vers rapetassés ?
 Tout bean , l'ami , ceci passe sottise ,

Me diriez vous; et ta plume baptise
 De noms trop doux gens de tel acabit :
 Ce sont trop bien marouffles que Dieu fit.
 Marouffles ? Soit. Je ne veux vous dédire :
 Passons le mot. Mais je soutiens mon dire :
 C'est qu'en eux tous malice est seulement
 Vice d'esprit, et mauvais jugement.
 De tout le bien sagesse est le principe ;
 De tout le mal sottise est le vrai type.
 Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
 A de l'esprit; examinez-le bieu ;
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;
 Et vous direz : C'est un sot sous le masque.
 En fait d'esprit nous errons trop souvent :
 De feu grégeois, de fumée et de vent ,
 Presque toujours l'homme se préoccupe ,
 Et sur ce point est imposteur , ou dupe.
 Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé ,
 Dont l'éloquence est un babil aisé ,
 Et qui , doué du talent de Thersite ,
 Parle de tout , sûr de sa réussite ,
 Content , joyeux , hardi ; sans jugement ,
 Fait du beau monde à Paris l'ornement :
 Du plus sévère il réchauffe le flegme :
 Ses quolibets passent pour apophthegme :
 Ses lieux communs sont propos réfléchis.
 S'il conte un fait , la dame du logis
 De ses bons mots pâme sur son assiette ;
 Et le laquais en rit sous sa serviette.
 Lors chacun crie : O l'esprit éminent !
 Et moi , je dis : Peste l'impertinent !
 Et ne me chant que sa voix théatrale
 M'ait de Sénèque épuisé la morale :
 A sa vertu je n'ai plus grande foi
 Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
 Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.

Par ce mot seul la dispute est bornée.
 Qui dit esprit dit sel de la raison :
 Donc sur deux points roule mon oraison :
 Raison sans sel est fade nourriture ;
 Sel sans raison n'est solide pâture :
 De tous les deux se forme esprit parfait ,
 De l'un sans l'autre un monstre contrefait.
 Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
 Sans la raison puis-je vertu connoître ?
 Et, sans le sel dont il faut l'appréter ,
 Puis-je vertu faire aux autres goûter ?
 Mais rarement à ces hautes matières
 Le peuple ignare élève ses lumières :
 Fausse lueur ses foibles yeux déçoit ;
 Dont il ayent que tous les jours on voit
 Du nom d'esprit fatuité dotée ,
 Et de vertu sottise étiquetée.
 Car, Dieu merci, dans ce siècle falot ,
 Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot :
 Peuple d'amis autour de lui fourmille ;
 Secrets, dépôts, intérêts de famille ;
 Tout se confie à ce génie exquis :
 Son conseil même en affaire est requis :
 Soupçons de lui seroient vrais sacrilèges :
 Bref, qui voudroit nombrer ses privilèges
 Auroit plutôt calculé tous les morts
 Que dans Paris Finet et ses consorts ,
 Dont par respect je tais ici l'éloge ,
 Ont insérés dans leur martyrologe.
 Mais un esprit solide, illuminé ,
 Du monde entier semble être ennemi né :
 L'homme friand de haute renommée
 Craint tout ricur qui pese sa fumée :
 Et ne pouvant son foible vous cacher ,
 Le vôtre au moins il tâche d'explucher.
 Pour décrier vos lumières suspectes ,

Il vous suscite un tourbillon d'insectes,
 Qui, pour vous mettre à leur petit niveau,
 Vous font sur tout quelque procès nouveau.
 Que si par vers et par joyeux langage
 Votre Apollon s'est tiré hors de page ;
 Miséricorde ! où fuir ? où vous sauver ?
 Vous allez voir, en dussiez-vous crever,
 Mille idiots, érigés en Saumaises,
 Vous faire auteur des plus viles fadaïses :
 Dès qu'en sa tête un stupide enjoué,
 Ayant en vain son cerveau secoué
 Pour dégourdir sa pesante Minerve,
 Aura forgé quelques couplets sans verve,
 Ou quelques vers platement effrontés ;
 Tout aussitôt ces subtils hébétés
 Iront corner votre nom par la ville,
 Disant : C'est lui, messieurs ; voilà son style.
 Et ce faux bruit, tant soit-il insensé,
 Ne manquera d'être encor ressassé
 Par cent grimands rampant sur le Parnasse,
 Peuple maudit et malheureuse race,
 Que votre los fait dessécher d'ennui,
 Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
 Ô triste emploi que celui de la rime !
 En tout autre art, même sans qu'on y prime,
 Devant ses pairs on est interrogé :
 Par Cassini l'astronome est jugé :
 Homberg peut seul évoquer le chymiste,
 Et du Verney citer l'anatomiste.
 Mais dans les vers tous s'estiment docteurs :
 Bourgeois, pédants, écoliers, colporteurs,
 Petits abbés, qu'une verve insipide
 Fait barboter dans l'onde aganippide,
 Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciens,
 Et d'Hélicon seigneurs hauts-justiciers.
 Hé ! mes amis, un peu moins de superbe.

Vous avez lu quelque ode de Malherbe ?
 Soit. Richelet jadis en raccourci
 Vous a de l'art les regles dégrossi ?
 Je le veux bien. Vous avez sur la scene
 En vers bouffis fait hurler Melpomene ?
 C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez :
 Ce métier-ci n'est ce que vous pensez ;
 Minerve à tous ne départ ses largesses ;
 Tous savent l'art , peu savent ses finesses.
 Et croyez-moi , je n'en parle à travers ,
 Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers :
 Savoir la marche est chose très unie ;
 Jouer le jeu , c'est le fruit du génie .
 Je dis le fruit du génie achevé
 Par longue étude et travail cultivé .
 Donc si Phébus ses échecs vous adjuge ,
 Pour bien juger consultez tout bon juge :
 Pour bien jouer hantez les bons joueurs :
 Sur-tout craignez le poison des loueurs :
 Accostez-vous de fideles critiques :
 Fouillez , puisez dans les sources antiques :
 Lisez les Grecs , savourez les Latins ;
 Je ne dis tous , car Rome a ses Cotins ;
 J'entends tous ceux qui , d'une aile assurée
 Quittant la terre , ont atteint l'empyrée .
 Là trouverez en tout genre d'écrits
 De quoi former vos goûts et vos esprits .
 Car chacun d'eux a sa beauté précise
 Qui le distingue et forme sa devise .
 Le grand Virgile enseigne à ses bergers
 L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;
 Au laboureur , par des leçons utiles ,
 Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
 Puis tout-à-coup , la trompette à la main ,
 Dit les combats du fondateur romain ,
 Ses longs travaux couronnés de victoire ,

Et des Césars prophétise la gloire.
 Ovide, en vers doux et mélodieux,
 Sut débrouiller l'histoire de ses dieux ;
 Trop indulgent au feu de son génie ,
 Mais varié, tendre, plein d'harmonie ,
 Savant, utile, ingénieux, profond,
 Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
 Non moins brillant, quoique sans étincelle,
 Le seul Horace en tous genres excelle ;
 De Cythérée exalte les faveurs ;
 Chante les dieux, les héros, les buveurs ;
 Des sots auteurs berne les vers ineptes ,
 Nous instruisant par gracieux préceptes ,
 Et par sermons de joie antidotés.
 Catulle en grace et naïves beautés
 Avant Marot mérita la couronne :
 Et suis marri que le poivre assaisonne
 Un peu trop fort ses petits madrigaux.
 Tibulle enfin, sur patins inégaux
 Faisant marcher la boiteuse Elégie ,
 De Cupidon traite à fond la magie.
 Voilà les chefs qu'il vous faut consulter ,
 Lire, relire, apprendre, méditer :
 Lors votre goût conduisant votre oreille
 Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille ,
 Ni les fredons du chantre cordonan (1)
 Pour les vrais airs du cygne mantouan.
 Ceci soit dit : fermons la parenthèse.
 Or vous dirai, pour reprendre ma thèse ,
 Ami Marot, que je vous sais bon gré
 D'avoir les sots en vos vers dénigré ,
 Et de n'y voir mis au-dessus des anges
 Ceux qui pouvoient démentir vos louanges :

(1) Lucain.

Car si quelqu'un chez vous est exalté,
 Il l'est encor chez sa postérité;
 En quoi sur-tout a gagné mon suffrage
 Votre haut sens et vertueux courage.
 Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi,
 En ce du moins votre amour m'a servi,
 Que mes écrits, monuments de mon ame,
 De lâcheté n'ont encouru le blâme;
 Que l'intérêt ne les a conseillés,
 Ni moins encor le mensonge souillés.
 Non qu'à louer gens de tout caractere
 Je n'eusse pu prêter mon ministere,
 Et comme un autre, adulateur soumis,
 A prix d'honneur m'acquérir des amis:
 Mais au vrai seul ma muse intéressée
 N'a jamais pu rimer que ma pensée:
 Puis mon Plutarque épluchant les héros
 En fait souvent de si petits zéros,
 Qu'en le lisant on perd presque l'envie
 De les louer, du moins pendant leur vie;
 Car fussent-ils en sagesse, en valeur,
 Des demi-dieux, il ne faut qu'un malheur:
 Tant que son ame à son corps est soumise,
 Un demi-dieu peut faire une sottise,
 Et tout d'un temps ses éloges vantés
 Se convertir en contre-vérités:
 Puis vous voilà, messieurs les faiseurs d'odes,
 Jolis mignons ainsi que vos pagodes.
 Quant est de moi, je n'ai pris tel essor;
 J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor
 De louer moins: non que pincer sans rire
 Soit de mon goût; je tiens qu'en fait d'écrire
 Le meilleur est de rire sans pincer.
 Nous ne devons les vices caresser:
 Mais d'autre part il ne faut les reprendre
 Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,

Ne sont méchants que parcequ'ils sont fous ;
 Ce sont enfans moins dignes de courroux
 Que de risée : aussi notre Uranie
 N'est, grace au ciel , triste ni rembrunie.
 Je m'en rapporte à tout lecteur benin :
 Et gens sensés craindront plus le venin
 D'un fade auteur qui dans ses vers en prose
 A tous venants distille son eau rose ,
 Toujours de sucre et d'anis saupoudré.
 Fiez-vous-y ; ce rimeur si sucré
 Devient amer , quand le cerveau lui tinte ,
 Plus qu'aloès ni jus de coloquinte.
 Bref , je ne puis d'un babil impertun
 Flatter les gens. Mais , me dira quelqu'un ,
 Si flatterie en vos rimes n'éclate ,
 Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte.
 Soit : aussi-bien je n'aime les flatteurs ,
 Ni n'écris point pour les admirateurs.
 Puis , je ne sais , tous ces vers qu'on admire
 Ont un malheur ; c'est qu'on ne les peut lire :
 Et franchement , quoique plus censuré ,
 J'aime encor mieux être lu qu'admiré.

E P I T R E I V.

A M. LE COMTE D*. C*.

COMTE, pour qui , terminant tous délais ,
 Avec vertu fortune a fait la paix ,
 Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
 Soit alliée à titres et puissance ,
 Que de splendeur et d'honneurs mérités
 Votre maison luise de tous côtés ;
 Si toutefois ne sont-ce ces bluettes

Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes :
 Car ce n'est pas l'or qui sur nous reluit
 Qui nous acquiert renommée et bon bruit.
 Que j'aie un livre ou semblable écriture,
 Il ne me chaut de belle couverture,
 Riches fermoirs et dehors non communs,
 Si le dedans sont discours importuns,
 Vieux pot-pourri de prose délabrée,
 Vers de ruelle, ou telle autre denrée.
 Donc, qui met l'homme en estime et crédit?
 Richesse d'ame, et culture d'esprit.
 Puis joignez-y revenus honorables,
 Biens de fortune, et titres desirables;
 Je le veux bien, cela n'y fait nul mal :
 Mais le premier est le point capital,
 C'est lui sans plus; et c'est par là, beau sire,
 Que moi chétif vous prise et vous admire.
 En vous ai vu, par un merveilleux cas,
 Unis et joints Virgile et Mécénas :
 De l'un avez là grace et la faconde ;
 De l'autre, accueil et douceur sans seconde :
 En prose et vers êtes passé docteur,
 Et récitez trop mieux qu'un orateur.
 Ce n'est le tout : car en chant harmonique
 Non moins primez qu'en rime poétique ;
 Et s'avez los de bon poétiqueur,
 Aussi l'avez de bon harmoniqueur.
 Toujours chez vous aboude compagnie
 D'esprits divins, de suivans d'Uranie :
 Toujours y sont cistres mélodieux,
 Gentils harpeurs et menestrels joyeux ;
 Et de leur art bien savez les rubriques :
 Même on m'a dit qu'aux rives séquaniques
 N'a pas long-temps sonniez telle chanson,
 Qu'hôtes des bois accoururent au son ;
 Si qu'eussiez vu sauter jeunes Dryades

Et de leur lit sortir blanches Naiïades.
 Et se disoient : O qu'il chansonne bien !
 Seroit-ce point Apollon delphien ?
 Venez, voyez, tant a beau le visage,
 Doux le regard, et noble le corsage :
 C'est il, sans faute. Et nymphes d'admirer,
 Et les Sylvains entre eux de murmurer.
 Celui-ci vient pour nos nymphes séduire,
 Se disoient-ils, et les pourroit induire
 A quelque mal, avec son chant migrou.
 Freres, jetons en l'eau le compagnon.
 Lors le dieu Pan, remuant les narines,
 Cria tout haut des montagnes voisines,
 De son ami voyant le mauvais pas :
 Ventre de bouc ! qu'ai-je entendu là-bas ?
 Rentrez, coquins. Les forêts en tremblèrent,
 Faunes cornus vers leurs troncs s'envolèrent,
 Où tout craintifs furent se retirer,
 Et du depuis n'ont osé se montrer.
 Voilà comment le bon fils de Mercure
 Vous préserva de sinistre aventure.
 Nymphes et dieux sur vous veillent ici :
 Bien savent-ils, et le savons aussi,
 Que votre vie acquise et conservée
 Est pour le bien des mortels réservée,
 Non de mortels de mérite indigents,
 Mais de mortels de vertu réfulgents.
 Or remplissez vos hautes destinées :
 Que tous vos ans soient brillantes années :
 Et cependant nous autres gens de bien
 A notre emploi ne manquerons eu rien,
 Vous admirant, non pas dans le silence,
 Mais par beaux vers et pièces d'éloquence ;
 Tant que puissions une œuvre concevoir
 Digne de vous et de notre vouloir.

ÉPITRE V.

A M. LE COMTE DU LUC,

alors ambassadeur du roi en Suisse.

MINISTRE né pour soutenir la gloire
 Du plus grand roi que vante notre histoire,
 Et pour transmettre aux yeux des nations
 De sa vertu les plus nobles rayons,
 Depuis long-temps sur ce bord helvétique
 J'admire en vous le pouvoir sympathique
 De la raison, lorsque la dignité
 Sait de ses traits tempérer la fierté,
 Et retenir par la douceur des charmes
 Les cœurs conquis par la force des armes :
 Car, après tout, c'est peu de posséder
 L'art de convaincre ; il faut persuader.
 Le cœur encor saignant de ses blessures,
 Dans vos discours, même dans vos censures,
 Un peuple fier chérit tout à-la-fois
 Sa liberté, sa patrie, et ses lois :
 Et de là vient que son ame attentive
 Vole au-devant du jong qui la captive ;
 Et que l'esprit, adorant son vainqueur,
 Prévient en eux les révoltes du cœur.

Mais croyez-vous, pour quitter le haut style,
 Qu'à vos leçons il soit aussi facile
 De réveiller dans son obscurité
 L'esprit quinteux d'un rimeur déronité,
 Qui du sommeil d'une oisive sagesse
 Depuis trois ans goûte en paix la mollesse,
 Et, détrompé des frivoles douceurs

Dont on s'enivre en suivant les neuf sœurs,
 Conçoit enfin que le seul bien suprême
 Est de tout fuir pour se chercher soi-même ?
 Oui, dites-vous : un ténébreux oubli
 Est du néant le portrait accompli.
 Sur le sommet d'une montagne aride
 Est un vieux temple, où la gloire solide
 Tient son séjour ; et par divers chemins
 Vers ce seul but tendent tous les humains :
 En tout pays, en tout siècle, à tout âge,
 Du plus haut rang jusqu'au plus bas étage,
 Princes, guerriers, ministres, courtisane,
 Prélats, docteurs, gens de robe, artisans,
 Chacun, dans l'ordre où le destin le range,
 Veut du public mériter la louange :
 Tout homme enfin brûle d'être estimé,
 Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.

Fort bien : je sais que ce désir frivole
 De notre vie est la grande boussole,
 Et que souvent nous faisons tous nos soins
 De plaire à ceux que nous prisons le moins.
 Mais, sans chercher si le devoir du sage
 Est de combattre ou de suivre l'usage,
 Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
 Le cœur humain de près examiné,
 En y portant le compas et l'équerre,
 Que l'amitié par l'estime s'acquiere ?
 De grands talents font toujours un grand nom.
 Oui, j'y consens. Mais beaucoup d'amis ? Non.
 De sa grandeur César fut la victime.
 Et pour trouver tendresse sur estime,
 Il faut chercher, au pays des romans,
 Un lieu proscrit même chez les amants.
 Je dis bien plus : aux vertus de Socrate
 Réunissez les dons de Mithridate ;
 Soyez orné de cent talents divers ;

De vos hauts faits remplissez l'univers ;
 Ayez vingt fois armé pour la patrie,
 Fait en vous seul admirer l'industrie,
 L'art, la valeur d'un parfait général ;
 D'un vrai héros, sage, heureux, libéral,
 Ajoutez-y l'air, le port, la démarche,
 Et des aïeux célèbres depuis l'arche :
 Plus vous croirez pouvoir à si haut prix
 Vous acquérir les cœurs et les esprits,
 Plus vous aurez à combattre la rage
 De cent rivaux que votre gloire outrage,
 Et qui, toujours vous trouvant sur leurs pas,
 Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
 Telle est du cœur la perverse nature.

*Je ne hais point ces gens, disoit Voiture
 Sur le propos d'un fameux cardinal,
 Dont par le monde on dit un peu de mal :
 Si sur la terre aucun ne vous croit digne
 D'être haï, c'est un fort mauvais signe.*

Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu
 Franche d'atteinte en ce siècle tortu,
 Point de talent à couvert de l'envie ?
 Pardonnez-moi : j'en connois dans la vie
 Un qui met l'homme en pleine sûreté.
 Et quel est-il ? La médiocrité.
 Quelque pètri que l'on soit de malice,
 On veut paroître ami de la justice ;
 Et pour montrer qu'on a le sens commun,
 Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un :
 Joint à cela, que la simple machine
 Vers quelque objet toujours nous détermine.
 Mais, pour jouir d'un caprice si doux,
 Faites si bien qu'on ne remarque en vous
 Que ce qu'il faut pour donner le courage
 De vous louer, et non pour faire ombrage ;
 Ou tenez-vous parfaitement certain

D'avoir affaire à tout le genre humain.
 C'est bien avant pousser le paradoxe;
 Et ce discours seroit plus orthodoxe,
 Je l'avouïrai, si mes réflexions
 Se renfermoient dans les professions.
 Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe
 D'un concurrent. Et c'est le vieux proverbe:
 Le forgeron médit du forgeron:
 L'homme de cœur est haï du poltron.
 Flore (1) déplaît à la vieille coquette:
 Et le rimeur porte envie au poëte.
 Mais voilà tout: et sans être insensé,
 Me direz-vous, on n'a jamais pensé
 Que, par exemple, un barbet d'Hippocrène
 Puisse envier Alexandre ou Turenne.
 Excepté ceux qui font même métier,
 Chez tout le reste on trouve bon quartier.
 Ainsi je veux qu'en faisant sa carrière
 Notre vertu trouve quelque barrière:
 Ce sont peut-être un, deux, ou trois rivaux,
 Infortunés de nos heureux travaux;
 Tandis qu'en nous un juge incontestable
 Sait respecter la gloire véritable:
 Car le public... Le public, dites-vous?
 Oui, le public, en dépit des jaloux,
 Hausse la voix, et venge le mérite
 Des attentats de l'envie hypocrite.
 Bon, justement: c'est sur de tels discours
 Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
 Mais ce public, l'objet de leurs caresses,
 Les pousse-t-il aux honneurs, aux richesses?
 Sur cet appui sont-ils bien affermis
 Contre les traits de leurs fiers ennemis?

(1) Courtisane fameuse dans l'ancienne Rome.

*Je ne crains point leur haine conjurée :
 La voix du peuple est pour moi déclarée .
 Je le sers bien. C'est parler comme il faut.
 Dormez en paix : vous apprendrez bientôt
 Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;
 Et l'inconstant vous punira peut-être
 Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,
 De tout le bien que vous faites pour lui.
 Quiconque a mis, dit (1) un auteur antique,
 Son seul espoir dans l'amitié publique
 Vit rarement sans trouble et sans chagrin,
 Et n'a jamais fait une heureuse fin.
 Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire
 Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.
 Mais que lui sert de trouver des appas
 Dans la vertu, s'il ne la connoît pas :
 Si tous les jours son aveugle ignorance
 Lui fait quitter le vrai pour l'apparence ;
 Et si son zèle, indiscret, éventé,
 Fait pis encor que la malignité ?
 Examinons dans les plus grandes choses
 Ses mouvements, leurs effets et leurs causes.
 Un moine vain, factieux, impudent,
 Sort de son cloître, et, d'un faux zèle ardent,
 Déjà s'apprête à duper cent provinces.
 Il monte en chaire : écoutons. « Tremblez,
 princes ;
 « Tremblez, chrétiens : depuis douze cents ans
 « Vous n'avez eu foi, piété, ni sens :
 « Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
 « Et de son sang scellé son évangile,
 « Qu'afin de tendre en ces siècles troublés
 « Un nouveau piège aux hommes aveuglés :*

(1) *Pausanias, Att.*

« Et de l'église , en tout ce long espace ,
 « Il n'est resté ni vestige ni trace.
 « Suivez-moi donc ; et , pour la relever ,
 « Pour la servir , enfin pour vous sauver ,
 « Portez par-tout vos fureurs téméraires ;
 « Abreuvez-vous dans le sang de vos freres ;
 « Faites trembler le trône de vos rois ;
 « Foulez aux pieds la nature , les lois ,
 « La piété , le devoir , la patrie.
 « Allez ». Il dit : tout s'émeut , tout s'écrie :
 Le peuple court aux armes , aux flambeaux :
 Temples , autels , simulacres , tombeaux ,
 En un instant tout n'est plus dans les villes
 Qu'un vain monceau de pierres inutiles ,
 Tristes témoins des brutales fureurs
 Dont ce discours a rempli tous les cœurs.

En peu de mots , voilà le protocole
 De ce public , notre superbe idole.
 Veut-on encor quelque autre échantillon
 De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon ?
 Faut-il ici , rappelant tous ses crimes ,
 Lui confronter cent héros magnanimes
 Qu'a su noircir son souffle venimeux ,
 Des rois puissants , des ministres fameux ,
 Dont à jamais le temps et la mémoire
 Consacreront les vertus et la gloire ?
 Mais à quoi bon retracer dans mes vers
 Le déshonneur de nos aïeux pervers ?
 Laissons périr dans une nuit profonde
 Ces noms affreux et de ligue et de fronde ,
 Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux
 L'ange d'un prince aussi sage qu'heureux.
 Parlons-en mieux : ces horreurs excitées
 Ne peuvent être au public imputées :
 La seule voix de cinq ou six mutins
 Entretenoit nos troubles intestins ,

Et rassembloit sous ces odieux titres
 Un noir concours d'implacables bélires,
 Parmi lesquels se trouvoient, j'en conviens,
 Enveloppés quelques vrais citoyens
 Qui navigeoient sur cette mer profane
 Au gré des flots et de la tramontane.
 Oui, je sais bien qu'on peut le disculper
 Sur son penchant à se laisser tromper ;
 Qu'il fut toujours la dupe des rebelles ;
 Et que, malgré tant d'épreuves cruelles,
 Il ne lui faut qu'un chétif mandarin
 Pour faire encor crier : Au Mazarin !
 Mais c'est de là que je tiens pour maxime
 Que qui bâtit sur sa volage estime
 Sa sûreté, son bonheur, son appui,
 Est, s'il se peut, encor plus fou que lui ;
 Et qu'un troisieme enfin qui ne s'applique
 Qu'à consulter l'autorité publique,
 Et qui prétend que tout est éclairci
 Quand il a dit, *Le public juge ainsi,*
Je crois en lui comme à tous les apôtres,
 Est de beaucoup plus fou que les deux autres.

Car de quel droit à ses vains jugemens
 Prétendrait-il lier mes sentiments,
 Si devant lui le merveilleux des fables
 Tient toujours lieu des faits les plus palpables ;
 Et si sa haine ou ses affections
 N'ont pour garants que les impressions
 Du premier grand qui, suivant son caprice,
 Veut ou vous perdre, ou vous rendre service ?
 Un homme en place, et caractérisé
 Par un pouvoir qui lui rend tout aisé,
 Fait au mépris de tous tant que nous sommes,
 Son favori du plus affreux des hommes,
 D'un imposteur, d'un fourbe invétéré.
 C'en est assez : il faut, bon gré, mal gré,

Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphe,
 Et plus damné qu'Hérode ni Caïphe,
 Le respecter comme un héros d'honneur,
 Si l'on ne veut déplaire à monseigneur,
 Et s'attirer la fureur inflexible
 D'une cabale à qui tout est possible.
 Non, non ; qui veut sagement procéder,
 Passé trente ans ne doit plus décider :
 Car, en un mot, le vulgaire stupide
 Ne suit jamais que le plus mauvais guide,
 Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
 D'un verre obscur qui le trompe toujours.
 D'un œil confus il cherche, il développe
 Quelques objets : tournez le télescope ;
 Ce qui d'abord lui parut un géant
 Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
 Je conclus donc que notre vrai salut
 Doit se borner au plaisir de bien faire ;
 Et qu'à l'écart laissant là les humains,
 Le sage doit se payer par ses mains.
 Toute vertu qui veut être admirée
 De quelque vice est toujours bigarrée ;
 Et quand par elle on songe à s'élever,
 D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
 Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche,
 Le saint tout nud se morfond dans sa niche :
 On veut le voir paré de ses habits,
 Tout brillant d'or, tout chargé de rubis.
 Du peuple alors le zèle s'évertue ;
 Mais il lui faut décorer sa statue :
 Sans l'éblouir on ne peut l'éclairer ;
 Et qui l'instruit doit le savoir leurrer.

Voulez-vous donc gagner sa bienveillance
 Et dérober à la nuit du silence
 Ces riches dons, ces talents précieux,
 Dont en naissant vous ont doné les cieuz ?

Ce n'est pas tout de briller par vos œuvres ;
 Il faut encor des ressorts , des manœuvres ,
 Des partisans chez le sexe dévot ,
 Une cabale , un théâtre , en un mot ,
 Tout l'attirail des petites adresses
 Qui du public captivent les tendresses.
 Alors par-tout vous verrez les mortels
 Faire fumer l'encens sur vos autels ,
 Et , vous offrant leurs vœux et leurs hommages ,
 De fleurs sans nombre égayer vos images.
 Mais , en échange , adieu tranquillité ;
 Adieu plaisirs , repos et liberté.
 C'est peu d'avoir illustré votre vie
 Par le trépas du dragon de l'envie :
 Nouveau Cadmus , il faut au champ de Mars
 Attaquer seul cent escadrons épars
 Que contre vous la terre fait éclore.
 Ce n'est pas tout : il faut combattre encore
 Mille ennemis invisibles , cachés ,
 A votre char en public attachés ,
 Mais en secret armés pour votre perte ;
 Et qui , brûlant d'une rage couverte ,
 Creusent sous main le gouffre ténébreux
 Qui doit bientôt , sous des débris affreux ,
 Ensevelir jusqu'à vos derniers restes .
 Monstres cruels , et d'autant plus funestes
 Qu'il n'est poison souvent moins redouté
 Que le venin d'un fourbe velouté ,
 Qui , vous cachant sa malice imprévue ,
 Et d'un faux zèle offusquant votre vue ,
 Du voile obscur d'une paisible nuit
 Couvre l'abyme où sa main vous conduit.
 O Jupiter , écarte ce nuage ,
 Et daigne au moins éclairer mon naufrage !
 Mes ennemis ne me font point de peur :
 Je ne crains rien que mon ami trompeur .

Mais quoi! faut-il qu'une crainte futile
 Rende le sage à son siècle inutile?
 On sait assez les contretemps divers
 Que la vertu souffre en cet univers:
 Des imposteurs on connoît la souplesse,
 Et du public la maligne foiblesse,
 Qui, sur les mers où vous vous engagez
 Faisant siffler le vent des préjugés,
 Voit sans pitié flotter votre fortune
 A la merci d'Eole et de Neptune.
 Mais quand ces dieux armeroient contre vous
 L'onde, la terre, et les cieux en courroux;
 Il est des dieux plus doux, plus équitables,
 Qui, vous sauvant de leurs mains redoutables,
 Sauront pourvoir à votre sûreté
 Contre les flots de la malignité.
 Soit: je veux bien en accepter l'augure;
 Et j'avoûrai, pour parler sans figure,
 Que par hasard nous voyons quelquefois
 Les gens de bien faire entendre leur voix,
 Quand du public les fougues méprisées
 Sont par le temps à-peu-près apaisées.
 Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,
 De partager vos périls, votre sort,
 De repousser la brigade par la brigade,
 Ou de forger les ressorts d'une intrigue;
 Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
 En fera plus que tous vos gens de bien:
 Son zèle actif peut vous rendre service;
 La vigilance est la vertu du vice:
 Au lieu souvent que vos amis discrets
 Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
 Rendez-leur donc un devoir légitime,
 Efforcez-vous d'acquérir leur estime,
 Immolez tout à leur noble amitié,
 Afin qu'un jour leur oisive pitié

Par les douceurs d'une tendre homélie
 Puisse enchanter votre mélancolie.
 Mais toutefois, illustres mécontents,
 En déclamant contre les mœurs du temps,
 Souvenez-vous que c'est une sottise
 De trop parler des honneurs qu'on méprise ;
 Que qui s'érige en censeur de la cour
 Doit, avant tout, la quitter sans retour ;
 Et qu'il n'est point de spectacle plus fado
 Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
 Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
 Le long sermon que je viens d'entonner ;
 Et, pour quitter la morgue cathédrale,
 Souffrez, seigneur, qu'à ici de ma morale
 J'ose égayer la sèche vérité
 D'un dernier trait de la fable emprunté.

Aux premiers temps de sa métamorphose,
 Pour Philomèle à peine encore éclosé
 Les lieux déserts, les paisibles forêts
 Furent long-temps un séjour sans attrait ;
 Et, de sa sœur non encor séparée,
 Du sort d'Itys, des fureurs de Térée,
 Par des accents du ciel même chéris,
 Elle instruisoit les peuples attendris.
 D'un monstre obscur le courroux indocile
 Lui fit, dit-on, désertier cet asyle.
 Dans les horreurs d'une profonde nuit
 Par l'imposture Ascalaphe conduit
 Vole, et bientôt de ses clameurs perfides
 S'en va troubler les folles Piérides,
 Peuple léger, inquiet, envieux,
 Qu'un vain babil rend par-tout odieux.
 Quoi ! vous dormez, troupe lâche et muette !
 Et vous souffrez qu'une voix indiscrete
 Au genre humain jusqu'ici dans l'erreur
 De vos pareils découvre la fureur !

Le crime affreux d'un époux sanguinaire
 Fait de ses chants le sujet ordinaire :
 Attendez-vous que les mêmes concerts
 De vos forfaits instruisent l'univers ?
 Ces mots hurlés par le monstre nocturne
 Font éclater leur dépit taciturne.
 Déjà l'Aurore au visage riant
 Avait rouvert les portes d'orient ;
 Et Philomele, exerçant son ramage ,
 Au jour naissant venoit de rendre hommage ;
 Quand tout-à-coup mille cris menaçants
 Glacent sa voix , intimident ses sens :
 A chaque instant redoublent les injures ,
 Les aigres sons , les enroués murmures.
 Point de secours à sa triste douleur.
 Que faire ? hélas ! en vain dans son malheur
 Elle eut recours à la troupe mortelle :
 Nul n'accourut. C'en est assez , dit-elle.
 Adieu , cités ; adieu , pompeuses cours ;
 Adieu , mortels. Je quitte pour toujours
 Vos vains honneurs , vos plaisirs chimériques :
 Et loin de vous , chez les ours pacifiques ,
 Je vais chercher dans mon obscurité
 Moins de grandeur , et plus de sûreté.

E P I T R E V I.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

ILLUSTRE appui d'une muse agitée ,
 Morte trois ans , et puis ressuscitée
 Par le pouvoir de ce sage enchanteur ,
 De mon naufrage heureux réparateur ,
 Par qui ma barque errante et vagabonde

Fut dérobée au caprice de l'onde ;
 Puisque sa loi, que je dois respecter ,
 Sur l'Hélicon m'oblige à remonter ,
 Daignez de grace à votre heure commode ,
 Vous qui vivez aux sources de la mode ,
 Me dire un mot du style et des écrits
 Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris :
 Car vous savez qu'un air de mode impose
 A nos François plus que toute autre chose ;
 Et que par là le plus mince oripeau
 Se vend parfois mieux que l'or le plus beau.
 J'ai vu le temps, mais, Dieu merci, tout passe ,
 Que Calliope au sommet du Parnasse ,
 Chaperonnée en burlesque docteur ,
 Ne savoit plus qu'étourdir l'auditeur
 D'un vain ramas de sentences usées ,
 Qui, de l'Olympe excitant les nausées ,
 Faisoient souvent, en dépit de ses sœurs ,
 Trausir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
 Nous avons vu presque durant deux lustres
 Le Pinde en proie à de petits illustres ,
 Qui, traduisant Sénèque en madrigaux ,
 Et rebattant des sons toujours égaux ,
 Fous de sang froid, s'écrioient : « Je m'égare ;
 « Pardon, messieurs, j'inrite trop Pindare : »
 Et supplioient le lecteur morfondu
 De faire grace à leur feu prétendu.

Comme eux alors apprenti philosophe ,
 Sur le papier nivelant chaque strophe ,
 J'aurois bien pu du bonnet doctoral
 Embéguiner mon Apollon moral ,
 Et rassembler, sous quelques jolis titres ,
 Mes froids dixains rédigés en chapitres ;
 Puis grain à grain tous mes vers enfilés ,
 Bien arrondis, et bien intitulés ,
 Faire servir votre nom d'épisode ,

Et vous offrir, sous le pompeux nom d'ode,
 A la faveur d'un éloge écourté,
 De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
 Mais mon génie à toujours, je l'avoue,
 Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue ;
 Et ne sait point, précheur fastidieux,
 D'un sôt lecteur éblouissant les yeux,
 Analyser une vérité fade
 Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
 Et qui, traînant toujours le même accord,
 Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Je sais que l'art doit pour fin générale
 Se proposer l'instructive morale ;
 A ce précepte avec eux je me rends :
 Mais je soutiens, et j'en ai pour garants
 La Grece entiere et l'empire d'Auguste,
 Que tout auteur mâle, hardi, robuste,
 Doit de ses vers bannir l'instruction,
 Ou comme Homere instruire en action.
 Sur le Parnasse ainsi que dans la chaire,
 C'est peu d'instruire, il doit instruire et plaire :
 Remuer l'ame est son premier devoir ;
 Et l'art des vers n'est que l'art d'éouvoir.
 Non que souvent on ne puisse avec grace,
 En badinant, corriger comme Horace :
 La vérité demande un peu de sel,
 Et l'enjouement est son air naturel :
 La joie au moins marque une ame sincere.
 J'approuve même un style plus sévere,
 Lorsque le choix d'un sujet important
 Peut arrêter le lecteur inconstant.
 Mais si jamais nulle ardeur pathétique
 N'échauffe eu vous le phlegme dogmatique,
 Si votre feu sous la cendre enterré
 Me montre un cœur foiblement pénétré
 Des vérités que votre bouche exprime ;

Vous avez beau forger rime sur rime,
 Et m'étaler ces petits traits fleuris
 Dont vous charmez les frivoles esprits ;
 Vous ne sauriez , avec ce beau système,
 Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;
 Et je ne vois , dans votre air emprunté ,
 Qu'un charlatan sur ses treteaux monté ,
 Qui pour duper une foule grossiere
 Lui jette aux yeux une vaine poussiere ,
 Et qui toujours , sans ame et sans vigueur ,
 Parle à l'esprit , et ne dit rien au cœur .

Vous donc qui , fiers de vos foibles trophées ,
 Croyez voler plus haut que les Orphées ,
 Qui disputez à l'Hercule gaulois
 L'art d'enchaîner les peuples et les rois ;
 Ce n'est pas tout d'agencer des paroles ,
 Et de souffler de froides hyperboles ;
 Il faut sentir ; il faut vous élever
 Aux vérités que vous voulez prouver :
 Votre cœur seul doit être votre guide ;
 Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;
 Et tout mortel qui porte un cœur gâté
 N'a jamais eu qu'un esprit frelaté .
 De nos travaux c'est là tout le mystere ;
 Et tout lecteur à ce seul caractere
 Distinguera , d'un fat présomptueux ,
 L'auteur solide et l'homme vertueux .

Votre sagesse encor mieux que mes rimes
 Depuis long-temps vous dicta ces maximes ,
 Illustre ami , dont le cœur épuré
 S'est au vrai seul de tout temps consacré ;
 Et de qui l'œil perçant , inévitable ,
 Au faux brillant fut toujours redoutable .
 Vous le savez ; dès mes plus jeunes ans .
 Quand ma raison , luttant contre mes sens ,
 Dans les éclairs de ma verve première

Faisoit à peine entrevoir sa lumière ,
 Sous vos drapaux dans le monde enrôlé ,
 Des vieux auteurs admirateur zélé ,
 J'avois déjà senti leur douce amorce ;
 Et j'essayois d'en pénétrer l'écorce ,
 De démêler leurs cœurs de leurs esprits ,
 Et de trouver l'auteur dans ses écrits :
 Je vis bientôt , instruit par leur lecture ,
 Que tout leur art partoît de la nature ;
 Que ces beautés , ces charmes si touchants ,
 Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants ,
 Venoit bien moins , héros que je respecte
 Malgré l'orgueil de la moderne secte ,
 Des vérités que vous nous exprimez ,
 Que du beau feu dont vous les animez .
 Je compris donc qu'aux œuvres de génie ,
 Où la raison s'unit à l'harmonie ,
 L'ame toujours a la première part ,
 Et que le cœur ne pense point par art ;
 Que tout auteur qui veut , sans perdre haleine ,
 Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène
 Doit s'imposer l'indispensable loi
 De s'éprouver , de descendre chez soi ,
 Et d'y chercher ces semences de flamme
 Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;
 Sans quoi jamais le plus fier écrivain
 Ne peut atteindre à cet essor divin ,
 A ces transports , à cette noble ivresse
 Des écrivains de la savante Grece .
 Je sais combien mes débiles talents
 Sont au-dessous de leurs dons excellents :
 Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carrière
 M'a du Parnasse entr'ouvert la barrière ,
 Si quelquefois à leurs sons ravissants
 J'ai su mêler mes timides accents ;
 Ma muse au moins d'elle-même excitée

Avec mon cœur fut toujours concertée ;
 L'amour du vrai me fit lui seul auteur ,
 Et la vertu fut mon premier docteur .
 Car par ce mot , expliquons-nous de grace ,
 Je n'entends point l'extatique grimace
 D'un faux béat , qui , le front vers les cieux ,
 Aux chérubins fait par-tout les doux yeux ,
 Et , presque sûr d'être le saint qu'il joue ,
 Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue .
 A cette bouche , à ces yeux contrefaits ,
 De la vertu je connois peu les traits ,
 Encore moins à la fausse encolure
 De ce pédant forcé dans son allure ,
 Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors
 N'est qu'une étude , un mystère du corps ,
 Et dont la morgue en douceur travestie
 Prend chez l'orgueil toute sa modestie :
 Vous le verriez bientôt se démasquer ,
 Si l'amour-propre en lui pouvoit manquer .
 L'humble vertu n'est point ce qui l'enchanté ;
 D'un vain parfum c'est l'odeur qui le tente :
 Mais la vertu , souveraine des sens ,
 Ne cherche point les parfums ni l'encens ;
 Et cet orgueil , cet ami des louanges ,
 Antique auteur de la chute des anges ,
 Né dans le sein de leur frere insensé
 Long-temps avant l'univers commencé ,
 Donna naissance à tous les autres vices ,
 Et fut lui seul pere de ses complices .

Où donc est-elle , où faut-il la chercher
 Cette vertu qui semble se cacher ,
 Cette vertu franche de tout sophisme ,
 Fille du ciel , mere de l'héroïsme ,
 Qui dans le cœur fait germer les esprits ,
 Et donne l'ame aux sublimes écrits ?
 Sans nous tracer des routes incertaines ,

Nous l'apprendrons de l'oracle (1) d'Athènes.
 Son vrai séjour est chez la vérité.
 Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.
 Un hypocrite, honnête homme à sa guise,
 D'un faux vernis la farde et la déguise :
 Mais l'homme épris du véritable honneur
 N'emprunte rien d'un éclat suborneur.
 Et, peu content d'une vaine fumée,
 Veut de lui seul tenir sa renommée.
 Il ne sait point, par un manège bas,
 Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas :
 Ami du jour, c'est sa clarté qu'il aime ;
 Rien ne le couvre ; et ses foiblesses même
 (Car chacun porte avec soi son levain)
 De ses vertus sont un gage certain.
 D'extérieur, il est vrai, dépourvue,
 Sa probité frappera peu la vue.
 Toute blancheur cede à l'éclat du fard,
 Et la nature éblouit moins que l'art.
 Les yeux sur-tout du vulgaire imbécille
 Sont peu touchés d'un air simple et facile.
 Près d'un tartuffe arrogant, fastueux,
 L'homme sincère, uniment vertueux,
 Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inspire,
 Qu'un indévot, un mondain, c'est tout dire,
 De qui le cœur est fort mal dirigé,
 Et le salut grandement négligé.
 Mais celui-là porte un air bien plus sage :
 Sa gravité, ses gestes, son visage,
 Tout marque en lui la perle des Catons :
 Il ne rit point ; il pese tous ses tons :
 Il parle peu, mais il dit des miracles ;
 Ses préjugés sont presque des oracles ;

(1) Socrate. Platon, Rép. l. 6. Sénèque, Ep. 71.

Aussi jamais il ne douta de rien.
 Et c'est pourquoi ce grand homme de bien
 Est toujours juste; il le fait bien paroître.
 Comment? Comment? c'est qu'il décide en
 maître.

Bien répondu; rien n'est mieux disuté.
 Mais attendons le jour de vérité,
 Lorsque celui qui juge les justices
 Viendra compter nos vertus et nos vices :
 La brigue alors, le crédit, les égards,
 Disparoîtront au feu de ses regards;
 Et sa justice, incorruptible et prompte,
 Nous fera voir, peut-être à notre honte,
 Cet homme libre au rang de ses élus,
 Et ce dévot de leur partage exclus.
 C'est en ce jour que la vertu ternie
 Pourra sans peur citer la calomnie,
 Et que mes yeux par les siens affermis
 Feront trembler mes lâches ennemis.
 Heureux pourtant, heureux à son approche,
 Si je pouvois me cacher le reproche
 D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui
 Juste envers eux, criminel envers lui,
 Et plus sensible au desir de leur plaire
 En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire!
 Car je l'avoue, et j'en suis bien payé,
 J'ai des humains trop chéri l'amitié :
 Long-temps séduit par de vains artifices,
 A cette idole offrant mes sacrifices,
 Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,
 Trouver en eux de quoi les respecter.
 Mais, de plus près observant leurs vestiges,
 Je sus enfin démêler les prestiges
 Dont l'amour-propre, en eux toujours vain-
 queur,
 Surprend les yeux pour imposer au cœur.

Peu m'ont donné le plaisir équitable
 D'aimer en eux la vertu véritable :
 Peu m'ont aussi vu briguer la faveur
 Qu'obtient des grands une aveugle ferveur.
 Leur bonté seule éveilla ma paresse ;
 Et, courtisan de ma seule tendresse,
 Sans intérêt, j'ai cherché, j'ai trouvé,
 Ce peu d'amis dont le cœur éprouvé,
 Malgré l'effort de la jalouse envie,
 Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pu, de vos plaisirs épris,
 Tendre amitié, dont je sens tout le prix,
 Dans une joie et si douce et si pure
 Vivre oublié de toute la nature !
 Mais, malgré moi trop et trop peu connu,
 J'ai cru du moins, de mes mœurs soutenu,
 Entre vos bras conjurer la tempête
 Que l'imposture élevoit sur ma tête :
 Foible rempart, abri toujours peu sûr
 Pour tout esprit libre, sincère et pur,
 Qui ne sait point amadouer le crime,
 Et racheter par une feinte estime
 Les trahisons qu'au vice provoqué
 Diete la peur de se voir démasqué !
 Car tout l'enfer n'égalé point la rage
 D'un furieux que la crainte encourage,
 Et dont les yeux inquiets, alarmés,
 Veillent toujours tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
 Dit la tranquille et sincère innocence :
J'ai des amis sages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi :
Leur amitié, que l'honneur seul enflamme,
A toujours lu dans le fond de mon ame ;
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.
Qui craindre donc ? Qui ? celui qui vous craint,

Ce noir brigand , ce corsaire farouche
 Dont le portrait souilleroit votre bouche ,
 Cet imposteur honteux même à nommer ,
 Que par mépris vous n'osez diffamer.
 Vous prétendez couler des jours paisibles ,
 Et prévenir tous ces traits invisibles
 Qui , contre vous lancés à tout propos ,
 Ont si long-temps troublé votre repos :
 Commencez donc par changer votre style ;
 Et , sans offrir un hommage inutile
 A des amis trop doux , trop généreux
 Pour devenir ennemis dangereux ,
 Attachez-vous à ceux dont la furie
 D'aucun remords ne peut être attendrie ,
 A ces vautours de la société ,
 Qui comme l'eau boivent l'iniquité ,
 Et dont le cœur farouche , atrabilaire ,
 Immole tout au plaisir de mal faire ;
 Monstres pêtis et de boue et de sang ,
 Que Tisiphone a nourris dans son flanc :
 Dont la malice injuste et forcenée
 Se fait un jeu de notre destinée ;
 Du monde entier en secret abhorrés ,
 Mais en public par crainte révéérés ;
 Et de qui l'œil , digne de Polyphème ,
 Fait frissonner , fait fuir la vertu même.
 Voilà les saints que vous devez aimer ,
 Craindre , servir , applaudir , réclamer ,
 Si vous voulez sans trouble et sans scandale
 Jouir des droits acquis à leur cabale.
 Quoi ! direz-vous , pour ces hommes de fer
 Abandonner ce qu'on a de plus cher ?
 A l'intérêt immoler la justice ,
 Et renier la vertu pour le vice ?
 Non , je ne puis aux démons odieux
 Offrir l'encens que je ne dois qu'aux dieux.

Vous ne pouvez ? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppresseurs,
Dans les accès de leur rage ennemie,
Vous barbouiller de leur propre infamie,
Et contre vous, par ce chemin tortu,
Intéresser le vice et la vertu.
Heureux encor si leur complot funeste,
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste,
Ne force un jour vos asyles cachés ;
Et si vos dieux, par l'enfer débauchés,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre,
Ne prennent point leurs traits pour vous pour
suivre !

Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidélité ;
Et l'on sait trop jusqu'où va l'assurance
D'un zèle faux, conduit par l'ignorance.
Mais je ne sais si les plus durs revers
Qui d'un mortel puissent être soufferts,
Si des destins la rigueur inflexible,
Si la mort même a rien de plus sensible
Que la douleur de se voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.

ÉPITRES.

LIVRE SECOND.

ÉPITRE PREMIÈRE.

A M. LE COMTE DE ***.

HÉROS issu de l'illustre origine
De ces héros que dans la Palestine
On vit jadis sur les pas de nos rois
Faire arborer les étendards françois,
Descendu d'eux, si digne d'en descendre;
Quel noble goût, quel penchant doux et tendre,
Juge éclairé, protecteur glorieux,
Sur Apollon vous fait baisser les yeux,
Dans un pays, dans un temps où les Muses,
De tout accueil, de toute grace exclues,
Ne trouvent plus dans la fière grandeur
Qu'austérité, mépris, haine, ou froideur?
De cet amour qu'en vous elles font naître
Le vrai principe est facile à connoître:
Les cœurs vraiment par les Muses charmés
Furent toujours les cœurs vraiment formés
Pour s'illustrer, respectables modèles,
Par des vertus et des faits dignes d'elles.
Moi-même ici leur élève imparfait,
Pour tout mérite abreuvé de leur lait,
De leurs leçons auditeur inutile,
Et de Malherbe imitateur futile,
Triste jouet et des ans et du sort,

Sans facultés, fortune ni support,
Quel autre droit, quel titre légitime
Dans votre cœur m'eût acquis cette estime
Qu'une héroïque et sublime pitié
Daigne honorer du titre d'amitié ?
Inestimable et charmante conquête,
Qui, me jetant au port par la tempête,
M'a fait trouver dans mes adversités
Repos, honneur, joie et félicités !
Je sais qu'il est des bontés naturelles
Dont l'œil s'éveille au besoin qu'on a d'elles,
Et que chez vous tout mérite opprimé
Est assuré de plaire et d'être aimé.
Le plus beau droit des vertus malheureuses
Est la faveur des âmes généreuses ;
De l'amitié la noble impression
Y naît toujours de la compassion :
Mais, comme vous, quel cœur vraiment sen-
sible

A la pitié veut se rendre accessible,
Et, pénétré d'un sentiment si beau,
De l'amitié s'imposer le fardeau ?
Car à quels soins, à quels travaux austères
N'exposent point les devoirs volontaires
De l'amitié sacrée ? Et quels liens
Sont plus pesants, plus étroits que les siens ?
Que de vertus ! quel péuible assemblage
D'activité, de sang-froid, de courage,
Dans un ami fidèle, intelligent,
Simple, modeste, et sans faste obligeant !
Mais, pour un seul d'une trempe si rare,
Combien, hélas ! qui, d'un zèle bizarre
Pour vous d'abord follement embarqués,
Se font honneur de leurs succès manqués,
Et, s'aveuglant sur leurs fautes extrêmes,
A vos dépens s'en consolent eux-mêmes !

Amis de Job ; l'un , sur vos torts divers
 Inépuisable en reproches amers ,
 Se met en frais , dogmatiste sévère ,
 De longs sermons dont vous n'avez que faire ,
 Substituant ce pédantesque soin
 A ses secours dont vous auriez besoin ;
 L'autre , attentif à ne rien entreprendre
 Où sa hauteur risque trop de descendre ,
 Soigneux sur-tout de ne point alarmer
 Vos ennemis prompts à se gendарmer ,
 Entre eux et vous flottant dans le silence ,
 Maintient en paix sa discrete indolence ,
 Content de soi , s'il peut sur ses grands dieux
 Vous protester qu'il n'a pu faire mieux :
 Voilà quels sont vos protecteurs fideles ,
 De l'amitié vénérables modeles.
 Il faut pourtant , le choix est délicat ,
 Être leur dupe , ou passer pour ingrat ;
 Tant l'amitié même la plus frivole
 Fait respecter le beau nom qu'elle vole.
 Que m'a servi d'aller chercher près d'eux
 Sur leur parole un succès hasardeux ?
 Je n'ai trouvé que caresses trompeuses ,
 Illusions , apparences pompeuses ,
 Le vice orné d'un beau déguisement ,
 Et la vertu par-tout également
 Hors de crédit , les petits dans leur sphere
 Faisant le mal , les grands le laissant faire ,
 Assez de cœurs prodigues en bienfaits
 Indifférents et loin de vos souhaits ,
 Prostituéés à tous en tout rencontre ,
 Et généreux seulement pour la montre.
 Impertinente et sottе humanité !
 Zele orgueilleux et sans réalité !
 C'est peu pour moi de voir exempt de blâme
 L'ami bannal qui , pour vous tout de flamme ,

Se met en quatre et tente tous moyens
 Pour vous servir et vous plaire en des riens ;
 Mais dès qu'il faut en affaire réelle
 Rompre la lance et signaler son zèle,
 Au pied du mur ce don Quichotte altier
 Chancelle, hésite, et demande quartier.
 Qu'il soit d'ailleurs doux, complaisant, facile ;
 Mais vertueux, non, s'il m'est inutile :
 Ce n'est qu'un cœur languissant, abattu,
 Bon par foiblesse, et non pas par vertu.

.

 Mais s'il échoue, ou vous sert sottement,
 Préparez-vous à le voir hantement,
 Les yeux bouffis d'une fierté nouvelle,
 S'en prendre à vous de son peu de cervelle,
 Vous reléguer aux petites-maisons.
 Et n'allez pas, rétif à ses raisons,
 Vous aviser de ne point y souscrire ;
 Car quelle audace oseroit contredire,
 Pour disculper l'ingrate vérité,
 D'un riche sot l'infailibilité ?
 La décisive et hantaine sagesse
 Est annexée à la folle richesse :
 Midas jugeant le frere des neuf sœurs
 Transmet son droit à tous ses successeurs.
 Que si le ciel sur ces sujets indignes
 Voulut verser ses dons les plus insignes,
 Consolons-nous, le ciel fait toujours bien ;
 La raison veut que chacun ait le sien ;
 Et la fortune, exacte, impartiale,
 En ce point seul tient sa balance égale,
 Que ne pouvant rendre, selon ses vœux,
 Un sot habile, elle le rend heureux.

.

Mais après tout, ô mon Mécène unique,
 De cette gloire, aliment chimérique,
 Honneur aride et toujours disputé,
 Quel avantage aurois-je remporté,
 Si d'un grand roi par vous la grâce acquise
 N'eût constaté cette gloire indécise,
 Et décoré par ses dons glorieux
 De mon exil le reproche odieux ?
 En vous sans doute une si noble idée
 Fut par le ciel produite et secondée,
 Diroit ici, consacrant la grandeur
 De vos pareils, cet ami (1) dont l'ardeur
 Rapporte au ciel tout acte méritoire,
 Toute vertu, toute solide gloire.
 Il parle à vous, grands hommes ; écoutez :
 Dans vos bienfaits si justement vantés,
 Si votre cœur ne consulte et n'écoute
 Que son penchant, vous êtes grands, sans
 doute ;
 Mais ce motif, grand et noble en effet,
 Suppose encore un motif plus parfait :
 Les actions par le ciel inspirées
 Ne sont qu'au ciel dignement référées :
 Le vrai grand homme est celui que je voi
 De sa grandeur faire hommage à la foi.
 Le paganisme, à dire vrai, réclame
 D'autres héros ; mais peut-être en leur ame
 Par leurs vertus ces illustres païens
 Sans le savoir étoient déjà chrétiens.
 Devant l'auteur du sincère héroïsme
 Toute vertu tient au christianisme ;
 Toute vertu, par ses ordres constants,
 Comme tout vice, est payée en son temps.

(1) M. Rollin.

Et que sait-on si ces rayons de gloire
Dont les couvrit l'éclatante victoire,
Si ces lauriers à leur valeur acquis,
Si ces états par leurs armes conquis,
Dont où sur eux la divine sagesse
Fit éclater son immense largesse,
Ne furent pas le loyer mérité
D'un seul bienfait payé par sa bonté;
Prix temporel, récompense présente
D'une action pieuse, bienfaisante,
Au gré du ciel pratiquée, et souvent
Faites par eux vingt ans auparavant?
Ainsi, quand même à l'espoir du salaire
Nous bornerions tout motif de bien faire,
Faisons le bien par ce motif commun,
Sûrs du centuple et de mille pour un:
Rien ne se perd, toute œuvre fructifie,
Tout se retrouve en l'une ou l'autre vie.
Non toutefois qu'à ces félicités
Les dons du ciel se trouvent limités;
Qu'ainsi ne soit : leur salutaire usage
Du prix céleste est souvent le présage;
Ces biens mortels, cette faveur du sort,
Sont un zéphyr qui nous conduit au port.
L'ami du ciel, en terre heureux d'avance,
Ne doit qu'au ciel borner sa récompense;
Mais ce ciel même, objet de ses desirs,
Ne l'exclut pas des vertueux plaisirs:
Et pourrait-il dans son pèlerinage
Se proposer un plus noble partage
Que le bonheur de devenir l'appui
De ceux qui font le voyage avec lui?
A quelle enseigne, à quelle auguste marque
Distingue-t-on la grandeur d'un monarque?
Est-ce à l'éclat de son front radieux?
Est-ce aux éclairs qui partent de ses yeux?

Est-ce au pouvoir de désoler la terre
 Par le ravage et les feux de la guerre ?
 Non, ce n'est point à ces traits dangereux,
 Mais au pouvoir de faire des heureux.
 C'est par cet art qu'un citoyen paisible,
 Qu'un cœur humain, généreux, et sensible,
 Par les bienfaits qui partent de ses mains
 Se rend sans crime égal aux souverains,
 Et, sur les cœurs dont sa bonté sublime
 Fit la conquête et captiva l'estime,
 Peut établir par une douce loi
 Sa monarchie, et dire, je suis roi.
 Vivez, régnez sur tout ce qui vous aime;
 Et, dans ce regne avoué du ciel même,
 Aimez toujours, monarque florissant,
 De vos sujets le plus obéissant.

E P I T R E I I.

A U R. P. B R U M O Y,

auteur du Théâtre des Grecs.

O u i, cher Brumoy, ton immortel ouvrage
 Va désormais dissiper le nuage
 Où parmi nous le théâtre avili
 Depuis trente ans semble être enseveli,
 Et, l'éclairant de ta propre lumière,
 Lui rendre enfin sa dignité première.
 De ses débris zélé restaurateur,
 Et chez les Grecs hardi navigateur,
 Toi seul as su, dans ta pénible course,
 De ses beautés nous déterrer la source,
 Et démêler les détours sinueux

De ce dédale oblique et tortueux ,
 Ouvert jadis par la sœur de Thalie
 Aux seuls autens du Cid et d'Athalie ,
 Mais après eux , hélas ! abandonné
 Au goût pervers d'un siècle efféminé ,
 Qui , ne prenant pour conseil et pour guide
 Que les leçons de Tibulle et d'Ovide ,
 Et n'estimant dignes d'être applaudis
 Que des héros par l'amour affadis ,
 Nous a produit cette foule incommode
 D'auteurs glacés qui , séduits par la mode ,
 N'exposent plus à nos yeux fatigués
 Que des romans en vers dialogués ,
 Et , d'un fatras de rimes accolées
 Assaisonnant leurs fadeurs amonlées ,
 Semblent vouloir , par d'immuables lois ,
 Borner tout l'art du théâtre françois
 A commenter dans leurs scenes dolentes
 Du doux Quinault les pandectes galantes.

Mais de ce style efflanqué , sans vigueur ,
 J'aime encor mieux l'insipide langueur
 Que l'emphatique et burlesque étalage
 D'un faux sublime enté sur l'assemblage
 De ces grands mots , clinquant de l'oraison ,
 Enflés de vent et vuides de raison ,
 Dont le concours discordant et barbare
 N'est qu'un vain bruit , une sottie fanfare ,
 Et qui , par force et sans choix enrôlés ,
 Hurlent d'effroi de se voir accouplés.
 Ce n'est pourtant que sur ces balivernes
 Qu'un fol essaim d'Euripides modernes ,
 Creux au-dedans , boursofflés au-dehors ,
 S'est mis en droit , prodiguant ses accords ,
 D'importuner de sa voix imbécille
 Et le théâtre , et la cour , et la ville.

Quoi ! diras-tu , ce privilege exquis

D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?
 Le goût public auroit-il par mégarde
 Reçu sa loi du leur ? Dieu nous en garde !
 Il est encor des juges éclairés ,
 Des esprits sains , et des yeux épurés ,
 Pour discerner , par un choix équitable ,
 L'or de billon d'avec l'or véritable ;
 N'en doutons point : mais , à parler sans fard ,
 Leur petit nombre extrait et mis à part ,
 Que reste-t-il ? qu'un tas de vains critiques ,
 D'esprits légers , de cerveaux fantastiques ,
 Du faux mérite orateurs dominants ,
 Fades loueurs , censeurs impertinents ,
 Comptant pour rien justesse , ordre , harmonie ,
 Et confondant sous le nom de génie
 Tout mot nouveau , tout trait alambiqué ,
 Tout sentiment abstrait , sophistiqué ,
 Toute morale insipide et glacée ,
 Toute subtile et frivole pensée ;
 Du sens commun déclarés ennemis ,
 Et de l'esprit adorateurs soumis :
 Car c'est l'esprit qui sur-tout ensorcelle
 Nos raisonneurs à petite cervelle ,
 Lynx dans le rien , taupes dans le réel ;
 Dont l'œil aigu , perçant , surnaturel ,
 Voyant à plein mille taches pour une
 Dans le soleil , n'en voit point dans la lune ,
 Voilà quel est le tribunal prudent
 De nos prévôts du Pinde. Cependant
 Si , devant eux commençant sa carrière ,
 D'un jeune auteur la muse aventuriere
 Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès ,
 Et peut enfin , par un heureux succès ,
 Dans les rayons de ces grands météores
 Faire briller ses débiles phosphores ,
 Dieu sait l'orgueil où , prompt à se flatter ,

Notre étourdi va se précipiter.
 C'étoit d'abord un aspirant timide ;
 C'est maintenant un docteur intrépide :
 Et, non content d'inonder tout Paris
 D'un océan de perfides écrits ,
 Et d'étouffer ses libraires crédules
 Sous des monceaux de papiers ridicules ,
 Tels qu'on pourroit , si la cour des neuf sœurs
 Pour la police avoit ses assessseurs ,
 Ses sanhédrins et ses aréopages ,
 Le brûler vif dans ses propres ouvrages ;
 En ses accès , je ne vous réponds pas
 Qu'ayant déjà mis le bon sens à bas ,
 Il n'entreprenne avec la même audace
 De renverser tout l'ordre du Parnasse ,
 Et que la rime attaquée en son fort
 De la raison n'éprouve aussi le sort.
 Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?
 Et, sans compter tant d'illustres stupides ,
 Tant d'aigrelins sur le Parnasse errants ,
 Et tant d'abbés doctement ignorants ,
 Pour s'épauler d'un garant moins indigne ,
 Ne peut-il pas citer l'exemple insigne
 D'un nourrisson du Parnasse avoué ,
 Qui quelquefois dans son style enjonné
 Sut accorder , quoiqu'avec retenue ,
 Quelque licence à sa muse ingénue ?
 Oui, j'en conviens : mais, pour t'humilier ;
 Apprends de moi , sourcilleux écolier ,
 Que ce qu'on souffre , encore qu'avec peine ,
 Dans un Voiture ou dans un La Fontaine ,
 Ne peut passer , malgré tes beaux discours ,
 Dans les essais d'un rimeur de deux jours ;
 Que la licence , humble , abjecte et soumise ,
 Au rang des lois ne sauroit être admise :
 Qu'un sage anteur qui veut se faire un nom

Peut en user , mais en abuser , non ;
 Et que jamais , quelque appui qu'on lui prête ,
 Mauvais rimeur n'a fait un bon poète.
 Que La Fontaine ait donc , je le veux bien ,
 De quelque regle étendu le lien ;
 Pour abolir toute loi prononcée ,
 En est-ce assez de l'avoir transgressée ?
 Et puis , d'ailleurs , par où t'es-tu flatté
 Qu'en l'imitant par son mauvais côté
 Tu tireras de ta chétive muse
 Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?
 Trouveras-tu , raisonnons de sang-froid ,
 Dans les tiroirs de ton génie étroit
 Ces grands pinceaux dont sa main toujours sûre
 Peignit si bien les traits de la nature ?
 Sauras-tu , dis-je , ayant bien consulté
 Son coloris et sa naïveté ,
 Dans tes tableaux , sous cent nouvelles faces ,
 Nous présenter toujours les mêmes graces ,
 Et comme lui , par cet art enchanteur ,
 Trouver la clef de l'ame du lecteur ?
 Bon , dira-t-il , le plaisant parallèle !
 Le bel emploi pour ma lyre immortelle !
 Outre qu'il est d'un maître tel que moi
 De ne connoître autre guide que soi ,
 De s'éloigner des routes anciennes ,
 Et de n'avoir de regles que les siennes ,
 J'ai pris un vol qui m'élève au-dessus
 De la nature et des communs abus ;
 Et le bon sens , la justesse et la rime
 Dégraderaient mon tragique sublime.
 Si ce n'est là sa réponse , du moins
 C'est sa pensée ; et j'en ai pour témoins
 Ces vers bouffis où sa muse hydropique
 Nous développe en style magnifique
 Tout le phébus qu'on reproche à Brébeuf ,

Enguenillé des rimes du Pont-neuf,
 Déjà tout fier de son propre suffrage,
 En plein théâtre étalant son plumage,
 Il se panade, et voit le ciel ouvert
 Dans son azur au grand jour découvert.
 Et par hasard si quelque astre propice
 Vient s'en mêler, et fait entrer en lice,
 Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
 Quelque veau d'or par Plutus illustré,
 Ou quelque fée autrefois sœur professe
 Dans Amathonte, aujourd'hui mere abbesse ;
 Incontinent vous l'allez voir s'enfler
 De tout le vent que peut faire souffler
 Dans les fourneaux d'une tête échauffée
 Fatuité sur sottise greffée.
 Ouvrez les yeux, ignorants sectateurs
 De mes grossiers et vils compétiteurs.
 Ils tirent tous leur lumière débile
 Des vains secours d'une étude stérile.
 Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui
 Vient de moi seul ; je ne tiens rien d'autrui :
 Mon Apollon ne règle point sa note
 Sur le clavier d'Horace et d'Aristote :
 Sophocle, Eschyle, Homere ni Platon,
 Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non ;
 On le voit bien : mais ce qu'on voit encore,
 C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore ;
 Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit,
 Qui dispaçoit dès que le soleil luit ;
 Et qu'un seul jour, détruisant vos chimeres,
 Détruit aussi vos lauriers éphémères.
 Car si jamais, de ses erreurs absous,
 L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous,
 Tel, dont jadis les faveurs obtenues
 Par vanité vous portoient jusqu'aux nues,
 Par vanité mettra tous ses ébats

A vous coeffer du bonnet de Midas,
 Et devant lui votre gloire ternie
 Ne sera plus qu'un objet d'ironie.
 Voilà le sort et le fatal écueil
 Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
 De tous ces nains, petits géants précoces
 Que leurs flatteurs érigent en colosses,
 Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer
 Dans le néant dont on les sut tirer.
 Dans le néant ? dit à quelqu'un peut-être :
 Pourquoi vouloir anéantir leur être ?
 Lorsqu'un auteur, du public abjuré,
 Voit contre lui tout bon vent déclaré,
 Il peut, ailleurs dirigeant sa boussole,
 Tenter encor le caprice d'Éole,
 Dans la tribune achalander son art,
 De la questure arborer l'étendard,
 Ou chez un grand par qui tout se gouverne
 Briguer le rang d'important subalterne.
 Oui-da : je sais qu'un mérite commun
 Par cent moyens, si ce n'est assez d'un,
 Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.
 Je sais de plus que le même génie
 Qui dans un art sut nous faire exceller
 Peut dans tout autre encor nous signaler.
 Mais une fois que la fureur d'écrire
 A par malheur établi son empire
 Dans le cerveau d'un rimeur avenglé,
 Vuide de sens, et de soi-même enflé,
 C'est une gale, un ulcère tenace,
 Qui de son sang corrompt toute la masse,
 Endort son ame, et lui rend ennuyeux
 Tout exercice honnête et sérieux.
 Jonet oisif de son talent futile,
 N'en attendez rien de bon et d'utile ;
 Séduit sur-tout, et gâté chaque jour

Par l'amidon des parfumeurs de cour.
Car c'est vous seuls, excusez ma franchise,
Messieurs les grands, par qui s'immortalise
Dans son esprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.
A votre rang mesurant vos louanges,
Il croit parler la langue des archanges ;
Ce don céleste est un sacré dépôt
Dont il doit compte au public : et bientôt
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse,
A chaque auteur distribuant sa place,
Dicter de là ses dogmes étourdis,
Et faire en loi passer tous ses édits,
Homologués selon sa fantaisie
Au tribunal de votre courtoisie.
Car pour le peu que quelque trait saillant,
Quelque antithèse, ou quelque mot brillant,
D'un vain éclair de lumière imprévue
Viennent éblouir votre débile vue,
C'en est assez ; tout le reste va bien,
Le mot fait tout, la chose ne fait rien :
C'est un oracle, un héros, un modèle.
Modèle, soit : mais le public rebelle,
Examinant votre petit héros
Sur son mérite, et non sur vos grands mots,
Dévoile enfin tout son charlatanisme ;
Et ce public, fléau du pédantisme,
N'épargne pas, quand l'écrit est jugé,
Le protecteur plus que le protégé.
Il vous apprend qu'un ignorant suffrage
N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage ;
Que les grands airs et le ton emphasé
Au sens commun n'ont jamais imposé ;
Qu'un courtisan, qu'un magistrat habile,
Qu'un guerrier même, un Hector, un Achille,
En fait de goût n'est pas plus compétent

Qu'en fait de guerre un auteur éclatant :
 Mais que l'orgueil, qu'un mérite suprême
 Peut excuser, devient la fadeur même
 Dans le babil d'un petit triolet
 De marmousets, pédants à poil follet,
 Qui, sans savoir, sans règles, sans principes,
 Du bel esprit se font les prototypes,
 Tranchent sur tout, et veulent à tout prix
 Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.
 C'est la leçon que vous fait la critique.
 Et pour vous faire un tableau dramatique
 Des contretemps et du sort déplaisant
 A quoi s'expose un esprit suffisant,
 Qui, soutenu du vent de sa chimere,
 Pour s'élever sort de son atmosphere,
 Je finirai ce propos ingénu
 Par le récit d'un conte assez connu,
 Qu'au bon vieux temps, d'un crayon moins
 profane,
 Maître Louis mit en rime toscane.

Un noble fut dans Venise estimé,
 Qui, général de l'état proclamé,
 Abandonnant et gondole et chaloupe,
 En terre ferme alla joindre sa troupe,
 Et fièrement sur un cheval danois
 Se fit grimper pour la première fois.
 A peine assis sur le coursier sublime,
 Des éperons coup sur coup il s'escrime ;
 Puis, le voyant saillir un peu trop fort,
 Retire à lui la bride avec effort.
 Dans ce conflit, sans ralentir son zèle,
 Notre écuyer voltigeoit sur la selle,
 Faisant servir à ses vœux incertains
 Tantôt la botte, et tantôt les deux mains ;
 Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
 Qui, saccadé par la bride fatale,

Se sent encor diffamer les côtés
 Par deux talons de pointes ergoïés,
 Las de porter un si rude Alexandre,
 Et ne sachant des deux auquel entendre,
 De l'éperon qui le presse d'aller,
 Ou du bridon qui le fait reculer,
 Prend son parti, saute, bouduit, s'anime,
 Se dresse, et jette à bas l'illuâtrissime.
 Homme et cheval roulant sur les cailloux,
 Cheval dessus, et monseigneur dessous.
 Ah! dit-il lors, mon malheur sert d'école
 A tout galant qui, né pour la gondole,
 S'expose à mettre un pied dans l'étrier:
 Chacun doit faire ici-bas son métier.

E P I T R E I I I.

A T H A L I E.

Si je voulois, ambitieux critique,
 Réduire en art la comédie antique,
 Et débrouiller ses mystères divers,
 J'adresserois ma priere et mes vers
 A ce génie autrefois par Térence
 Emancipé non loin de son enfance,
 Puis, tout-à-coup de son domaine exclus,
 Évanoui trois cents lustres et plus.
 Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître,
 Le plus famenx que la scene ait vu naître,
 De ce génie abattu de langueur
 A rajeuni la force et la vigueur;
 Pour expliquer les lois qu'il a tracées,
 Par tout, hélas! déjà presque effacées,
 Et pour venger leur empire abjuré,

De quel flambeau pourrois-je être éclairé
 Que des rayons de la muse elle-même
 Qui de son art lui traça le système,
 Et l'inspirant lui sut tout à-la-fois
 Faire connoître et pratiquer ses lois?
 C'est donc à vous, ô divine Thalie,
 A m'enseigner comment s'est rétablie,
 Sous un mortel guidé par votre main,
 L'intégrité du théâtre romain,
 Et par quel sort jaloux de notre gloire,
 De vos leçons bannissant la mémoire,
 Tout de nouveau nous le faisons rentrer
 Dans le chaos dont il sut se tirer.
 De ce progrès, de cette décadence,
 L'effet certain s'offre avec évidence.
 Tâchons ici d'en marquer, s'il se peut,
 Le vrai principe et l'invisible nœud.

 Tout institut, tout art, toute police
 Subordonnée au pouvoir du caprice
 Doit être aussi conséquemment pour tous
 Subordonnée à nos différents goûts.
 Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
 A le bien prendre, est un foible problème:
 Et, quoi qu'on dise, on n'en sauroit jamais
 Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.
 Par des talents que le travail cultive,
 A ce premier pas à pas on arrive;
 Et le public, que sa bonté prévient,
 Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient:
 Mais éblouis enfin par l'étincelle
 De quelque mode inconnue et nouvelle,
 L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
 Et préférer le moindre au plus parfait.

 Par les Romains, chez les Grecs empruntée,
 L'architecture au plus haut point portée
 Fait admirer encor dans ses débris

Son goût docile à ses maîtres chéris :
 Elle sut même enchérisir sur leurs graces ;
 Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces ,
 Et sans risquer ses pas aventurés
 Dans des sentiers de leur route égarés.
 Ainsi par eux s'élevant sur eux même ,
 Elle eût toujours joni du rang suprême
 Et des honneurs à ses travaux acquis ,
 Si ce fléau des arts les plus exquis ,
 Ce corrupteur des sages disciplines ,
 Cet ennemi des plus pures doctrines ,
 L'orgueil aveugle , et l'amour entêté
 Du changement et de la nouveauté ,
 Lui présentant ses perfides amorces ,
 N'eût par degrés miné toutes ses forces ,
 Et d'un corps mâle et d'emboupoint orné
 Fait un squelette aride et décharné.
 On vit dès-lors son arrogance énorme
 Fronder le goût de l'antique uniforme ,
 Toujours même art , mêmes dimensions ,
 Mêmes contours , mêmes proportions ;
 Temples , palais , places , maisons privées ,
 Frises , frontons , colonnes élevées
 Sur même plan et sur même niveau ;
 Et nul dessin , nul agrément nouveau.
 Affranchissons de cette tyrannie ,
 Il en est temps , notre libre génie.
 Cette façade , y compris chaque flanc ,
 A , dites-vous , cent colonnes de rang ?
 Varions-la : distinguons-les entre elles
 Par cent hauteurs , par cent formes nouvelles.
 Ce grand portail , d'ornemens dégarni ,
 Plus ouvragé paroîtra moins uni.
 Cet ordre est simple et tout d'une parure ?
 Entassons-y figure sur figure.
 Ce mur avance ? Il le faut enfoncer.

Ce toit s'éleve? Il le faut rabaisser.
 Il faut enfin dans sa pédanterie
 Laisser vieillir la froide symmétrie.
 Par ce moyen, loin d'être imitateurs,
 Nous deviendrons d'illustres inventeurs.
 Cette peinture est l'image historique
 Des changements de la muse comique :
 Tellç, en ce siècle aux nouveautés enclin,
 Fut sa fortune, et tel est son déclin.
 De son génie éteint avec les graces
 Il ne restoit ni vestiges ni traces,
 Avant qu'Armand, heureux à tout tenter,
 Eût entrepris de le ressusciter.
 Mais ce génie, alors en son enfance,
 Dans son berceau dépourvu d'assistance,
 Faute d'un maître habile à l'essayer,
 N'avoit encore appris qu'à bégayer ;
 Lorsqu'assisté de Tércence et de Plaute,
 Moliere vint, dont la voix ferme et haute
 Lui fit d'abord, par de justes leçons,
 Articuler et distinguer ses sons.
 Bientôt après, sur ses avis fideles,
 S'apprivoisant avec ces grands modeles,
 Et dans leur lice instruit à s'exercer,
 Il apprit d'eux l'art de les devancer.
 Sous ce grand homme enfin la comédie
 Sut arriver, justement applaudie,
 A ce point fixe où l'art doit aboutir,
 Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
 Ce fut alors que la scene féconde
 Devint l'école et le miroir du monde ;
 Et que chacun, loin d'en être choqué,
 Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
 Là le marquis, figuré sans emblème,
 Fut le premier à rire de lui-même ;
 Et le bourgeois apprit, sans nul regret,

A se moquer de son propre portrait.
Le sot savant, la docte extravagante,
La précieuse, et la prude arrogante,
Le faux dévot, l'avare, le jaloux,
Le médecin, le malade; enfin tous
Chez une muse en passe-temps fertile
Vinrent chercher un passe-temps utile:
Les beaux discours, les grands raisonnements,
Les lieux communs, et les beaux sentiments,
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpomene:
Bref, sur un trône au seul rire affecté
Le rire seul eut droit d'être exalté.
C'est par cet art qu'elle charma la ville,
Et que, toujours renfermée en son style,
A la cour même, où sur-tout elle plut,
Elle atteignit son véritable but:
Quand tout-à-coup la licence fantasque,
Levant sur elle un poignard bergamasque,
Vint à nos yeux de ses membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et sur la scène, ô honte du Parnasse!
Ressusciter le vieux monstre d'Horace.
Mais non: la muse étoit en sûreté,
Et son nom seul pouvoit être insulté.
Que peut contre elle un fantôme stérile,
De l'Italie engeance puérile?
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphé immortelle, est à craindre pour vous:
Ce que je crains, c'est ce funeste guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui, ne pensant qu'à vous assassiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre sépulture
Par des sentiers de fleurs et de verdure.
C'est lui qui masque et déguise en phébus

Vos traits naïfs et vos vrais attributs.
 C'est lui chez qui votre joie ingénue
 Languit captive et presque méconnue
 Dans ces atours recherchés et fleuris
 Qui semblent faits pour les seuls beaux esprits,
 Et dont tout l'art, qu'en bâillant on admire,
 Arrache à peine un froid et vain sourire.
 Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,
 Et qui toujours courant après l'esprit,
 De Malebranche élevé fanatique,
 Met en crédit ce jargon dogmatique,
 Ces arguments, ces doctes rituels,
 Ces entretiens fins et spirituels,
 Ces sentiments que la muse tragique
 Non sans raison réclame et revendique,
 Et dans lesquels un acteur charlatan
 Du cœur humain nous décrit le roman.
 Hé ventrebleu ! pédagogue infidèle,
 Décris-nous-en l'histoire naturelle,
 Diroit celui par qui l'homme au sonnet
 Est renvoyé tout plat au cabinet :
 Expose-nous ses délires frivoles
 En actions, et non pas en paroles ;
 Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
 De ton sublime aussi triste que beau.
 L'art n'est point fait pour tracer des modèles,
 Mais pour fournir des exemples fideles
 Du ridicule et des abus divers
 Où tombe l'homme en proie à ses travers.
 Quand tel qu'il est on me l'a fait paroître,
 Je me figure assez quel je dois être,
 Sans qu'il me faille affliger en public
 D'un froid sermon passé par l'alambic.
 Loin tout rimeur enflé de beaux passages,
 Qui, sur lui seul moulant ses personnages,
 Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui,

Et ne nous peint que soi-même en autrui !
 Je puis du moins admettre une folie
 Qui sert de cure à ma mélancolie,
 Et m'égayer dans le jeu naturel
 D'un Trivelin qui se donne pour tel :
 Mais un bouffon qui, lorsque je veux rire,
 Fait le sophiste, et prétend que j'admire
 Son beau langage et sa subtilité ;
 A dire vrai, le bon sens révolté
 Perd patience à ce babil mystique,
 Et s'accommode encor moins d'un comique
 Dont la froideur tient la joie en échec,
 Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.

Quoi ! dira-t-on, l'esprit, à votre compte,
 Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?
 C'est un faussaire, un prévaricateur,
 De toute règle éternel infracteur,
 Et qu'Apollon, suivant votre hypothèse,
 Ne peut trop tôt proscrire ? A Dieu ne plaise !
 Je sais trop bien qu'un si riche ornement
 Est de notre art le premier instrument,
 Et que l'esprit, l'esprit seul, peut sans doute
 Aux grands succès se frayer une route :
 Ce que j'attaque est l'emploi vicieux
 Que nous faisons de ce présent des cieux.
 Son plus beau feu se convertit en glace,
 Dès qu'une fois il luit hors de sa place ;
 Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit
 Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.
 Au haut des airs le vol de ma pensée
 Peut m'élever ; mais, sans le caducée
 De la raison, cet essor ne me sert
 Qu'à prolonger une erreur qui me perd :
 Comme un coursier que le voyageur ivre
 A dérouté du chemin qu'il doit suivre ;
 Plus il est prompt, diligent et soudain,

Plus il s'éloigne et se fatigue en vain.
 N'allous donc plus, déserteurs de nos peres,
 Sacrifier à nos propres chimeres ;
 Et, sans risquer un honteux démenti,
 Tenons-nous-en, c'est le plus sûr parti,
 Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
 Tel, méprisant l'exemple de ses maitres,
 Dans son idée en croit être plus grand,
 Qui dans le foud n'en est que différent.
 Au suc exquis d'un aliment solide
 Pourquoi mêler notre sel insipide ?
 Si le génie en nous se fait sentir,
 Et de prison se prépare à sortir,
 Laissons agir son naturel aimable,
 Sans absorber ce qu'il a d'estimable
 Dans une mer de frivoles langueurs,
 Dans ce fatras de morale sans mœurs,
 De vérités froides et déplacées,
 De mots nouveaux, et de fades pensées,
 Qui font briller tant d'auteurs importuns,
 Toujours loués des connoisseurs communs,
 Et, qui pis est, loués par l'endroit même
 Qui du bon sens mérite l'anathème :
 Car tout novice, en disant ce qu'il faut,
 Ne croit jamais s'élever assez haut ;
 C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire,
 Qu'il s'éblouit, se délecte, et s'admire,
 Dans ses écarts non moins présomptueux
 Qu'un indigent superbe et fastueux,
 Qui, se laissant manquer du nécessaire,
 Du superflu fait son unique affaire.
 A nos auteurs ce n'est point, entre nous,
 L'esprit qui manque ; ils en ont presque tous :
 Mais je voudrois, dans ces nouveaux adeptes,
 Voir une humeur moins rétive aux préceptes
 Qui du théâtre ont établi la loi.

Ils en auroient mieux profité que moi ;
 Mais tout compté, je crois, Dieu me pardonne,
 Que si j'étois pourvu, moi qui raisonne,
 D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet,
 Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.
 Encore un mot à ces esprits sévères,
 Qui, du beau style orateurs somnifères,
 M'allégueront peut-être avec hauteur
 L'autorité de cet illustre auteur
Qui dans le sac où Scapin s'enveloppe
Ne trouve plus l'auteur du Misanthrope.
 Non, il ne put l'y trouver, j'en convien :
 Mais ce grand juge y retrouva fort bien
 Le Grec fameux qui sut en personnages
 Faire jadis changer jusqu'aux nuages,
 Un chœur d'oiseaux en peuple révééré,
 Et Plutus même en Argus éclairé.
 Aristophane, aussi-bien que Ménandre,
 Charmoit les Grecs assemblés pour l'entendre ;
 Et Raphaël peignit, sans déroger,
 Plus d'une fois maint grotesque léger.
 Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles ;
 C'est de l'esprit embrasser les deux pôles ;
 Par deux chemins c'est tendre au même but
 Et s'illustrer par un double attribut.
 Songez-y donc, chers enfants d'une muse
 Qui cherche à rire, et que la joie amuse :
 Depuis cent ans, deux théâtres chéris
 Sont consacrés, l'un aux pleurs, l'autre aux ris :
 Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire,
 Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire,
 Pour distinguer votre savoir profond,
 Rire au premier, et pleurer au second.

ÉPITRE IV.

A M. ROLLIN.

DOCTE héritier des trésors de la Grèce,
 Qui, le premier, par une heureuse adresse,
 Sus dans l'histoire associer le ton
 De Thucydide à la voix de Platon,
 Sage Rollin, quel esprit sympathique
 T'a pu guider dans ce siècle critique,
 Pour échapper à tant d'essaims divers
 D'après censeurs qui peuplent l'univers ?
 Toujours croissant de volume en volume,
 Quel bon génie a dirigé ta plume ?
 Par quel bonheur enfin, ou par quel art,
 As-tu forcé le volage hasard,
 L'aveugle erreur, la chicane insensée,
 L'orgueil jaloux, l'envie intéressée,
 De te laisser en pleine sûreté
 Jouir vivant de ta postérité,
 Et de changer, pour toi seul, sans mélange,
 Leurs cris d'angoisse en concert de louange ?
 Tout écrivain vulgaire ou non commun
 N'a proprement que de deux objets l'un ;
 Ou d'éclairer par un travail utile,
 Ou d'attacher par l'agrément du style :
 Car sans cela quel auteur, quel écrit
 Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?
 Mais cet esprit lui-même en tant d'étages
 Se subdivise à l'égard des ouvrages,
 Que du public tel charme la moitié
 Qui très souvent à l'autre fait pitié.
 Du sénateur la gravité s'offense

D'un agrément dépourvu de substance ;
 Le courtisan se trouve effarouché
 D'un sérieux d'agrément détaché :
 Tous les lecteurs ont leurs goûts, leurs manies ;
 Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?
 Celui-là seul qui, formant le projet
 De réunir et l'un et l'autre objet ,
 Sait rendre à tous l'utile délectable ,
 Et l'attrayant utile et profitable :
 Voilà le centre et l'immuable point
 Où toute ligne aboutit et se joint.
 Or ce grand but , ce point mathématique ,
 C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique :
 Tout, hors de lui, n'est que futilité,
 Et tout en lui devient sublimité.
 Sur cette règle, ami, le moindre OEdipe
 Peut deviner la source et le principe
 De ce succès qui pour toi parmi nous
 Accorde, unit, et fixe tous les goûts.
 La vérité simple, naïve et pure,
 Par-tout marquée au coin de la nature,
 Dans ton histoire offre un sublime essai
 Où tout est beau, parceque tout est vrai :
 Non d'un vrai sec et erûment historique ;
 Mais de ce vrai moral et théorique
 Qui, nous montrant les hommes tels qu'ils sont,
 De notre cœur nous découvre le fond,
 Nous peint en eux nos propres injustices
 Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
 C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
 Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
 Viennent encor sur une scène illustre
 Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
 Et du public dépourvu d'intérêt,
 Humbles acteurs, attendent leur arrêt :
 Là, retraçant leurs foiblesses passées ,

Leurs actions , leurs discours , leurs pensées ;
 A chaque état ils reviennent dicter
 Ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut imiter ;
 Ce que chacun , suivant ce qu'il peut être ,
 Doit pratiquer , voir , entendre , connoître :
 Et leur exemple en diverses façons
 Donnant à tous les plus nobles leçons ,
 Rois , magistrats , législateurs suprêmes ,
 Princes , guerriers , simples citoyens mêmes ,
 Dans ce sincere et fidele miroir
 Peuvent apprendre et lire leur devoir.
 Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
 Je vienne ici , préconiseur peu sage ,
 Tenter ton zele , humble , religieux ,
 Par un encens à toi-même odieux :
 Rassure-toi : non , j'ose te le dire ,
 Ce n'est pas toi , cher Rollin , que j'admire ;
 J'admire en toi , plus justement épris ,
 L'auteur divin qui parle en tes écrits ,
 Qui , par ta main retraçant ses miracles ,
 Qui , par ta voix expliquant ses oracles ,
 T'a , librement et pour prix de ta foi ,
 Daigné choisir pour ce sublime emploi ,
 Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place
 Faire à son choix tomber la même grace ,
 Et jusqu'à moi la laisser parvenir ,
 S'il n'eût jugé digne de l'obtenir.
 Il a voulu montrer , par le suffrage
 Dont sa faveur couronne ton ouvrage ,
 Quelle distance il met entre celui
 Qui , comme toi , ne se cherche qu'en lui ,
 Et tout esprit qu'aveugle la fumée
 De ce grand rien qu'on nomme renommée ;
 Fantôme errant qui , nourri par le bruit ,
 Fuit qui le cherche , et cherche qui le fuit ;
 Mais qui , du sort enfant illégitime ,
 Ét quelquefois misérable victime ,

N'est rien en soi qu'un être mensonger ,
Une ombre vaine , accident passager ,
Qui suit le corps , bien souvent le précède ,
Et plus souvent l'accourcit ou l'excede .
C'est lui pourtant , lui , dont tous les mortels
Viennent en foule encenser les autels :
C'est cette idole à qui tout sacrifie ,
A qui , durant tout le cours de leur vie ,
Grands et petits , follement empressés ,
Offrent leurs vœux , souvent mal exaucés .
Non que l'espoir d'un succès équitable
Dans son objet ait rien de condamnable ,
Ni que le cœur doive s'y refuser ,
Quand le principe est de s'y proposer
Du roi des rois la gloire souveraine ,
On du prochain l'utilité certaine .
Mais si l'amour d'un chatouilleux enens
Enivre seul notre esprit et nos sens ;
Si , rejetant la véritable gloire ,
Nous nous bornons à l'honneur illusoire
De fasciner par nos foibles clartés
D'un vain public les yeux débilités ,
Sans consulter par d'utiles prières
L'unique auteur de toutes les lumières ;
En quelque rang que le ciel nous ait mis ,
Petits ou grands , ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire ,
Ou que du moins nos succès éclatants
Soient traversés par tous les contre-temps
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite
Qui , n'écoutant , n'envisageant que soi ,
Borne à lui seul son objet et sa loi .
C'est là peut-être , ami , je le confesse
(Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse) ,
Ce qui , du ciel irritant le courroux ,

M'a suscité tant d'ennemis jaloux ,
 Qu'une brutale et lâche caloumie
 Acharne encor sur ma vertu ternie ,
 Et qui toujours dans leurs propres couleurs
 Cherchent la micme , et mes traits dans les
 leurs ;

Triste loyer , châtement lamentable
 D'un amour-propre , il est vrai , plus trait ible ,
 Et de vapeurs moins qu'un autre enivré ,
 Mais dans soi-même encor trop concentré ,
 Et ne cherchant dans ses vains exercices
 Qu'à contenter ses volages caprices.
 Quelques efforts qu'ait toutefois tenté
 De leur courroux l'âpre malignité
 Pour infecter l'air pur que je respire ,
 J'ai su tirer au moins , ou , pour mieux dire ,
 Le ciel m'a fait tirer par ses secours
 Un double fruit de leurs affreux discours ;
 L'un , d'entrevoir , que dis-je ? de connoître
 Dans ce fléau la justice d'un maître
 Qui ne tolere en eux des traits si faux
 Que pour punir en nous de vrais défauts ;
 L'autre , d'apprendre à ne leur plus répondre
 Que par des mœurs dignes de les confondre ,
 A les laisser croupir dans le mépris
 Dont le public les a déjà flétris ,
 A fuir enfin toute escrime inégale
 Qui d'eux à nous rempliroit l'intervalle :
 Car le danger de se voir insulté
 N'est pas restreint à la difficulté
 De réfuter les fables romancières
 De ces frippiers d'impostures grossières
 Dont le venin non moins fade qu'amer
 Se fait vomir comme l'eau de la mer.
 Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes ,
 Et de les vaincre avec leurs propres armes ;

Ce n'est pas là le danger capital :
 Le vrai péril est le piège fatal
 Que leur noirceur tend à notre innocence
 Pour l'engager dans la même licence ,
 Pour la changer en colère , en aigreur ,
 En médisance , en chicane , en fureur ;
 Nous réduisant enfin , pour tout sommaire ,
 A n'avoir plus nul reproche à leur faire ,
 Dès qu'envers nous leurs crimes personnels
 Nous ont rendus envers eux criminels.
 Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles ,
 De ces défis , embûches , représailles ?
 C'est qu'en croyant , par l'effort de nos coups ,
 Nous venger d'eux , nous les vengeons de nous ,
 Qu'en travaillant sur de si faux modèles ,
 Nous devenons leurs copistes fideles ,
 Donnant comme eux , ridicules héros ,
 A nos dépens la comédie aux sots ,
 Et leur montrant , bassement avilie ,
 Notre sagesse habillée en folie.
 Le bel honneur d'attrouper les passants
 Au bruit honteux de nos cris indécents !
 Quelle pitié de prendre ainsi le change !
 N'allons donc point , pour blâme ou pour
 louange ,
 Dépayer les talents estimés ,
 Et du public peut-être réclamés ,
 En détournant leur légitime usage
 A des emplois indignes d'un vrai sage ;
 Et , nous vengeant par de plus nobles traits ,
 Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
 Peut retirer un solide mérite
 Des ennemis que le sort lui suscite.
 Tous ces travaux dont il est combattu
 Sont l'aliment qui nourrit sa vertu
 Dans le repos elle s'endort sans peine ;

Mais les assauts la tiennent en haleine.¹
 Un ennemi, dit un célèbre auteur,
 Est un soigneux et docte précepteur,
 Fâcheux parfois, mais toujours salulaire,
 Et qui nous sert sans gage ni salaire;
 Dans ses leçons plus utile cent fois
 Que ces amis dont la timide voix
 Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,
 Par des accents trop durs à notre oreille.
 A qui des deux en effet m'adresser
 Dans les besoins dont je me sens presser?
 Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense?
 Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?
 Par tous les deux séduit au même point,
 Mon ennemi seul ne me trompe point.
 Du foible ami dépouillant la mollesse,
 Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
 Son émétique est un breuvage heureux,
 Souvent utile, et jamais dangereux:
 Car si celui dont la main le prépare
 D'empoisonneur porte déjà la tare,
 Qu'ai-je à risquer? de son venin chétif
 Son venin même est le préservatif:
 S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,
 La vérité, du même coup atteinte,
 Saura bientôt trouver plus d'un moyen
 Pour rétablir son crédit et le mien.
 Mais, par malheur, si d'un mal véritable
 Il trouve en moi le signe indubitable;
 S'il m'avertit, par ses cris pointilleux,
 D'un vrai levain, d'un ferment périlleux,
 Qui de mon sang altere la substance;
 Alors sa haine, et la noire constance
 Dont me poursuit son courtois effronté,
 Sans qu'il y songe avancement ma santé:
 C'est une épée, un glaive favorable,
 Qui, dans ses mains malgré lui secourable.

M'ouvrant le flanc pour abrégér mon sort ,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'assassin ne fait rien à l'affaire :
De son forfait toute l'utilité
Reste à moi seul , à lui l'iniquité.
C'est donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle et bien haute imprudence
D'attribuer à son inimitié
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.
Ces contre-temps , ces tristes aventures
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures
Dont le concours l'assiste et le soutient ,
Non comme il veut , mais comme il lui convient.
L'Être suprême en ses lois adorables ,
Par des ressorts toujours impénétrables ,
Fait , quand il veut , des maux les plus outrés
Naître les biens les plus inespérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Interventir l'ordre de sa justice ,
Et la tenter par d'avengles regrets ,
Ou par des vœux encor plus indiscrets ?
O si du ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime
Faire cesser le cours injurieux ,
Si son flambeau , dessillant tous les yeux ,
A ma vertu si long-temps poursuivie
Rendoit l'éclat dont l'implacable envie ,
Sous l'épaisseur de ses bronillards obscurs ,
Offusque encor les rayons les plus purs !
Cette prière innocente et soumise ,
Je l'avouèrai , peut vous être permise :
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie et par votre candeur ;
Votre innocence inflexible et robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste :
Votre devoir est rempli ; tout va bien :

Soyez en paix ; le ciel fera le sien.
Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe et de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile et prompte réusite,
Attribuée à votre seul mérite,
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtement nouveau.
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes :
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs,
A captiver l'estime populaire,
A rassembler tout ce qui peut nous plaire,
A nous tirer du rang de nos égaux,
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonneur fatal, dangereuse fortune,
Et que le ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs desirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs !
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable et profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur
Vient d'obtenir, par sa brigue funeste,
La place due au mérite modeste :
Pour l'exalter tout semble réuni ;
Il est content. Dites qu'il est puni :
Il lui falloit cette place éclairée
Pour mettre en jour sa misère ignorée.
N'allons donc plus, par de folles ferveurs,
Prescrire au ciel ses dons et ses faveurs :
Demandous-lui la prudence équitable,
La piété sincère, charitable ;
Demandous-lui sa grace, son amour :

Et s'il devoit nous arriver un jour
 De fatiguer sa facile indulgence
 Par d'autres vœux . pourvoyons-nous d'avance
 D'assez de zele et d'assez de vertus
 Pour devenir dignes de ses refus.

E P I T R E V.

A M. R A C I N E.

D E nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
 La déplorable et funeste origine
 N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,
 Dans notre esprit facile à s'égarer ;
 Et sa fierté, dépendante et captive,
 N'en fut jamais la source primitive :
 C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
 Et qui toujours l'éclaire, ou le séduit.
 S'il prend son vol vers la céleste voûte,
 L'esprit docile y vole sur sa route ;
 Si de la terre il suit les faux appas,
 L'esprit servile y rampe sur ses pas.
 L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,
 N'est que du cœur l'esclave ou l'interprete ;
 Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,
 De nos autels antiques défenseurs,
 Sur lui toujours se sont fait une gloire
 De signaler leur première victoire.
 Oni, cher Racine, et, pour n'en point douter,
 Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
 Celui qui veut de mon esprit rebelle
 Domter, comme eux, la révolte infidèle,
 Pour parvenir à s'en rendre vainqueur
 Doit commencer par soumettre mon cœur,

Et, plein du feu de ton illustre pere ,
 Me préparer un chemin nécessaire
 Aux vérités qu'Esther va me tracer
 Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
 C'est par cet art que l'auteur de la grace ,
 Versant sur toi sa lumière efficace ,
 Daigna d'abord , certain de son succès ,
 Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;
 Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage ,
 Et secondant ta force et ton courage ,
 Il brise enfin le funeste cercueil
 Où mon esprit retranchoit son orgueil ,
 Et grave en lui les derniers caracteres
 Qui de ma foi consacrent les mysteres.
 Quelle vertu , quels charmes tout-puissants
 A son empire asservissent mes sens ?
 Et quelle voix céleste et triomphante
 Parle à mon cœur , le pénètre , l'enchanté ?
 C'est Dieu , c'est lui , dont les traits glorieux
 De leur éclat frappent enfin mes yeux.
 Je vois , j'entends , je crois : ma raison même
 N'écoute plus que l'oracle suprême.
 Qu'attends tu donc , toi dont l'œil éclairé
 Des vérités dont il m'a pénétré ,
 Toi dont les chants , non moins doux que su-
 blimes ,
 Se sont ouvert tous les divins abymes
 Où sa grandeur se plaît à se voiler ;
 Qu'attends-tu , dis-je , à nous les révéler ,
 Ces vérités qui nous la font connoître ?
 Et que sais-tu s'il ne te lit point naître
 Pour ramener ses sujets non soumis ,
 Ou consoler du moins ses vrais amis ?
 Dans quelle nuit , hélas ! plus déplorable
 Pourroit briller sa lumière adorable ,
 Que dans ces jours où l'ange ténébreux

Offusque tout de ses brouillards affreux ;
 - Où franchissant le stérile domaine
 Donné pour borne à la sagesse humaine,
 De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux
 Osent lever un front audacieux ;
 Où nous voyons enfin, l'osé-je dire ?
 La vérité soumise à leur empire,
 Ses feux éteints dans leur sombre fanal,
 Et Dieu cité devant leur tribunal ?
 Car ce n'est plus le temps où la licence
 Daignoit encor copier l'innocence,
 Et nous voiler ses excès monstrueux
 Sous un bandeau modeste et vertueux.
 Quelque mépris, quelque horreur que mérite
 L'art séducteur de l'infâme hypocrite,
 Toujours pourtant, du scandale ennemi,
 Dans ses dehors il se montre affermi,
 Et, plus prudent que souvent nous ne sommes,
 S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hom-
 mes.

Mais, en ce siècle à la révolte ouvert,
 L'impiété marche à front découvert :
 Rien ne l'étonne ; et le crime rebelle
 N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
 Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
 L'œil assuré, courent de toutes parts
 Ces légions, ces bruyantes armées
 D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
 Qui, sur des monts d'arguments entassés
 Contre le ciel burlesquement haussés,
 De jour en jour, superbes Encelades,
 Vont redoublant leurs folles escalades ;
 Jusques au sein de la divinité
 Portent la guerre avec impunité ;
 Viendront bientôt, sans scrupule et sans hont
 De ses arrêts lui faire rendre compte ;

Et déjà même, arbitres de sa loi,
 Tiennent en main, pour écraser la foi,
 De leur raison les foudres toutes prêtes.
 Y songez-vous, insensés que vous êtes ?
 Votre raison, qui n'a jamais flotté
 Que dans le trouble et dans l'obscurité,
 Et qui, rampant à peine sur la terre,
 Vent s'élever au-dessus du tonnerre,
 Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas
 Bronche, trébuche, et tombe à chaque pas :
 Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
 Chicanez Dieu sur ce qu'il lui révèle !
 Cessez, cessez, héritage des vers,
 D'interroger l'auteur de l'univers :
 Ne comptez plus avec ses lois suprêmes :
 Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes ;
 Interrogez vos mœurs, vos passions ;
 Et feuilletons un peu vos actions.

Chez des amis vantés pour leur sagesse
 Avons-nous vu briller votre jeunesse ?
 Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
 Et de leurs mains à la vertu formés,
 Chérir, comme eux, la paisible innocenc,
 Vaincre la haine, étouffer la vengeance ;
 Faire la guerre aux vices insensés,
 A l'amour-propre, aux vœux intéressés ;
 Domter l'orgueil, la colere, l'envie,
 La volupté des repentirs suivie ?
 Vous a-t-on vus, dans vos divers emplois,
 Au taux marqué par l'équité des lois
 De vos trésors mesurer la récolte,
 Et de vos sens appaiser la révolte ?
 S'il est ainsi, parlez ; je le veux bien.
 Mais non : j'ai vu, ne dissimulons rien,
 Dans votre vie au grand jour exposée,
 Une conduite, hélas ! bien opposée ;

Une jeunesse en proie aux vains desirs ,
Aux vanités , aux coupables plaisirs ;
Un fol essaim de beautés effirénées ,
A la mollesse , au luxe abandonnés.
De faux amis , d'insipides flatteurs ,
Furent d'abord vos sages précepteurs :
Rientôt après , sur leurs doctes maximes ,
En gentillesse érigeant tous les crimes ,
Je vous ai vus , à titre de bel air ,
Diviniser des idoles de chair ,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures :
Je vous ai vus , esclaves de vos sens ,
Fouler aux pieds les droits les plus puissants
Compter pour rien toutes vos injustices ;
Immoler tout à vos moindres caprices ,
A votre haine , à vos affections ,
A la fureur de vos préventions ;
Vouloir enfin , par vos désordres mêmes ,
Justifier vos désordres extrêmes ;
Et sans rongir , enflés par le succès ,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais , au milieu d'un si gracieux songe ,
Ce ver caché , ce remords qui nous ronge ,
Jusqu'au plus fort de vos dérèglements
Vous exposoit à de trop durs tourments ;
Il a fallu , parlons sans nulle feinte ,
Pour l'étouffer , étouffer toute crainte ,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur au plein soulèvement
De votre esprit : car tout libertinage
Marche avec ordre ; et son vrai personnage

Est de glisser par degrés son poison
 Des sens au cœur, du cœur à la raison.
 De là sont nés, modernes Aristippes,
 Ces merveilleux et commodes principes
 Qui, vous bornant aux voluptés du corps,
 Bornent aussi votre ame et ses efforts
 A contenter l'agréable imposture
 Des appétits qu'excite la nature.
 De là sont ués, Epicures nouveaux,
 Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
 Qui, dirigeant sur votre prud'homme
 Du monde entier toute l'économie,
 Vous ont appris que ce grand univers
 N'est composé que d'un concours divers
 De corps muets, d'insensibles atomes,
 Qui par leur choc forment tous ces fantômes
 Que détermine et conduit le hasard,
 Sans que le ciel y prenne aucune part.
 Vous voilà donc rassurés et paisibles;
 Et désormais, au trouble inaccessibles,
 Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
 A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
 Mais c'est trop peu. De si belles lumieres
 Luiroient en vain pour vos seules paupieres;
 Et vous devez, si ce n'est par bonté,
 En faire part, du moins par vanité,
 A ces amis si zélés, si dociles,
 A ces beautés si tendres, si faciles,
 Dont les vertus, conformes à vos mœurs,
 Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
 C'est devant eux que vos langues disertes
 Pourront prêcher ces rares découvertes
 Dont vous avez enrichi vos esprits:
 C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
 Feront briller ces subtiles fadaises,
 Ces arguments émaillés d'antitheses,

Ces riens pompeux avec art enchâssés
 Dans d'autres riens fièrement énoncés,
 Où la raison la plus spéculative
 Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
 Que tardez-vous? ces tendres nourrissons
 Déjà du cœur dévorent vos leçons.
 Ils comprendront d'abord, comme vous-mêmes,
 Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes,
 Et, comme vous, bientôt même affermis
 Dans la carrière où vous les aurez mis,
 Vous les verrez, glorieux néophytes,
 Faire à leur tour de nouveaux prosélytes;
 Leur enseigner que l'esprit et le corps,
 Bien qu'agités par différents ressorts,
 Doivent pourtant toute leur harmonie
 A la matière éternelle, infinie,
 Dont s'est formé ce merveilleux essaim
 D'êtres divers émanés de son sein;
 Que ces grands mots d'âme, d'intelligence,
 D'esprit céleste, et d'éternelle essence,
 Sont de beaux noms forgés pour exprimer
 Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
 Et qu'en un mot notre pensée altière
 N'est rien au fond que la seule matière
 Organisée en nous pour concevoir,
 Comme elle l'est pour sentir et pour voir:
 D'où nous pouvons conclure, sans rien craindre,
 Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre.
 Qu'il vit et meurt tout entier; et qu'enfin
 Il est lui seul son principe et sa fin.
 Voilà le terme où, sur votre parole,
 Et sur la foi de votre illustre école,
 Doit s'arrêter dans notre entendement
 Toute recherche et tout raisonnement:
 Car de vouloir combattre les mystères
 Où notre foi puise ses caractères,

C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
 Est-il encor d'assez foibles cerveaux
 Pour adopter ces contes apocryphes,
 Du monachisme obscurs hiéroglyphes?
 Tous ces objets de la crédulité
 Dont s'infatue un mystique entêté
 Pouvoient jadis abuser des Cyrilles,
 Des Augustins, des Léons, des Basiles :
 Mais quant à vous, grands hommes, grands
 esprits,
 C'est par un noble et généreux mépris
 Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
 Epouvantail d'enfants et de grand'mères.
 Car aussi-bien par où se figurer,
 Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer
 Dans ce qui n'est à l'homme vénérable
 Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
 Quel fil nouveau, quel jour fidele et sûr,
 Nous guideroit dans ce dédale obscur?
 Suivre à tâtons une si sombre route,
 C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui sans doute,
 C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,
 Que de prétendre, avec un cœur dissous
 Dans le néant des vanités du monde,
 Dans les faux biens dont sa misere abonde,
 Dans la mollesse et la corruption,
 Dans l'arrogance et la présomption,
 Vous élever aux vérités sublimes
 Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
 Non, ce n'est point dans ces obscurités
 Qu'on doit chercher les célestes clartés.
 Mais voulez-vous, par des routes plus sûres,
 Vous élançer vers ces clartés si pures,
 Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
 Tant de héros, l'inebranlable appui
 Des vérités par le ciel révélées,

Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours, pleins d'une sainte ardeur,
Dans leurs écrits consacrent la splendeur?
Faites comme eux; commencez votre course
Par les chercher dans leur première source:
C'est la vertu dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.
Domtez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes;
Devenez doux, simples, chastes, modestes;
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où gît la vérité;
C'est le trésor où votre espoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe et pointillieux.
Pour le trouver ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en règle, et commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchans indociles;
Par écarter ces recherches futiles
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement enrieux;
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, et poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle et la prière
Auront pour vous franchi cette barrière,
N'en doutez point, l'auguste vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe platonique.
Quoi! gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?

Répudier des amis si fideles ?
 Vouloir de l'homme un tel détachement,
 C'est abolir en lui tout sentiment,
 C'est condamner son ame à la torture,
 C'est en un mot révolter la nature,
 Et nous prescrire un effort incertain,
 Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez : mais, malgré tant d'obstacles,
 Dieu tous les jours fait de plus grands miracles ;
 Il peut changer nos glaçons en bûchers,
 Briser la pierre, et fondre les rochers.
 Tel aujourd'hui, dégagé de sa chaîne,
 N'écoute plus que sa voix souveraine,
 Et, de lui seul faisant son entretien,
 Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien,
 Qui, comme vous commençant sa carrière,
 Ferma long-temps les yeux à la lumière,
 Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
 Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de sa splendeur divine,
 Toi qui, rival et fils du grand Racine,
 As fait revivre en tes premiers élans
 Sapiété non moins que ses talents,
 Je l'avou'rai ; quelques rayons de flamme
 Que par avance eût versés dans mon ame
 La vérité qui brille en tes écrits,
 J'en eusse été peut-être moins épris,
 Si de tes vers la chatouillense amorce
 N'eût secondé sa puissance et ta force,
 Et si mon cœur, attendri par tes sons,
 A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

ÉPIÎRE VI.

A M. DE BONNEVAL.

OUI, tout le monde en convient avec toi,
 Cher Bonueval, et l'épreuve en fait foi,
 Pour s'attirer le tribut unanime
 D'une sincère et générale estime,
 Les hauts degrés, la naissance et les biens
 Sont les plus prompts et les plus sûrs moyens:
 Mais, sans mérite, un si beau privilège
 N'est qu'un filet, un invisible piège,
 Que la fortune et nos mauvais démons
 Le plus souvent tendent aux plus grands noms.
 Les dignités n'exigent à leur suite
 Que le respect : l'estime est gratuite ;
 Pour l'obtenir il faut la mériter ;
 Pour l'acquérir, on la doit acheter.
 Qui ne fait rien pour cet honneur insigne,
 Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.
 Votre noblesse, enfans de la grandeur,
 Est un flambeau rayonnant de splendeur,
 Qui, s'il n'étend ses lumières propices
 Sur vos vertus, éclaire tous vos vices.
 Voulez-vous donc, honorables vainqueurs,
 Vous asservir notre estime et nos cœurs ?
 Proposez-vous pour règle favorite
 De distinguer le vrai du faux mérite ;
 Et, ce pas fait, songez pour second point,
 Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point,
 En soumettant par des efforts extrêmes
 La vanité qui nous cache à nous mêmes,
 En consultant ce qu'on doit consulter,

En imitant ce qu'on doit imiter ,
 Des passions réprimant l'incendie ,
 Et subjuguant la paresse engourdie ,
 Lâche tyran , qui n'entraîne après lui
 Que l'ignorance et le stupide ennui.
 Grands de nos jours , cherchez donc vos modèles
 Chez des amis éclairés et fidèles ,
 De qui le nom , l'exemple et les conseils
 Puissent servir de phare à vos pareils :
 Aimez en eux , quoi qu'elle vous prescrive ,
 La vérité simple , pure et naïve ;
 Et loin de vous chassez tout corrupteur ,
 Tout complaisant , tout stérile flatteur ,
 Qui le premier en secret prêt à rire
 De vos excès et de votre délire ,
 Approbateur folâtre et décevant ,
 Vous y replonge encore plus avant.
 De l'honnête homme , en qui le vrai réside ,
 La flatterie inhumaine et perfide
 Est l'éternelle et capitale horreur.
 Quelque dégoût que l'orgueilleuse erreur
 Puisse donner de ces fières maximes ,
 Ce sont pourtant ces fiertés magnanimes
 Qui du public , ami de la vigueur .
 Gagnent pour lui le respect et le cœur :
 La vérité , soutenant sa querelle ,
 Combat pour lui comme il combat pour elle
 En l'honorant dans ses âpres discours.
 Assurez-vous aussi de son secours ;
 Et , sans chercher une amitié solide
 Dans un mérite indulgent et timide ,
 Attachez-vous , jaloux d'être honorés ,
 Aux seuls drapeaux du public révéérés.
 « Mon fils , disoit un maréchal illustre ,
 « Vous achevez votre troisième lustre ;
 « Mais pour pouvoir noblement figurer

- « Dans la carrière où vous allez entrer ,
« Souvenez-vous , quoi que le cœux vous dise ,
« De ne jamais former nulle hantise
« Qu'avec des gens dans le monde approuvés ,
« Chez des amis sages et cultivés.
« Appliquez-vous sur-tout , c'est le grand livre ,
« A vous former dans l'art de savoir vivre :
« Dans ce qu'enseigne un commerce épuré ,
« L'esprit toujours trouve un fonds assuré.
« Quant au surplus , suivez votre génie :
« Mais ne marchez qu'en bonne compagnie ;
« Souvenez-vous que de toute action
« L'autorité fait l'estimation.
« J'aime mieux voir en compagnie exquise
« Mon fils au bal , qu'en mauvaise à l'église.
« Je ne veux point d'un jeune homme occupé
« Faire un pédant , un docte anticipé ,
« Afin qu'un jour l'épée ou bien la crosse
« Trouvent un sot dans un Caton précoce :
« Mais je prétends qu'un cavalier bien né
« En sache assez pour n'être point berné
« Par l'impudence et l'air de dictature
« Des chaclatans de la littérature.
« Si quelque goût par bonheur vous a lui
« Pour la lecture , étudiez celui
« D'un ami sage , et qui puisse vous dire
« Quand , et comment , et quoi vous devez lire.
« Mille savants jeunes ne savoient rien ;
« Mais qui sait mal n'apprendra jamais bien.
« Que vos devoirs soient votre grande étude.
« Tel , pour tout fruit de sa sollicitude ,
« Ternit son lustre en voulant trop briller ,
« Et se desseche à force de s'enfler.
« Toute science enfin , toute industrie ,
« Qui ne tend point au bien de la patrie ,
« Ne sauroit rendre un mortel orgueilleux

« Que ridicule , au lieu de merveilleux.
 « Avec raison le sens commun rejette
 « L'homme d'état qui veut être poète ;
 « Et plus encor le financier badin
 « Qui pour Rameau s'érige en paladin,
 « Et , malgré lui confus de la misere
 « De se sentir ignorant dans sa sphere,
 « Ne songe pas que c'est encor l'outrer
 « Que de savoir ce qu'il doit ignorer.
 « Fuyez sur-tout ces esprits téméraires,
 « Ces écumeurs de dogmes arbitraires ,
 « Qu'on voit , tout fiers de leur corruption ,
 « Alambiquer toute religion :
 « Du pyr rhonisme app'lanissant les routes ,
 « En arguments habiller tous leurs doutes,
 « Et convertir , subtils sophistiquers,
 « Leur ignorance en principes vainqueurs.
 « Il ne vous faut que des sages dociles ,
 « Aimés du ciel, et sur la terre utiles,
 « Qui, de l'honneur louablement jaloux ,
 « Puissent répondre et pour eux et pour vous,
 « Quand vous aurez pour vous la voix des sages,
 « Les fous bientôt y joindront leurs suffrages. »

De ces leçons que le bon sens dicta
 Qu'arriva-t-il? Le fils en profita :
 De ses talents la beauté soutenue
 D'un choix d'amis de vertu reconnue
 Lui fit braver , dès ses jours les plus verts ,
 Tous les dangers à la jeunesse offerts,
 Le préserva de ces haines qu'attire
 La dédaigneuse et mordante satire ;
 Toujours affable et jamais renfrogné,
 Et, quant aux mœurs, sagement éloigné,
 Dans tous les temps , même en son plus jeune
 âge,
 Du cagotisme et du libertinage.

Aussi bientôt, d'un soin officieux,
La Renommée, ouvrant sur lui les yeux,
Prit la trompette, et, de sa voix féconde,
Fit tout-à-coup, sur la scène du monde,
A ses vertus prendre un air de hauteur
Qui l'y plaça comme premier acteur,
Et vit enfin tous les rayons du pere
Illuminer une tête si chere.
Image simple, emblème familier,
Qui, concluant pour le particulier,
Peut pour le prince également conclure,
Et lui montrer, tout au moins en figure,
D'un grand renom quel est le vrai chemin,
Qu'un guide sage y conduit, et qu'enfin
De la vertu par l'exemple formée
Naît la solide et stable renommée.

F I N D E S É P I T R E S.

●

ALLÉGORIES,
ÉPIGRAMMES,
ET
POÉSIES DIVERSES.

ALLÉGORIES.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE PREMIÈRE.

A CONTEMPLER le monde et ses richesses,
Et ces amas de fécondes largesses
Que jour et nuit la mère des humains
Sur ses enfants répand à pleines mains,
Qui ne croiroit que la tendre nature
En pétrissant l'homme, sa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infiniment heureux ?
Mais, d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulés sur nos jours misérables,
Tristes mortels, nous font regarder tous
Comme l'objet de son plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adulateur
D'adversités, dont l'influence altere
Les plus beaux dons de la terre et des cieux ?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblématique,
En nous peignant cette femme mystique,
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le ciel prodiguant par leur main
Tous les présents dont l'olympé s'honore
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale où les afflictions,
Les durs travaux les malédictions,
Jusqu'à ce temps des humains ignorées,
Avoient été par les dieux resserrées,

Pour le malheur des mortels douloureux
 Fut confiée à ses soins dangereux.
 Fatal desir de voir et de connoître !
 Elle l'ouvrit , et la terre en vit naître
 Dans un instant tous les fléaux divers
 Qui depuis lors inondent l'univers.
 Quelle que soit , ou vraie , ou figurée ,
 De ce revers l'histoire aventurée ,
 N'en doutons point , la curiosité
 Fut le caual de notre adversité.
 Mais de ce mal déterrons la racine ,
 Et remontons à la vraie origine
 De tant d'ennuis , dont le triste concours
 De notre vie empoisonne les jours.
 Avant que l'air , les eaux et la lumière ,
 Ensevelis dans la masse première ,
 Fussent éclos , par un ordre immortel ,
 Des vastes flancs de l'abyme éternel ,
 Tout n'étoit rien : la nature enchaînée ,
 Oisive , et morte avant que d'être née ,
 Sans mouvement , sans forme , sans vigueur ,
 N'étoit qu'un corps abattu de langueur ,
 Un sombre amas de principes stériles ,
 De l'existence éléments immobiles.
 Dans ce chaos (ainsi par nos aïeux
 Fut appelé ce désordre odieux) ,
 En pleine paix , sur son trône affermie ,
 Régna long-temps la Discorde ennemie ,
 Jusques au jour pompeux et florissant
 Qui donna l'être à l'univers naissant ,
 Quand l'Harmonie Architecte du monde ,
 Développant dans cette nuit profonde
 Les éléments pêle-mêle diffus ,
 Vint débrouiller leur mélange confus :
 Et , voyant leurs formes assorties ,
 De ce grand tout animer les parties.

Le ciel reçut en son vaste contour
 Les feux brillants de la nuit et du jour ;
 L'air moins subtil assembla les nuages ,
 Poussa les vents , excita les orages ;
 L'eau vagabonde en ses flots inconstants
 Mit à couvert ses muets habitants ;
 La terre enfin , cette tendre nourrice ,
 De tous nos biens sage modératrice ,
 Inépuisable en principes féconds ,
 Fut arrondie , et tourna sur ses gonds ,
 Pour recevoir la céleste influence
 Des doux présents que son sein nous dispense.
 Ainsi des dieux le suprême vouloir
 De l'Harmonie établit le pouvoir.
 Elle éteignit par ce sublime exorde
 Le regne obscur de l'affreuse Discorde.
 Mais cet essai de ses soins généreux
 Eût été peu , si son empire heureux
 N'eût consommé l'ouvrage de la terre
 Par le bonheur des êtres qu'elle enserre.
 Aux mêmes lois elle les soumit tous :
 Le foible agneau ne craignit point les loups ,
 Et sans péril il vit paître sur l'herbe
 Le tigre et l'ours près du lion superbe.
 Entretenus par les mêmes accords ,
 Tous les mortels ne formerent qu'un corps
 Vivifié par la force infinie
 D'un même esprit et d'un même génie ,
 Et dirigé par les mêmes concerts
 Dont la cadence anime l'univers.
 Par le secours de cette intelligence ,
 Riches sans biens , pauvres sans indigence ,
 Ils vivoient tous également heureux ,
 Et la nature étoit riche pour eux.
 Toute la terre étoit leur héritage :
 L'égalité faisoit tout leur partage :

Chacun étoit et son juge et son roi :
 Et l'amitié, la candeur et la foi
 Exerçoient seuls, en ce temps d'innocence,
 Les droits sacrés de la toute-puissance.
 Tel fut le regne, à la terre si doux,
 Que l'Harmonie exerça parmi nous.
 Du vrai bonheur nous fûmes les symboles,
 Tandis qu'exempt de passions frivoles
 Le genre humain dans les sages plaisirs
 Sut contenir ses modestes desirs.

Mais cependant la Discorde chassée,
 Chez les mortels furtivement glissée,
 Comme un serpent se cachoit sous ces fleurs,
 Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.
 Chacun déjà, s'interrogeant soi-même,
 De l'univers épiluchoit le système :
 Comment s'est fait tout ce que nous voyons ?
 Pourquoi ce ciel, ces astres, ces rayons ?
 Quelle vertu dans la terre enfermée
 Produit ces biens dont on la voit semée ?
 Quelle chaleur fait mûrir ses moissons,
 Et rajeunit ses arbres, ses buissons ?
 Mais ces hivers dont la triste froidure
 Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
 Que servent-ils ? et que servent ces jours
 Tor s inégaux, tantôt longs, tantôt courts ?
 Ah ! que la terre en seroit bien plus belle,
 Si du printemps la douceur éternelle
 Faisoit régner des jours toujours réglés !
 Ainsi parloient ces mortels aveuglés
 Qui, pleins d'eux même, et sortant des limites
 Par la nature à leur être prescrites,
 Osoient sonder, spectateurs criminels,
 La profondeur des secrets éternels.
 Folle raison ! lumière déplorable,
 Qui n'insinue à l'homme misérable

Que le mépris d'une simplicité
 Si nécessaire à sa félicité !
 Par ce succès la Discorde amorcée
 Conçut dès-lors l'orgueilleuse pensée
 D'exterminer l'Harmonie et les lois ;
 Et rassemblant, à sa fatale voix ,
 Ces insensés prêts à lui rendre hommage ,
 Prit la parole , et leur tint ce langage .

Eh quoi ! mortels , c'est donc assez pour vous
 De contenter vos appétits jaloux ?
 Et le bonheur des animaux sauvages
 Sera le seul de tous vos avantages ?
 Car dans quel sens êtes-vous plus heureux ?
 Comme pour vous , le monde est fait pour eux .
 Mêmes desirs , mêmes soins vous inspirent :
 Vous respirez le même air qu'ils respirent ;
 L'astre du jour , comme vous , les chérit ;
 Et , comme vous , la terre les nourrit .
 Répondez donc : quel bien , quelle opulence ,
 De votre rang peut fonder l'excellence ?
 Notre raison , direz-vous. J'en conviens ;
 C'est le plus grand , le plus doux de vos biens .
 Mais ce trésor , cette flamme sacrée ,
 Quelle lumière en avez vous tirée ?
 L'invention de quelques arts dictés
 Par l'embarras de vos nécessités .
 La faim cruelle inventa la culture .
 Des champs marqués pour votre nourriture :
 Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons
 L'art d'élever vos paisibles maisons :
 Et le besoin d'un commerce facile
 A rendu l'onde à vos rames docile .
 Votre raison ne vous a rien appris
 Qu'à captiver l'essor de vos esprits ,
 A regarder cet univers sensible
 Comme l'objet d'une étude impossible ,

Ou tout au plus en voyant ses attraits
 A respecter les dieux qui les ont faits.
 Mais si ces dieux, auteurs de tant de choses,
 Avoient voulu vous en cacher les causes,
 Vous auroient-ils inspiré ces élans,
 Ce feu divin, ces desirs vigilants,
 Et cette ardeur d'apprendre et de connoître,
 Qui constitue et distingue votre être?
 Souffrez qu'enfin vos yeux soient dessillés,
 Et servez-vous des feux dont vous brillez.
 Pour secouer en vous un si beau zèle,
 J'amène ici ma compagne fidele.
 Morosophie est son titre adopté,
 Et son vrai nom la Curiosité.
 Recevez-la: sa lumière divine
 Vous apprendra votre vraie origine;
 Vous connoîtrez le principe et la fin
 De toute chose; et vous serez enfin,
 En lui rendant vos soins et votre hommage,
 Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.

A ce discours, qui charme les humains,
 Tout applaudit de la voix et des mains.
 Morosophie, en tous lieux approuvée,
 Et sur un trône en public élevée,
 Dicte de là ses oracles menteurs,
 Ses arguments, ses secrets imposteurs;
 Et, dans le monde inondé d'aphorismes,
 De questions, de doutes, de sophismes,
 A la sagesse on vit en un clin d'œil
 Substituer la folie et l'orgueil.
 Mais, pour servir sa perfide maîtresse,
 Le grand secret de sa trompeuse adresse
 Fut de remplir les hommes divisés
 De sentiments l'un à l'autre opposés,
 D'embarrasser leurs esprits téméraires
 D'opinions et de dogmes contraires,

Et d'ennoblir du nom de vérités
 Ce fol amas de contrariétés.
 De cette mer agitée, incertaine,
 Sortit alors la Dispute hautaine,
 Les yeux ardents, le visage enflammé,
 Et le regard de colere allumé ;
 Monstre hargueux, superbe, acariâtre,
 Qui, de soi-même orateur idolâtre,
 Combat toujours, ne recule jamais,
 Et dont les cris épouvantent la Paix.
 D'elle bientôt naquirent les scandales,
 Les factions, les brigues, les cabales.
 A son erreur chacun assujcti
 Ne songea plus qu'à former son parti,
 Pour s'appuyer de la foule et du zele
 Des défenseurs de sa secte nouvelle ;
 Et les mortels sous divers concurrents
 Suivirent tous des drapeaux différents.
 En cet état il n'étoit plus possible
 Que cette race orgueilleuse, inflexible,
 Vécût long-temps sous une même loi :
 Ainsi, chacun ne songeant plus qu'à soi,
 On eut besoin, pour prévenir les guerres,
 De recourir au partage des terres ;
 Et d'un seul peuple on vit dans l'univers
 Naître en un jour mille peuples divers.
 Ce fut ainsi que la folle Sagesse,
 Chez les humains souveraine maîtresse,
 Les séparant d'intérêts et de biens,
 De l'amitié rompit tous les liens.
 Mais des trésors dont la terre est chargée
 La jouissance avec eux partagée
 Leur fit sentir mille besoins affreux.
 Il fallut donc qu'ils convinsent entre eux
 D'un bien commun dont l'utile mélange
 Des autres biens facilitât l'échange ;

Et l'or, jadis sous la terre caché ,
 L'or, de ses flancs par leurs mains détaché ,
 Fut , par leur choix et leur commun suffrage ,
 Destiné seul à ce commode usage .
 Mais avec lui sortit du même sein
 De tous nos maux le véritable essaim .
 L'insatiable et honteuse avarice ,
 Du genre humain pâle dominatrice ,
 Chez lui règne avec tous ses enfants ,
 Rendit par-tout les vices triomphants .
 Sous l'étendard de cette reine impure ,
 Les trahisons , le larcin , le parjure ,
 Le meurtre même , et le fer , et le feu ,
 Tout fut permis , tout ne devint qu'un jeu .
 L'intérêt seul fut le dieu de la terre :
 Il fit la paix , il déclara la guerre ,
 Pour se détruire arma tous les mortels ,
 Et des dieux même attaqua les autels .
 Pour mieux encore établir son empire ,
 Morosophie inventa l'art d'écrire ,
 Des longs procès instrument éternel ,
 Et du mensonge organe criminel ,
 Par qui la fraude , en prestiges fertile ,
 Seme en tous lieux sa doctrine subtile ,
 Et chez le peuple , ami des nouveautés ,
 Change en erreurs toutes les vérités .
 Mille autres arts encor plus détestables
 Furent le fruit de ses soins redoutables ,
 Et d'eux naquit , à ses ordres soumis ,
 Le plus mortel de tous nos ennemis ,
 Le luxe , ami de l'oisive mollesse ,
 Qui parmi nous , signalant sa souplesse ,
 Introduisit par cent divers canaux
 La pauvreté , le plus dur de nos maux .
 Ainsi l'aimable et divine Harmonie
 De tous les cœurs par degrés fut bannie .

Mais, en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ses derniers adieux,
De sa bonté pour la race mortelle
Laisser encore une marque nouvelle.

Si vos esprits étoient moins prévenus,
Et si vos maux vous étoient mieux connus,
J'aurois, dit-elle, encor quelque espérance
De réussir à votre délivrance :
Mais la Discorde, éblouissant vos yeux,
Vous a rendu son joug trop précieux
Pour me flatter que vos clartés premières
Puisseut renaître à mes foibles lumières,
Et présumer qu'une seconde fois
L'affreux chaos se débrouille à ma voix.
Pour être heureux vous rêgâtes la vie ;
Et ce bonheur fit ma plus chère envie.
Aux immortels j'osai ravir pour vous
Ce feu du ciel dont ils sont si jaloux ;
Cette raison dont la splendeur divine
Vous fait sentir votre vraie origine.
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux ?
C'est elle, hélas ! qui vous a perdus tous.
Par votre orgueil corrompue, altérée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanités, aux folles visions,
Germe éternel de vos divisions ;
Et, s'échappant du cercle des idées
A vos besoins par les dieux accordées,
Elle a porté ses regards élevés
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés :
Funeste essor, malheureuse chimère,
Qui vous ravale au-dessous de la sphère
Des animaux les plus defectueux ;
D'autant plus vils, que, plus présomptueux,
Vous ne suivez, au lieu de la nature,
Qu'une ombre vaine, une fausse peinture,

Et qu'à vos yeux trompés par cet écueil
 Votre misère est un sujet d'orgueil !
 Adieu ; j'y pars , de vos cœurs exilée ,
 Et sans espoir de m'y voir rappelée.
 Mais ma pitié ne peut vous voir périr :
 Et si mes soins n'ont pu vous secourir ,
 Si mon pouvoir sur tout ce qui respire
 N'a pu sur vous conserver son empire ,
 Pour vous du moins j'entreprendrai toujours
 L'ordre constant et l'immuable cours
 Qu'à l'univers , en lui donnant naissance ,
 Sut imposer ma suprême puissance ;
 Vous jouirez toujours , par mes bienfaits ,
 De tous les dons que le ciel vous a faits ;
 Et cette terre , à vos vœux si facile ,
 Sera pour vous un éternel asyle ,
 Jusqu'au moment prévu par vos aïeux
 Qui confondra la terre avec les cieux ,
 Lorsque la flamme , en ravages féconde ,
 Viendra saper les murailles du monde ,
 Pour reproduire en ses vastes tombeaux
 De nouveaux cieux et des hommes nouveaux.

Ainsi parla l'immortelle déesse :

Et dès l'instant , fidele à sa promesse ,
 Elle quitta ce terrestre séjour ,
 Et prit son vol vers la céleste cour.
 Depuis ce temps , la Discorde sauvage
 Vit les humains nés pour son esclavage ,
 De l'Harmonie oubliant les concerts ,
 Courir en foule au-devant de leurs fers ;
 Et désormais maîtresse de la terre ,
 Y fit régner , au mépris du tonnerre ,
 Vengeur tardif de nos impiétés ,
 Tous les malheurs par le vice enfantés.

MINERVE.

ALLEGORIE II.

F OIBLES humains, si fiers de vos grandeurs,
De votre sort vantez moins les splendeurs :
Des immortels si vous êtes l'ouvrage,
Les animaux ont le même avantage ;
La même main qui forma votre corps
De leur machine assembla les accords.
Ainsi sur eux l'honneur de la naissance
N'eût jamais dû fonder votre puissance,
Si la raison, par un secours heureux,
N'eût établi votre empire sur eux,
Et, soumettant la force à la foiblesse,
De votre rang distingué la noblesse.
Mais ce rayon parmi vous si vanté
N'est rien en soi qu'ombre et qu'obscurité.
L'usage seul en fait un bien suprême :
Et cet usage est la sagesse même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens, mais qui n'est point en nous ;
Des dieux du ciel c'est le grand héritage.
Les animaux ont l'instinct pour partage :
De sa raison l'homme est plus glorieux :
Mais la sagesse est la raison des dieux.
Sans ses clartés, la nôtre dégradée
Est toujours foible et toujours mal guidée ;
Et par malheur nul n'obtient son secours
Que rarement, et jamais pour toujours.
La main des dieux la donne et la retire,
Selon les lois qu'elle veut se prescrire :

Mais nul ne peut compter sur ses conseils ,
 Ni plus long-temps, ni plus que ses pareils ;
 Et c'est pourquoi, dans l'enfance du monde ,
 Lorsque le Ciel, par sa vertu féconde ,
 Eut fait sortir l'univers de ses flancs ,
 Le vieux Saturne , aîné de ses enfants ,
 Ayant connu qu'étant tels que nous sommes
 L'homme n'est point né pour régir les hommes ,
 Donna la terre , indigente d'appui ,
 A gouverner à des dieux comme lui.
 Cet ordre heureux fit régner la justice ,
 Et fut pour nous l'époque et le solstice
 Du vrai bonheur , qui , depuis ces beaux jours ,
 Fut de la terre exilé pour toujours ,
 Quand Jupiter , usurpateur sévère ,
 Changeant les lois prescrites par son pere ,
 Pour maintenir son empire odieux ,
 Mit les humains à la place des dieux.
 De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
 Le premier regne étoit celui de l'ame :
 Mais le nouveau fut le regne des sens ,
 Et son auteur , des mortels trop puissants
 Faisant par là germer l'orgueil suprême ,
 Les trahit tous , et se trahit lui-même.

Car les géants , fiers d'avoir de leurs mains
 Forgé des fers au reste des humains ,
 Et de se voir , par la force et la guerre ,
 Vainqueurs du monde et tyrans de la terre ,
 A Jupiter , par de nouveaux excès ,
 Firent encor redouter leurs succès ;
 Et leur orgueil s'élevant une route
 Pour le détruire , ils l'eussent fait sans doute ,
 Si tous les dieux par lui-même bannis
 Pour le sauver ne s'étoient réunis ,
 Et , renversant les masses entassées

Par ces ingrats jusqu'aux cieux exhaussés,
N'eussent enfin sous ces monts embrasés
Enseveli leurs restes écrasés.

Le haut Olympe en ses antres humides
Vit bouillonner le sang des Aloïdes;
Sous Pélion Mimas fut abymé ;
Et, dans le creux de son gouffre enflammé,
Le mont voisin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des soupirs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragés, ne put se contenter
D'une pénible et douteuse victoire
Où le péril fut plus grand que la gloire :
Des immortels le redoutable roi,
Jupiter même, avoit pâli d'effroi ;
Et ce monarque, aussi puissant que juste,
Vous assemblant devant son trône auguste,
En ce discours conforme à vos souhaits
Vous fit à tous entendre ses décrets :

Enfants du Ciel, assemblée immortelle,
Dont le courage intrépide et fidele
Contre l'effort d'un complot insolent
Vient d'affermir mon trône chancelant,
Par vos efforts soutenus du tonnerre
Les attentats des enfants de la terre
Viennent enfin de retomber sur eux ;
Et les horreurs d'un châtement affreux
Ont expié l'audace forenée
Contre les cieux si long-temps mutinée.
Mais un affront par les dieux enduré
Bien que puni, n'est jamais réparé ;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faites à mon rang par leur race parjure
Qu'en m'éloignant d'un séjour détesté,
Théâtre impur de leur impiété.

Suivez moi donc : venez, troupe choisie,
 Goûter en paix la céleste ambrosie,
 Loin d'une terre importune à nos yeux ;
 Et chez le Ciel, pere commun de dieux,
 Allons chercher dans un plus noble étage
 Notre demeure et notre vrai partage.

A ce discours chacun fait éclater
 Son allégresse ; et, sans plus consulter,
 Tout ce grand chœur, qu'un même zèle anime
 A se rejoindre à son auteur sublime,
 Part, vole, arrive, et, semblable à l'éclair,
 Ayant franchi les vastes champs de l'air,
 Au firmament, demeure pacifique
 Un dieu des cieux, reprend sa place antique.
 Le Ciel les voit inclinés devant lui,
 Et, d'un souris garant de son appui,
 Rendant le calme à leur ame incertaine,
 Je sais, dit-il, quel motif vous amène,
 Et je consens à régler entre vous
 Le grand partage où vous aspirez tous.
 Dans mes états, comme aîné de ma race,
 Saturne aura la plus illustre place :
 Un vaste globe élevé jusqu'à moi
 Est le séjour dont je l'ai nommé roi.
 Entre les dieux nés pour lui rendre hommage,
 Trois seulement auront leur apanage :
 Le reste, en cercle autour de lui placés,
 A le servir ministres empressés,
 Lui formeront une cour sans égale,
 Digne d'un dieu que ma faveur signale.
 Au second rang Jupiter et sa cour,
 Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
 Établiront leur regne et leur puissance ;
 Et, près de lui postés pour sa défense,
 Quatre grands dieux, marchant sous ses dra-
 peaux,

Lui serviront de garde et de flambeaux.
 Mars, et Vénus, et Mercure son frere,
 Iront comme eux régir chacun leur sphere.
 Phébus enfin, de mes feux éclairé,
 Phébus, l'honneur de l'olympé sacré,
 Ira sur vous, sur la nature entiere,
 Dans le soleil répandre sa lumiere.
 Telle est pour vous la faveur de mes lois :
 Jouissez-en. Partez. Mais toutefois,
 En vous donnant de si pompeux domaines,
 Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
 Ni que je veuille, au gré de vos chagrins,
 Abandonner la terre à ses destins.
 Aux dieux créés les passions permises
 Sont devant moi tremblantes et soumises :
 Le Ciel, auteur de tant d'êtres semés,
 N'obéit point aux sens qu'il a formés.
 Je prétends donc que l'unique déesse
 Qui, sous mes lois, préside à la sagesse,
 Minerve, dis-je, appui de mes autels,
 Au lieu de vous, reste près des mortels,
 Pour éclairer de ses vives lumieres
 L'obscurité de leurs foibles paupieres.
 Allez, ma fille, allez chez les humains
 Faire observer mes ordres souverains :
 Guidez leurs pas ; soutenez leur foiblesse ;
 Dans leurs esprits versez votre richesse :
 Daignez enfin dans les terrestres lieux
 Leur tenir lieu de tous les autres dieux.
 Ils trouveront en vous leur bien solide :
 Nul dieu ne manque où Minerve réside.

Il dit. Minerve, attentive à sa voix,
 Sans répliquer se soumet à ses lois,
 Vient sur la terre, et, cherchant un asyle
 Où ses clartés puissent la rendre utile

Au bien commun de tous ses habitants,
Choisit la cour de ces rois éclatants,
Race des dieux, que le Ciel, par sa grace,
Voulut choisir pour régner en sa place.
Dans ces conseils dont les directions
Font le destin de tant de nations,
Elle s'avance; et cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici-bas vous instruire
A rendre heureux tous les peuples divers
Qui, sous vos lois, remplissent l'univers.
Vous apprendrez, sous mes ordres suprêmes,
A les régir, à vous régir vous-mêmes.
Je suis Minerve: écoutez mes leçons.
Quoi! vous fuyez, et méprisez mes sons?
Ah! je le vois, la Politique injuste
A déjà pris chez vous ma place auguste.
Hélas! mortels, je pleure votre sort:
L'autorité n'est point de mon ressort,
Et je ne puis de mes célestes flammes,
Malgré vous même, illuminer vos ames.
Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux et plus soumis.
Mais, juste ciel! quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible?
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés,
De sa fureur cent ministres zélés
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience.
Doux sans douceur, justes sans équité,
Et scélérats avec intégrité.
Fuyez, déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe:
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas.
Chez les humains cherchez d'autres asyles;

Et dans des lieux plus nobles , plus tranquilles,
Allez trouver ces sages épurés ,
De vos rayons par l'étude éclairés ,
Qui , dans le sein de la philosophie ,
A vous chercher ont consumé leur vie ;
Mortels divins , qui , n'aspirant qu'à vous ,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court. Mais , ô soin inutile !
De ses vapeurs la chimere subtile ,
Reine absolue , avoit déjà surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris ,
Qui , sur la foi de leurs foibles systèmes ,
Connoissant tout sans se connoître eux-mêmes ,
Cherchent hors d'eux , privés des vrais secours ,
La vérité , qui les fuira toujours.
Ainsi par-tout , dans les cours , dans les villes ,
Ne trouvant plus que des ames serviles ,
De foibles cœurs , esclaves enchantés
Des passions leurs seules déités ,
L'humble Minerve , au bont de sa carrière ,
Choisit enfin pour retraite dernière
Ces lieux divins , ces temples fortunés ,
A la sagesse asyles destinés ,
Où chaque jour , du Ciel même , son pere ,
Portant sur eux l'anguste caractere ,
De ses autels les ministres sacrés
Viennent dicter ses ordres révéérés.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux pieds la piété timide ,
La piété , son unique soutien ,
Sans qui vertus , sagesse , tout n'est rien.
Après ce coup , la retraite céleste
Est désormais la seule qui lui reste.
Le Ciel lui-même approuve son dessein :
Venez , ma fille , et rentrez dans mon sein ,

Soyez, dit-il, ma compagne éternelle.
 L'homme a trahi ma bonté paternelle ;
 Il a rendu mes bienfaits superflus :
 Mais c'en est fait, il n'en jouira plus.
 Tous les mortels ont mérité ma haine ;
 Et si jamais ma bonté souveraine
 Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
 De vos clartés le précieux trésor,
 Je veux du moins que ce rayon de gloire
 Ne soit pour lui qu'un secours transitoire,
 Et qu'il n'en ait, au gré de ma bonté,
 Que l'usufruit sans la propriété.

LA VÉRITÉ.

ALLEGORIE III.

Au pied du mont où le fils de Latone
 Tient son empire, et, du haut de son trône,
 Dicte à ses sœurs les savantes leçons
 Qui de leurs voix régissent tous les sons,
 La main du Temps creusa les voûtes sombres
 D'un autre noir, séjour des tristes ombres,
 Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
 Et que les vents n'ont jamais caressé.
 Là, de serpents nourrie et dévorée,
 Veille l'Envie honteuse et retirée,
 Monstre ennemi des mortels et du jour,
 Qui de soi-même est l'éternel vautour,
 Et qui, traînant une vie abattue,
 Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
 Ses yeux cavés, troubles et clignotants,
 De feux obscurs sont chargés en tout temps :

Au lieu de sang, dans ses veines circule
 Un froid poison qui les gele et les brûle,
 Et qui de là porté dans tout son corps
 En fait mouvoir les horribles ressorts :
 Son front jaloux et ses lèvres éteintes
 Sont le séjour des soucis et des craintes :
 Sur son visage habite la pâleur ;
 Et dans son sein triomphe la douleur,
 Qui sans relâche à son ame infectée
 Fait éprouver le sort de Prométhée.
 Mais tous les maux dont sa rage s'aigrit
 N'égalent point le mal qu'elle souffrit
 Lorsqu'au milieu des nymphes du Farnasse
 L'humble Vertu venant prendre sa place,
 Le front couvert des lauriers d'Apollon,
 Parut au haut de leur double vallon.
 Quoi ! dans des lieux où j'ai reçu naissance,
 Où de tout temps j'exerce ma puissance,
 Une étrangère, au mépris de mes droits,
 Viendra régner, et m'imposer des lois ?
 Ah ! renonçons au titre d'immortelle,
 Et périssons, ou vengeons-nous, dit-elle
 De sa caverne elle sort à l'instant,
 Et, de sanglots le cœur tout palpitant,
 Devant la Fraude impie et meurtrière,
 Hurle en ces mots sa dolente prière :
 Ma chère sœur (car dans ses flancs hideux
 L'obscur Nuit nous forma toutes deux),
 Ton ennemie, insultant à nos haines,
 Va pour jamais nous charger de ses chaînes,
 Si tu ne viens par d'infailibles coups
 Prêter main-force à mon foible courroux,
 Par ton maintien si tranquille et si sage,
 Par la douceur de ton humble langage,
 Par ton sourire et par tes yeux dévots,

Enfin, ma sœur, pour finir en deux mots,
 Par ce poignard qui sous ta vaste robe
 A tous les yeux se cache et se dérobe.
 Du temps qui vole employons les moments ;
 Joins ton adresse à mes ressentiments ;
 Et prévenons, par notre heureuse audace,
 Le déshonneur du coup qui nous menace.
 A te servir je cours me préparer,
 Reprend la Fraude. Et, sans plus différer,
 La nuit éclose, elle assemble autour d'elle
 Les Trahisons, sa légion fidele,
 Et le Mensonge aux regards effrontés,
 Et le Désordre aux bras ensanglantés,
 Qui, secondés du Silence timide,
 Volent au temple où la Vertu réside.
 Dans un désert éloigné des mortels,
 D'un peu d'encens offert sur ses autels,
 Et des douceurs de son humble retraite,
 Elle vivoit contente et satisfaite.
 Là, pour défense et pour divinité,
 Elle n'avoit que sa sécurité.
 L'aimable Joie à ses regles soumise,
 La Liberté, l'innocente Franchise,
 L'Honneur enfin, partisan du grand jour,
 Faisoient eux seuls et sa garde et sa cour.
 En cet état, imprudente, endormie,
 Contre les traits de sa noire ennemie
 Sur quel secours appuyer son espoir ?
 On prévient mal ce qu'on n'a su prévoir.
 Bientôt l'effort de la troupe infernale
 Sans nul péril contre elle se signale.
 Pour tout appui, ses compagnes en pleurs
 Avec ses cris confondent leurs douleurs.
 On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
 On les dissipe ; on la chasse elle-même.

De son bandeau , de ses voiles sacrés
Ses oppresseurs pompeusement parés ,
Chez les humains courant de place en place ,
Font en tous lieux respecter leur grimace.
Mais c'est trop peu de cette seule erreur
Pour assouvir leur maligne fureur :
De ses habits par leurs mains dépouillée ,
Des leurs encore elle se voit souillée ;
Et l'univers simple et peu soupçonneux
Les hait en elle , et la hérit en eux.
Ainsi par-tout , solitaire , bannie ,
Traînant sa peine et son ignominie ,
De tant de dons il ne lui reste plus
Que la constance et des vœux superflus.
Alors la Fraude , encor plus enflammée ,
S'en va trouver la folle Renommée ,
Le plus léger de ces oiseaux pervers
De qui la voix afflige l'univers.
Obéis-moi , pars , vole , lui dit-elle ;
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les esprits et les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va : devant toi marchera mon génie.
A ce discours l'infâme Calomnie ,
Peinte des traits de l'ingénuité ,
Remplit l'oiseau de son souffle empesté ;
Et , de concert , ces deux monstres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement , le trouble , les clameurs ,
Le bruit confus , les secretes rumeurs ,
Les faux soupçons , et les plaintes ameres ,
Du peuple , ami des absurdes chimeres ,
Etondissant l'esprit et la raison ,
Lui font sans peine avaler leur poison ;
Et la Vertu , victime de l'Envie ,

Abandonnée, errante, poursuivie,
 Sans nul espoir à ses malheurs permis,
 Epreuve enfin qu'entre les ennemis
 Que l'intérêt ou la colere inspire
 Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.
 Mais à l'excès ce désordre porté
 Réveille enfin la juste Vérité.
 Du haut des cieus découvrant les cabales
 Et les forfaits de ses sombres rivales,
 L'œil enflammé, le dépit dans le sein,
 Elle descend, son miroir à la main.
 De ses attrait l'éclatant assemblage
 Se montre à tous sans ombre et sans nuage:
 D'un vol léger la Victoire la suit,
 Le Jour l'éclaire, et le Temps la conduit.
 Disparaissez, dit la vierge céleste,
 Voiles trompeurs, ajustement funeste,
 Dont si long-temps le Crime déguisé
 Trompa les yeux du vulgaire abusé:
 Daus son vrai jour, de sa troupe suivie,
 Laissez enfin reparoître l'Envie;
 Et de ce monstre impur et détesté
 Ne cachez plus l'affreuse nudité.
 Voici le temps, fantômes détestables,
 De vous montrer sous vos traits véritables;
 Dépouillez-vous de vos faux ornements.
 Et toi, reprends tes premiers vêtements,
 Humble Vertu: tes honteux adversaires
 S'offrent déjà sous leurs vrais caracteres;
 Pour achever d'abattre leurs soutiens,
 Il en est temps, produis-toi sous les tiens.
 Tous les objets veulent qu'on les compare:
 A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.
 Releve-toi: tous ceux dont la raison
 Est le vrai guide et l'unique horizon

Par une illustre et glorieuse estime
Te vengeront de la haine du Crime.
Par eux bientôt sur sa tête fanés
Reverdiront tes lauriers fortunés ;
Et tes rivaux , perdant leur avantage ,
N'oseront plus te prêter leur visage.
Mais de ton sort l'infaillible bonheur
Sera sur-tout l'inestimable honneur
D'avoir su plaire à ce prince adorable ,
A ce héros généreux , secourable ,
Le plus zélé de mes adorateurs
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe est facile ,
Noble Vertu ; son cœur est ton asyle.
C'est dans ce temple où la noble Candeur ,
La Dignité , la solide Grandeur ,
La Foi constante et l'Équité suprême ,
La Vérité , je me nomme moi-même ,
Viennent t'offrir un tribut immortel ,
Et nuit et jour encensent ton autel.
C'est là qu'on trouve au milieu des alarmes
Une ame libre , et sourde au bruit des armes ,
Toujours active , et toujours en repos ,
Et l'homme encor plus grand que le héros.
A ces couleurs tu dois le reconnoître :
Ce trait suffit. Le temps viendra peut-être
Où je pourrai te peindre ses exploits ,
Ses ennemis terrassés tant de fois ,
Ce long amas de palmes entassées
Sur les débris de cent villes forcées ,
Ses grands destins , et ceux de tant d'états ,
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaste barriere
Vient de s'ouvrir à sa valeur guerriere ?
Ce fier rempart du trône des sultans ,

Qui, défendu par vingt mille Titans,
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend son hommage au sacré diadème
Du potentat le plus chéri des cieux
Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.
Pour son secours cette Numance altière
A vu l'Europe armer l'Asie entière.
Vain appareil d'un impuissant effort !
Leurs légions, victimes de la mort,
D'un sang impur ont arrosé les herbes :
Tout meurt, ou fuit ; et leurs restes superbes
Vont annoncer au Bosphore incertain
Sa délivrance et son bonheur prochain.

FIN DES ALLÉGORIES.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE PREMIER.

EPIGRAMME PREMIERE.

LE dieu des vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux :
L'une à mes yeux fit briller la sagesse ;
L'autre les ris, l'enjouement et les jeux.
Lors il me dit : Choisis l'une des deux ;
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre ,
Les séparer, c'est avilir leur prix :
Laissez-moi donc toutes deux les élire ;
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

I I.

Ce traître Amour prit à Vénus sa mere
Certain bijou pour donner à Psyché ;
Puis dans les yeux de celle qui m'est chere
S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.
Lors je lui dis : Te voilà mal niché,
Petit larron ; cherche une autre retraite ;
Celle du cœur sera bien plus secreete.
Vraiment, dit-il, ami, c'est m'obliger ;
Et pour payer ton amitié discrete,
C'est dans le tien que je me veux loger.

I I I.

PRÊT à descendre au manoir ténébreux,
 Jà de Caron j'entrevois la barque,
 Quand de Thémire un baiser amoureux
 Me rendit l'ame, et vint frauder la Parque
 Lors de son livre Eacus me démarque,
 Et le nocher tout seul l'onde passa.
 Tout seul? Je faux: mon ame traversa
 Le fleuve noir; mais Thémire, Thémire,
 En ce baiser dans mes veines glissa
 Part de la sienne, avec quoi je respire.

I V.

LE bon vieillard qui brûla pour Bathylle
 Par amour seul étoit ragaillardi:
 Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
 Pour réchauffer un vieillard engourdi.
 Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,
 Merveille n'est que son flambeau me brûle;
 Mais quand du soir viendra le crépuscule,
 Temps où le cœur languit inanimé,
 Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
 D'aimer encor, même sans être aimé.

V.

QUELS sont ces traits qui font craindre Calisto
 Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?
 Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,
 Ravage tout, et met tout aux abois?
 Seroit-ce feu saint Elme, ou feu Grégeois?
 Nenni. Ce sont fleches, ou je m'abuse.
 Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse:

Non. Et quoi donc? Ce sont regards coquets,
Jeux de prunelle en qui flamme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse et mousquets.

V I.

Sur ses vieux jours la déesse Vénus
S'est retirée en un saint monastere,
Et de ses biens propres et revenus,
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.
Or de ce legs, signé devant notaire,
L'exécuteur fut l'ainé de ses fils.
Mais le matois n'en prit point son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes:
Il vous donna les plaisirs et les ris,
Et m'a laissé les soucis et les larmes.

V I I.

Soucis cuisants au partir de Caliste
Jà commençoient à me supplicier,
Quand Cupidon, qui me vit pâle et triste,
Me dit: Ami, pourquoi te soucier?
Lors m'envoya, pour me solacier,
Tout son cortège et celui de sa mere,
Songes plaisants et joyeuse chimere,
Qui, m'enseignant à rapprocher les temps,
Me font jouir, malgré l'absence amere,
Des biens passés, et de ceux que j'attends.

V I I I.

J E VEUX avoir, et je l'aimerai bien,
Maîtresse libre et de façon gentille,
Qui soit joyeuse et de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, et sans cesse fretille,

Qui, sans raison, toujours cause et babille,
 Et n'ait de livre autre que son miroir :
 Car ne trouver pour s'ébattre le soir
 Qu'une matrone honnête, prude et sage,
 En vérité ce n'est maîtresse avoir ;
 C'est prendre femme, et vivre en son ménage.

I X.

CERTAIN huissier, étant à l'audience,
 Crioit toujours : Paix là, messieurs ! Paix là.
 Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
 Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.
 On court à lui. Qu'est-ce ci ? Qu'est-ce là ?
 Maître Perrin. A l'aide, il agonise !
 Bessiere (1) vient : on le phlébotomise.
 Lors ouvrant l'œil, clair comme un basilic,
 Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
 Ce que l'on gagne à parler en public.

X.

SUR leurs santés un bourgeois et sa femme
 Interrogeoient l'opérateur Barri :
 Lequel leur dit : Pour vous guérir, madame,
 Baume plus sûr n'est que votre mari.
 Puis se tournant vers l'époux amaigri :
 Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
 Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
 Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir,
 Que faire donc ? Je n'en sais rien, dit-elle ;
 Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir.

(1) Fameux chirurgien.

X I.

Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux
 Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse;
 Elle a d'Hébé le souris gracieux,
 La taille libre, et l'air d'une déesse.
 Que dirai plus? On vante sa sagesse;
 Elle est polie et de doux entretien,
 Connoît le monde, écrit et parle bien,
 Et de la cour sait tout le formulaire.
 Finalement il ne lui manque rien,
 Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.

X I I.

Près de sa mort une vieille incrédule
 Rendoit un moine interdit et perclus:
 Ma chère fille, une simple formule
 D'acte de foi, quatre mots, et rien plus.
 Je ne saurois. Mon dieu, dit le reclus,
 Inspirez-moi! Ça, voudriez-vous être
 Persuadée? Oui; je voudrois connoître,
 Toucher au doigt, sentir la vérité.
 Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre;
 Offrez à Dieu votre incrédulité.

X I I I.

CERTAIN ivrogne, après maint long repas,
 Tomba malade. Un docteur galénique
 Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
 Fievre adurante, et soif plus que cynique.
 Or Hippocras tient pour méthode unique
 Qu'il faut guérir la soif premièrement.

Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément ,
 Ce premier point n'est le plus nécessaire :
 Guérissez-moi ma fièvre seulement ;
 Et pour ma soif , ce sera mon affaire.

X I V.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
 Où chacun fait ses rôles différents.
 Là , sur la scène , en habit dramatique ,
 Brillent prélats , ministres , conquérants.
 Pour nous vil peuple , assis aux derniers rangs ,
 Troupe futile et des grands rebutée ,
 Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
 Mais nous payons , utiles spectateurs ;
 Et quand la farce est mal représentée ,
 Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

X V.

*A un pied-plat qui faisoit courir de faux bruits
 contre moi.*

VIL imposteur , je vois ce qui te flatte :
 Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
 Par tes discours ; et , nouvel Erostrate ,
 A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
 Dans ce dessein tu sèmes , ce dit-on ,
 D'un faux récit la maligne imposture.
 Mais dans mes vers , malgré ta conjecture ,
 Jamais ton nom ne sera proféré ;
 Et j'aime mieux endurer une injure ,
 Que d'illustrer un faquin ignoré.

X V I.

P A R passe-temps un cardinal oyoit
 Lire les vers de Psyché, comédie ;
 Et les oyant , pleuroit et larmoyoit ,
 Tant qu'eussiez dit que c'étoit maladie.
 Quoi ! monseigneur , à cette rapsodie ;
 Lui dit quelqu'un , tant nous semblez touché ,
 Et l'autre jour , au martyre prêché
 De saint Laurent , parûtes si paisible !
 Ho , ho , dit-il , tudieu ! cette Psyché
 Est de l'histoire , et l'autre est de la bible.

X V I I.

Contre un voleur médisant.

L O R S Q U E je vois ce moderne Sisyphe
 Nous aboyer , je trouve qu'il fait bien :
 Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
 D'impertinent , que celui de vaurien.
 Il est sauvé s'il peut trouver moyen
 Qu'au rang des sots Phébus l'immatricule ;
 Et semble dire : Auteurs à qui Catulle
 De badiner transmit l'invention ,
 Par charité rendez-moi ridicule
 Pour rétablir ma réputation.

X V I I I.

C E R T A I N curé , grand enterreur de morts ,
 Au chœur assis récitait le service.
 Certain frater , grand disséqueur de corps ,
 Tout vis-à-vis chantoit aussi l'office.
 Pour un procès tous deux étant émus ,

De maudissons lardoient leurs *oremus*.
 Hom ! disoit l'un , jamais n'entonnerai-je
 Un *requiem* sur cet opérateur ?
 Dieu paternel , dit l'autre , quand pourrai-je
 A mon plaisir disséquer ce pasteur ?

X I X.

*Pour madame *** étant à la chasse.*

QUAND sur Bayard par bois ou sur montagne
 A giboyer vous prenez vos ébats ,
 Dieux des forêts d'abord sont en campagne ,
 Et vont en troupe admirer vos appas.
 Amis Sylvains , ne vous y fiez pas ;
 Car ses regards font souvent pires niches
 Que feu ni fer ; et cœurs en tel pourchas
 Risquent du moins autant que cerfs et biches.

X X.

*Pour la même , étant à la représentation
 de l'opéra d'ALCIDE.*

NON , ce n'est point la robe de Nessus
 Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmene ;
 Ce fut le feu de cent baisers reçus
 Qui dans son sang couloit de veine en veine.
 Il en mourut ; et la nature humaine
 En fit un dieu que l'on chante aujourd'hui.
 Que de mortels , si vous vouliez , Climene ,
 Mériteroient d'être dieux comme lui !

X X I.

Sur la même qui s'occupoit à filer.

Ce ne sont plus les trois sœurs de la fable
 Qui de nos jours font tourner le fuseau :
 Une déesse aux mortels plus affable
 Leur a ravi le fatal écheveau.
 Mais notre sort n'en sera pas plus beau
 D'être filé par ses mains fortunées :
 L'Amour, hélas ! armé de leur ciseau,
 Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

X X I I.

CÉPHALE un soir devoit s'entretenir
 Avec l'Aurore au retour de la chasse :
 Il vous rencontre ; et de son souvenir,
 En vous voyant, le rendez-vous s'efface.
 Qui n'eût pas fait même chose en sa place ?
 J'eusse failli comme lui sur ce point.
 Mais le pauvre, mal tient qui trop embrasse,
 Perdit l'Aurore, et ne vous gagna point.

X X I I I.

ENTRE Racine et l'ainé des Corneilles
 Les Chrysogons se font modérateurs.
 L'un, à leur gré, passe les sept merveilles ;
 L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
 Or maintenant veillez, graves autens,
 Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
 Pour mériter de pareils protecteurs,
 Ou pour trouver de pareils adversaires.

X X I V.

UN maquignon de la ville du Mans
 Chez son évêque étoit venu conclure
 Certain marché de chevaux bas-normands,
 Que l'homme saint louoit outre mesure.
 Vois-tu ces crins? Vois-tu cette encolure?
 Pour chevaux tures on les vendit au roi.
 Tures, monseigneur? A d'autres. Je vous jure
 Qu'ils sont chrétiens ainsi que vous et moi.

X X V.

UN magister, s'empressant d'étouffer
 Quelque rumeur parmi la populace,
 D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
 Dont il tomba, faisant laide grimace.
 Lors un frater s'écria : Place ! place !
 J'ai pour ce mal un baume souverain.
 Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.
 Non, mon ami ; je le tiens dans ma main.

X X V I.

NE vous fiez, bachelettes rusées,
 A ce galand qui vous vient épier,
 Et que j'ai vu dans nos champs élysées (1)
 Se promener grave comme un chapier.
 Car bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
 Echine large, et poitrine velue,
 Si sais-je bien qu'Amour en son clapier
 Onc n'eut lapin de si mince valeur.

(1) Promenade de Paris.

X X V I I.

Le teint jauni comme feuilles d'automne ,
 Et n'invokant autre dieu qu'Atropos ,
 Amour s'en vint qui me la baillant bonne :
 Tais-toi , dit-il , tu trouveras repos.
 Je me suis tû , croyant sur ce propos
 De ses mignons aller grossir la liste.
 Mais c'est pitié : loin que ce dieu m'assiste ,
 En me taisant mon mal devient plus fort.
 J'entends , Amour : vous êtes bon sophiste ,
 J'aurai repos , oui , quand je serai mort.

X X V I I I.

*Sur une ode composée par un misérable poète
 satyrique à la louange de M. de Catinat.*

O CATINAT , quelle voix enrhumée
 De te chanter ose usurper l'emploi !
 Mieux te vaudroit perdre ta renommée
 Que los cueillir de si chétif aloi.
 Honui seras , ainsi que je prévoi ,
 Par cet écrit. Et n'y sais , à vrai dire ,
 Remede aucun , sinon que contre toi
 Le même auteur écrive une satire.

X X I X.

Sur le dialogue de Platon intitulé LE BANQUET.

LORSQU'À Pluton le messager Mercure
 Eut apporté le Banquet de Platon ,
 Il fit venir le maître d'Epicure ,
 Et lui dit : Tiens , lis-moi ce rogaton.

Lors Démocrite, abusé par le ton,
Lut cet écrit, le croyant d'un sophiste.
Qui fut penaud? ce fut le bon Pluton;
Car son rieur devint panégyriste.

X X X.

DE haut savoir Phébus ne m'a doté,
Mais des neuf Sœurs je sais toucher la lyre;
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint long-temps sous son empire:
J'ai retrouvé repos et liberté;
Mais ce bien-là, certes je le puis dire,
Si c'en est un, je l'ai bien acheté.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE SECOND.

EPIGRAMME PREMIERE.

QUAND, pour avoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourments divers.
On admira, bien plus que ses concerts,
D'un tel amour la bizarre saillie;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

I I.

DEUX grands Amours, frippons de même race,
S'étoient nichés dans les yeux de Doris:
Un tiers survint, qui leur a dit: De grace,
Recevez-moi, le reste est déjà pris:
Tant pis pour toi, dirent ces mal-appris,
Qui tout-à-l'heure en deux ou trois bourrades
Le firent choir sur un sein de crystal.
Lors il leur dit: Grand merci, camarades:
Vous êtes bien; moi, je ne suis pas mal.

I I I.

ENTREZ, Amours, votre reine s'éveille.
 Venez, mortels, admirer ses attraits :
 Déjà l'enfant qui près d'elle sommeille
 De sa toilette a rangé les apprêts.
 Mais gardez-vous d'approcher de trop près ;
 Car ce frippon , caché dans sa coëffure ,
 De temps en temps décoche certains traits
 Dont le trépas guérit seul la blessure.

I V.

DE ce bonnet , façonné de ma main ,
 Je te fais don , me dit un jour ma belle ;
 Sache qu'il n'est roi ni prince romain
 Qui n'enviât faveur si solemnelle.
 Malheur plutôt , dis-je , à toute cervelle
 Que vous coëffez : le grand diable s'y met.
 Va , va , j'en coëffe assez d'autres , dit-elle ,
 Sans leur donner ni toque ni bonnet.

V.

QUI vous aimant , ô fantasque beauté ,
 Veut obtenir amitié réciproque ,
 Y parviendra par mépris affecté
 Mieux que par soins ni gracieux colloque :
 Car je connois votre cœur équivoque ;
 Respect le cabre , amour ne l'adoucit :
 Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ;
 Plus on l'échauffe , et plus se rendurcit.

V I.

CE pauvre époux me fait grande pitié.
 Incessamment son diable le promène;
 Au moindre mot que nous dit sa moitié,
 Il se tourmente, il sue, il se démène.
 Fait-elle un pas, le voilà hors d'haleine;
 Il cherche, il rode, il court deçà, delà.
 Hé! mon ami, ne prends point tant de peine;
 Tu serois bien dupé sans tout cela.

V I I.

Pour une dame nouvellement mariée.

SEIGNEUR Hymen, comment l'entendez-vous?
 Disoit l'ainé des enfans de Cythere.
 De cet objet qui semble fait pour nous
 Pensez-vous seul être dépositaire?
 Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire
 Pour mon profit vous soyez peu zélé.
 Hé! mon ami, reprit l'enfant aile,
 Conserve-nous ainsi que ta prunelle:
 Quand une fois l'Amour s'est envolé,
 Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile.

V I I I.

J'AI depuis peu vu ta femme nouvelle,
 Qui m'a paru si modeste en son air,
 Si bien en point, si discrete, si belle,
 L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
 Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
 Que, si le ciel m'en donnoit trois de même,
 J'en rendrois deux au grand diable d'enfer
 Pour l'engager à prendre la troisieme.

IX.

CERTAIN marquis, fameux par le grand bruit
 Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,
 Se plaint par-tout que des voleurs de nuit
 En son logis sont entrés sur la brune :
 Ils m'ont tout pris, bagues, joyaux, pécune ;
 Mais ce que plus je regrette, entre nous,
 C'est un recueil d'amoureux billets-doux
 De cent beautés dont mon cœur fit capture.
 Seigneur marquis, j'en suis fâché pour vous ;
 Car ces coquins connoîtront l'écriture.

X.

LE vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,
 Pour faire fête au Parnasse assemblé
 Lisoit tout haut ces odes par articles
 Dont le public vient d'être régale.
 Ouais ! qu'est-ce ci ? dit tout-à-l'heure Horace
 En s'adressant au maître du Parnasse ;
 Ces odes-là frisent bien le Perrault.
 Lors Apollon bâillant à bouche close :
 Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
 C'est que l'auteur les devoit faire en prose.

XI.

LE traducteur qui rima l'Iliade
 De douze chants prétendit l'abrèger :
 Mais par son style, aussi triste que fade,
 De douze eû sus il a su l'allonger.
 Or le lecteur, qui se sent affliger,
 Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
 Hé ! finissez, rimeur à la douzaine ;

Vos abrégés sont longs au dernier point.
 Ami lecteur, vous voilà bien en peine ;
 Rendons-les courts en ne les lisant point.

X I I .

H O U D A R T n'en veut qu'à la raison sublime
 Qui dans Homère enchante les lecteurs :
 Mais Arrouet veut encor de la rime
 Désabuser le peuple des auteurs.
 Ces deux rivaux , érigés en docteurs ,
 De poésie ont fait un nouveau code ;
 Et , bannissant toute regle incommode ,
 Vont produisant ouvrages à foison ,
 Où nous voyons que , pour être à la mode ,
 Il faut n'avoir ni rime ni raison.

X I I I .

L É G E R de queue , et de ruses chargé ,
 Maître renard se proposoit pour regle :
 Léger d'étude , et d'orgueil engorgé ,
 Maître Houdart se croit un petit aigle.
 Oyez-le bien ; vous toucherez au doigt
 Que l'Iliade est un conte plus froid
 Que Cendrillon , Peau-d'âne , ou Barbe-blene.
 Maître Houdart , peut-être on vous croiroit ;
 Mais , par malheur , vous n'avez point de queue.

X I V .

D E P U I S trente ans un vieux berger normand
 Aux beaux esprits s'est donné pour modele ;
 Il leur enseigne à traiter galamment
 Les grands sujets en style de ruelle.
 Ce n'est le tout : chez l'espece femelle
 Il brille enoor , malgré son poil grison ;

Et n'est caillette en honnête maison
 Qui ne se pâme à sa douce faconde.
 En vérité caillettes ont raison ;
 C'est le pédant le plus joli du monde.

X V.

Par trop bien boire un caré de Bourgogne
 De son pauvre œil se trouvoit défermé.
 Un docteur vient : Voici de la besogne
 Pour plus d'un jour. Je patienterai.
 Ça, vous boirez.... Hé bien ! soit ; je boirai.
 Quatre grands mois.... Plutôt douze, mon
 maître.
 Cette tisane. A moi ? reprit le prêtre.
Vade retrò. Guérir par le poison ?
 Non, par ma soif. Perdons une fenêtré,
 Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

X V I.

A un critique moderne.

Après avoir bien sué pour entendre
 Vos longs discours doctement superflus,
 On est d'abord tout surpris de comprendre
 Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
 Monsieur l'abbé, dont les tons absolus
 Seront fort bons pour un petit monarque,
 Vous croyez être au moins notre aristarque ;
 Mais apprenez, et retenez-le bien,
 Que qui sait mal (vous en êtes la marque)
 Est ignorant plus que qui ne sait rien.

X V I I.

A son portrait certain rimeur braillard
 Dans un logis se faisoit reconnoître
 Car l'ouvrier le fit avec tel art
 Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
 Ha ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître ;
 Et rien ne manque à ce visage-là
 Que la parole. Ami , reprit le maître ,
 Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

X V I I I.

U n vieil abbé sur certains droits de fief
 Fut consulter un juge de Garonne ;
 Lequel lui dit : Portez votre grief
 Chez quelque sage et discrete personne :
 Conseillez-vous au Palais , en Sorbonne.
 Puis , quand vos cas seront bien décidés ,
 Accordez-vous , si votre affaire est bonne ;
 Si votre cause est mauvaise , plaidez.

X I X.

T r o i s choses sont que j'admire à part moi ;
 La probité d'un homme de finance ,
 La piété d'un confesseur du roi ,
 Un riche abbé pratiquant l'abstinence.
 Pourtant , malgré toute leur dissonnance ,
 Je puis encor ces trois points concevoir :
 Mais pour le quart , je m'y perds plus j'y pense.
 Et quel est-il ? L'orgueil d'un manteau noir.

X X.

L'HOMME créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle :

Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ah ! la voilà ! c'est elle !
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

X X I.

AVEC les gens de la cour de Minerve
Desirez-vous d'entretenir la paix ?
Louez les bons, pourtant avec réserve ;
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point, pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance ;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

X X I I.

MONSIEUR l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous pérez toujours, et toujours bien,
Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous ré-
ponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous.
Je veux mourir si pour tout l'or du monde
Je voudrais être aussi savant que vous.

XXIII.

*A monsieur ***.*

AMI, crois-moi, cache bien à la cour
Les grands talents qu'avec toi l'on vit naître :
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, et favori peut-être.
Et favori ? Qu'est-ce là ? C'est un être
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud ,
Et qui se rend précieux à son maître
Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.

XXIV.

TOUT plein de soi, de tout le reste vuide ,
Le petit homme étale son savoir ,
Jase de tout , glose, interrompt , décide ,
Et sans esprit veut toujours en avoir :
Car son habil , qu'on ne peut concevoir ,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire ,
Ou froids dictons , que pourtant il admire.
Et de là vient que l'archigodenot ,
Depuis trente ans que seul il se fait rire ,
N'a jamais su faire rire qu'un sot.

XXV.

DOCTES héros de la secte moderne ,
Comblés d'honneurs , et de gloire enfumés ,
Défiliez-vous du temps , qui tout gouverne ;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés ,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage !

Non que n'ayez tout l'esprit en partage
 Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.
 Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage ?
 C'est le génie, et vous ne l'avez point.

X X V I.

GRIFFON, rimailleur subalterne,
 Vante Siphon le barbouilleur ;
 Et Siphon, peintre de taverne,
 Prône Griffon le rimailleur.
 Or en cela certain railleur
 Trouve qu'ils sont tous deux fort sages :
 Car sans Griffon et ses ouvrages
 Qui jamais eût vanté Siphon ?
 Et sans Siphon et ses suffrages
 Qui jamais eût prôné Griffon ?

X X V I I.

Aux journalistes de Tréoux.

PETITS auteurs d'un fort mauvais journal,
 Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
 Pour dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
 Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
 Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
 De quoi blâmer, et l'y trouvez très bien :
 Nous, au rebours, nous cherchons dans les
 vôtres
 De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

X X V I I I.

Aux mêmes.

GRANDS reviseurs, courage, escrimez-vous;
 Apprêtez moi bien du fil à retordre.
 Plus je verrai fumer votre courroux,
 Plus je rirai ; car j'aime le désordre.
 Et, je l'avoue, un auteur qui sait mordre
 En m'approuvant peut me rendre joyeux :
 Mais le venin de ceux du dernier ordre
 Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

X X I X.

*Sur les tragédies du sieur ***.*

CACHEZ VOUS, Lycophrons antiques et modernes,
 Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes
 Pour servir de modele au style boursofflé.
 Retirez-vous, Ronsard, Baïf, Garnier, la Serre ;
 Et respectez les vers d'un rimeur plus enflé
 Que Rampale, Brébeuf, Boyer, ni Longepierre.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE TROISIÈME.

EPIGRAMME PREMIÈRE.

EST-ON héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnañt par la peur ?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre ,
Savoir se vaincre , et réprimer les flots
De son orgueil , c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; et voilà mon héros.

II.

A M. le duc de Bourgogne.

MARS et l'Amour, au jour de votre fête,
De même ardeur pour vous se sont épris ;
L'un de lauriers ornera votre tête,
L'autre y joindra ses myrtes favoris.
Jeune héros, l'un et l'autre ont leur prix :
Mars fut toujours ami de Cythérée.
Vous trouverez les myrtes plus fleuris,
Et les lauriers de plus longue durée.

I I I.

A madamme d'Ussé : les deux dons.

Les dieux jadis vous firent pour tributs
 Deux de leurs dons d'excellente nature ;
 L'un avoit nom , Ceinture de Vénus .
 Et l'autre étoit la Bourse de Mercure.
 Lors Apollon dit , par forme d'augure :
 De celle-ci largesse elle fera :
 De l'autre non , car jamais créature
 De son vivant ne la possédera.

I V.

Les souhaits.

Etre l'Amour quelquefois je desire :
 Non pour régner sur la terre et les cieux ;
 Car je ne veux régner que sur Thémire ;
 Seule elle vaut les mortels et les dieux :
 Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;
 Car de tout point Thémire m'est fidele :
 Non pour jôir d'une gloire immortelle ;
 Car à ses jours survivre je ne veux :
 Mais seulement pour épuiser sur elle
 Du dieu d'amour et les traits et les feux.

V.

A M. Rouillé.

MYRTES d'Amour , pampres du dieu de l'Inde ,
 Ne sont moissons dont je sois fort chargé ;
 En qualité de citoyen du Pinde ,

Le laurier seul est le seul bien que j'ai.
 Bien qu'en soyez noblement partagé,
 Ne dédaignez pourtant notre guirlande;
 Car ce laurier dont je vous fais offrande
 Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.
 Ce don commun devient de contrebande;
 Mais est-il rare? il vaut encor son prix.

V I.

A M. d'Ussé.

MAÎTRE Vincent, ce grand faiseur de lettres,
 Si bien que vous n'eût su prosaïser;
 Maître Clément, ce grand faiseur de metres,
 Si doucement n'eût su poétiser:
 Phébus adonc va se désabuser
 De son amour pour la docte fontaine,
 Et connoitra que, pour bons vers puiser,
 Vin champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrene.

V I I.

Contre Montfort.

DANS une troupe avec choix ramassée
 On produisit certains vers languissants:
 Chacun les lut, on en dit sa pensée;
 Mais sur l'auteur on étoit en suspens,
 Lorsque Montfort présenta son visage:
 Et l'embarras fut terminé d'abord;
 Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
 Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

VIII.

Contre un marguillier.

J'AVOIS frondé le culte et les mysteres
 Dont à la Chine on s'est embarrassé,
 Et Brisacier dans ses lettres austeres
 Me paroissoit justement courroucé.
 Mais quand je vois sire Alain encense,
 Je suis forcé d'abjurer mes paroles,
 Et de souscrire à l'hommage insensé
 Que les Chinois rendent à leurs idoles.

IX.

Contre Longepierre.

LONGEPIERRE le translateur,
 De l'antiquité zélateur,
 Imite les premiers fideles,
 Qui combattoient jusqu'au trépas
 Pour des vérités immortelles
 Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.

X.

Contre le même.

A VOIR Perrault et Longepierre
 Chacun de son parti vouloir régler le pas,
 Ne diroit-on pas d'une guerre
 Dont le sort est remis aux soins de deux goujats?

X I.

*Sur l'aventure de l'évêque de Nîmes, qui s'étoit
sauvé par la fenêtre pour échapper à ses
créanciers.*

POUR éviter des Juifs la fureur et la rage,
Paul, dans la ville de Damas,
Descend de la fenêtre en bas :
La Parisière, en homme sage,
Pour éviter ses créanciers,
En fit autant ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre
On doit être surpris, je crois.
Qu'un de nos prélats une fois
Ait su prendre sur lui d'imiter un apôtre.

X I I.

POUR disculper ses œuvres insipides
Danchet accuse et le froid et le chaud :
Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*,
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud*.
Mais le public, qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela : Taisez-vous, grand nigaud ;
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.

X I I I.

UN gros garçon qui creve de santé,
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,
De m'attaquer à la témérité
En médissant de ma gentille muse ;
De ce pourtant ne me chant, et l'excuse ;

Car demandant à gens de grand renom
S'il peut mon los m'ôter par telle ruse,
Ils m'ont tous dit assurément que non.

X I V.

PAUL, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poète,
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sûre;
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature.

X V.

*A Pradon, qui avoit fait une satire pleine
d'invectives contre M. Despréaux.*

Au nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand cour-
roux
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures?
Il m'a berné, me direz-vous;
Je veux le diffamer chez les races futures.
Hé! croyez-moi, restez en paix:
En vain tenteriez-vous de ternir sa mémoire;
Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire,
Et le grand Scipion (1) sera toujours mauvais.

(1) Tragédie de Pradon.

XVI.

Conte du Pogge.

Un fat, partant pour un voyage,
 Dit qu'il mettroit dix mille francs
 Pour connoître un peu par usage
 Le monde avec ses habitans.
 Ce projet peut vous être utile,
 Reprit un rieur ingénu ;
 Mais mettez-en encor dix mille
 Pour ne point en être connu.

XVII.

En son lit une damoiselle
 Attendoit l'instant de sa mort.
 Un capucin, brûlant de zèle,
 Lui dépêchoit son passeport ;
 Puis il lui dit pour reconfort :
 Consolez-vous, ame fidele ;
 La Vierge est là qui vous appelle
 Dans la sainte Jérusalem :
 Dites trois fois, pour l'amour d'elle,
Domine, salvum fac regem.

XVIII.

Tu dis qu'il faut brûler mon livre ;
 Hélas ! le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre.
 Les tiens auront un meilleur sort ;
 Ils mourront de leur belle mort.

XIX.

Sur les fables de LA MOTTE.

DANS les fables de La Fontaine
 Tout est naïf, simple et sans fard ;
 On n'y sent ni travail ni peine,
 Et le facile en fait tout l'art ;
 En un mot, dans ce froid ouvrage
 Dépourvu d'esprit et de sel,
 Chaque animal tient un langage
 Trop conforme à son naturel.
 Dans La Motte-Houdart, au contraire,
 Quadrupede, insecte, poisson,
 Tout prend un noble caractère,
 Et s'exprime du même ton.
 Enfin, par son sublime organe
 Les animaux parlent si bien,
 Que dans Houdart souvent un âne
 Est un académicien.

XX.

Sur le même sujet.

QUAND le graveur Gilot et le poëte Houdart
 Pour illustrer la fable auront mis tout leur art,
 C'est une vérité très sûre
 Que le poëte Houdart et le graveur Gilot,
 Eu fait de vers et de gravure,
 Nous feront regretter La Fontaine et Calot.

X X I.

DEUX gens de bien, tels que Vire (1) en pro-
 duit,
 S'entreplaidoient sur la fausse cédule
 Faite par l'un, dans son art tant instruit,
 Que de Thémis il bravoit la férule.
 Or, de cet art se targuant sans scrupule,
 Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur:
 Signes-tu mieux? vois, disoit le porteur:
 T'inscrire en faux seroit vaine défense.
 M'inscrire en faux? reprit le débiteur,
 Tant ne suis sot: tiens, voilà ta quittance.

X X I I.

QUAND VOUS VOUS efforcez à plaire,
 On croit voir l'âne contrefaire
 Le petit chien vif et coquet;
 Et si vous vous contentiez d'être
 Un sot, tel que Dieu vous a fait,
 On craindroit moins de vous connoître.

X X I I I.

C I gît l'auteur d'un gros livre
 Plus embrouillé que savant.
 Après sa mort il crut vivre,
 Et mourut dès son vivant.

(1) Ville de Normandie.

XXIV.

CI-DESSOUS gît monsieur l'abbé Courtois,
 Qui mainte dame en son temps coqueta,
 Et par la ville envoya maintefois
 De billets doux plus d'un duplicata.
 Jean, son valet, qui très bien l'assista,
 Souvent par jour en porta plus de dix;
 Mais de réponse onc il n'en rapporta.
 Or prions Dieu qu'il leur doint paradis.

XXV.

SOUS ce tombeau gît un pauvre écuyer,
 Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
 En attendant qu'on le vint essuyer,
 De Bellegarde ouvrit un premier tome.
 Las! en un rien tout son sang fut glacé.
 Dieu fasse paix au pauvre trépassé!

XXVI.

A M. le comte d'Oettinguer.

DE tes lectures assidues,
 Ami, crois-moi, pour quelques jours
 Tâche d'interrompre le cours;
 Car pour peu que tu continues,
 Je crains, à te parler sans fard,
 Que la mort sévère et chagrine,
 Jugant peut-être à tout hasard
 De ton âge par ta doctrine,
 Ne te prenne pour un vieillard.

X X V I I.

*A monsieur T***.*

A M I T***, sais-tu pourquoi
 On te fuit comme la chouette ?
 Non. Que peut-on reprendre en moi ?
 Rien, sinon d'être un peu trop poète.
 Car quelle rage, en bonne foi !
 Toujours réciter, toujours lire !
 Point de paix dedans ni dehors ;
 Tu me talonnes quand je sors,
 Tu m'attends quand je me retire,
 Tu me poursuis jusques aux bains.
 Je lis, tu m'étourdis l'oreille ;
 J'écris, tu m'arrêtes la main ;
 Je dors, ton fausset me réveille ;
 A l'église je veux prier,
 Ton démon me fait renier ;
 Bref sur moi par-tout il s'acharne ;
 Et si je t'enferme au grenier,
 Tu récites par la lucarne.
 Trop déplorable infirmité !
 En veux-tu voir l'énormité ?
 Bon homme, ingénu, serviable,
 Tu te fais haïr comme un diable
 Avecque toute ta bonté.

X X V I I I.

Toi qui places impudemment
 Le froid Pic au haut du Parnasse,
 Puissest-tu, pour ton châtement,
 Admirer les airs de Colasse !

X X I X.

CHRYSOLOGUE toujours opine ;
 C'est le vrai Grec de Juvénal :
 Tout ouvrage , toute doctrine
 Ressortit à son tribunal.
 Faut-il disputer de physique ?
 Chrysologue est physicien.
 Voulez-vous parler de musique ?
 Chrysologue est musicien.
 Que n'est-il point ? Docte critique ,
 Grand poète , bon scholastique ,
 Astronome , grammairien.
 Est-ce tout ? Il est politique ,
 Juriconsulte , historien ,
 Platoniste , cartésien ,
 Sophiste , rhéteur , empirique.
 Chrysologue est tout , et n'est rien.

X X X.

*Justification de la précédente épigramme ,
 à un important de cour qui s'en faisoit
 l'application.*

BIEN que votre ton suffisant
 Prête un beau champ à la satire ,
 Ne vous alarmez pas , beau sire ;
 Ce n'est point vous , quant à présent ,
 Que ma muse a voulu décrire.
 Et qui donc ? Je vais vous le dire :
 C'est un prêtre mal décidé ,
 Moitié robe , moitié soutane ,
 Moitié dévot , moitié profane ,
 Savant jusqu'à l' A B C D ,

Et galant jusqu'à la tisane.
Le reconnoissez-vous? Selon.
C'est celui qui, sous Apollon,
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré vallon.
Le reconnoissez-vous mieux? Non.
Ouais! Pourtant, sans que je le nomme,
Il faut que vous le deviniez:
C'est l'ainé des abbés noyés.
Oh! oh! j'y suis. Ce trait peint l'homme
Depuis la tête jusqu'aux pieds.

FIN DES ÉPIGRAMMES.

POÉSIES DIVERSES.

I D Y L L E.

ÉCHAPPÉ du tumulte et du bruit de la ville,
Muse, je te retrouve en ce champêtre asyle,
Où, dans la liberté que tu m'y fais choisir,
Tu viens me demander compte de mon loisir.
Il est vrai qu'avec toi, dans ces plaines fleuries,
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;
Mais pardonne aujourd'hui si des charmes plus doux
T'enlèvent un tribut dont ces bords sont jaloux.
J'y vois de toutes parts, prodigue en ses largesses,
Cybele à pleines mains répandre ses richesses ;
De ses bienfaits nouveaux ces arbres sont parés ;
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.
Cérès suit son exemple, et de ses dons propices
Sous la même couleur déguise les prémices.
Et Bacchus, cultivant ses thyrses reverdis,
N'ose encore à nos yeux étaler ses rubis.
L'émail riche et brillant que nos champs font éclore
N'est encor réservé qu'au triomphe de Flore,
Soit par reconnoissance et pour prix des présents
Dont sa main de Cybele orna les jeunes ans,
Ou soit que le Zéphyr, par quelque heureuse adresse,
Ait obtenu ce don de la bonne Déesse :
Car ce dieu caressant plaît par ses privautés,
Et se donne souvent d'heureuses libertés.
On lui pardonne tout, caprices, inconstance.
Aujourd'hui même encor, si j'en crois l'apparence,
Deux jeunes déités, objets de ses soupirs,

Partagent à-la-fois ses soins et ses plaisirs ;
 Et, pour cacher le fruit d'un amour qu'on soup-
 çonne,
 Sous les habits de Flore il déguise Pomone.
 C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts.
 Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs :
 De la sœur de Progné la voix flatteuse et tendre
 Dans ces paisibles lieux seule se fait entendre.
 Heureux si bien souvent ses accords enchanteurs
 Ne réveilloient l'amour assoupi dans les cœurs !
 A sa voix les amants renouvellent leurs plaintes ,
 Ils sentent ranimer leurs desirs et leurs craintes.
 L'un, outré du mépris qu'on fait de ses amours ,
 Appelle vainement la mort à son secours ;
 L'autre, témoin des feux d'une invidelle amante ,
 Exhale en vains serments sa colere impuissante.
 Qui pourroit épuiser les songes dérégés ,
 Les fantômes trompeurs dont leurs sens sont tron-
 blés,
 Quand le sang allumé d'un feu qui l'empoisonne
 Au retour du printemps dans leurs veines bouil-
 lonne ?
 Jadis nos sens plus vifs dans la saison des fleurs
 Se sentoient excités par les mêmes chaleurs ;
 Mais de trente printemps la sagesse escortée
 De jour en jour s'oppose à leur fougue indomtée :
 Pour ceux de qui l'été fait mûrir la raison ,
 Le printemps et l'hiver sont la même saison .

IDYLLE

Pour les demoiselles de Saint-Cyr.

FUYEZ loin de ces lieux, profanes voluptés.
 Malheureux à jamais ceux que vous soumettez
 A votre funeste puissance !
 Ne nous étalez point vos charmes dangereux.
 Ce séjour est l'asyle heureux
 Du repos et de l'innocence.

Ici les frivoles desirs
 Ne mêlent point à nos plaisirs
 L'impatience et la tristesse.
 Nous ne redoutons point l'ennui,
 Et chaque jour voit avec lui
 Ressusciter notre allégresse.

Quelle main nous a fait ces jours délicieux ?

Quelle divinité nous rassemble auprès d'elle ?

J'en reconnois les rayons glorieux.

Tout est ici guidé par cet astre fidele.

C'est la vertu qui se montre à nos yeux
 Sous les traits d'une humble mortelle.

D'un seul de ses regards elle embellit ces lieux.

Sa bonté chaque jour pour nous se renouvelle.

Célébrons à jamais ses bienfaits précieux.

Peut-on lui refuser une amour éternelle ?

Chantons : c'est la vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.

L'astre du jour, sortant de l'onde ,
Répand également sa lumière féconde
Sur les palais des rois et les toits des bergers.
Telle, du sein brillant d'une cour qu'elle éclaire ,
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire
Eclairer nos humbles vergers.
Elle soutient notre jeunesse :
Dans les routes de la sagesse
Nos pas sont par elle affermis.
Des vices enchanteurs elle confond l'adresse ;
Et son exemple instruit notre foiblesse
A triompher de leurs traits ennemis.

Sans elle quelle main eût conduit notre enfance ?
Nous serions des troupeaux sans guide et sans défense
Au milieu des loups furieux.

- Le monde eût infecté notre foible innocence
De son venin contagieux.

Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux ,
L'orgueil, ou l'aveugle licence ,
De notre pureté seroient victorieux.

O vertu, de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours ,
Conduisez-nous sans cesse ,
Protégez-nous toujours.

Fasse le juste ciel qu'avec des traits de flamme
 Dans tous les cœurs votre nom soit écrit !

Puissent tous les mortels vous chérir dans leur ame
 Autant que le ciel vous chérit !

Qu'à jamais le souverain Etre
 Vous fasse un destin glorieux !
 Et puisse le soleil à nos yeux disparaître
 Avant que vous cessiez de paroître à nos yeux !

Nous bénissons votre présence.

Nous chérissons votre assistance.

Sans vous nos plus beaux jours seroient de tristes
 nuits.

Vous changez en plaisirs nos plus mortels ennuis.
 O vertu, de qui la tendresse
 Prend soin du bonheur de nos jours,
 Conduisez-nous sans cesse,
 Protégez-nous toujours.

P A L É M O N , D A P H N I S .

É G L O G U E .

P A L É M O N .

Q U E L S lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
 Daphnis ? Nous avons cru te perdre pour toujours.
 Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asyles ;
 Nos hameaux sont déserts et nos champs inutiles.

D A P H N I S .

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas ;
 Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas,
 La ville a tout séduit, et sa magnificence
 Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
 Je l'ai vue à la fin cette grande cité :
 Quel éclat ! mais, hélas ! quelle captivité !
 Cependant nous courons, fuyant la solitude,
 Dans ces murs chaque jour briguer la servitude.
 Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
 Devant ses habitants nous ployons les genoux.
 J'ai vu même près d'eux nos bergers, nos bergères,
 Affecter, je l'ai vu, leurs modes étrangères,
 Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
 Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.
 Qui l'eût cru ? de nos champs l'agréable peinture,
 Ces fertiles côteaux où se plaît la nature,
 Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
 Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
 Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages,
 Sont pour eux désormais de trop viles images.
 Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
 Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
 Tissu de mots brillants où leur esprit se joue,
 Badiuage affecté que le cœur désavoue.
 Enfin, te le dirai-je ? ô mon cher Palémon,
 Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

P A L É M O N ,

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre ?
 S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être ?
 Le lion n'est point fait pour tracer les sillons,
 Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.

Voit-on le paon superbe , oubliant son plumage ,
 De la simple fauvette affecter le ramage ,
 L'amarante emprunter la couleur du gazou ,
 Et le loup des brebis revêtir la toison ?

DAPHNIS.

Oh ! si jamais le ciel , à nos vœux plus facile ,
 Faisoit revivre ici ce berger de Sicile
 Qui , le premier , chantant les bois et les vergers ,
 Au combat de la flûte instruisit les bergers ;
 On celui qui sauva des fureurs de Bellone
 Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone !
 Tous deux pleins de douceur , admirables tous deux ,
 Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux ,
 Soit que de Thestylis l'amonreuse folie
 Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie ;
 Quel dieu sur leurs doux sons formera notre voix ?
 Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
 Les Faunes , les Sylvains , les Nymphes , les Dryades ,
 Les Silenes tardifs , les humides Naiades ,
 Et le dieu Pan lui-même , au bruit de nos chansons ,
 Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons ?

PALÉMON.

Que faire , cher Daphnis ? Nos regrets ni nos plaintes
 Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
 Mais toi , disciple heureux de ces maîtres vantés ,
 J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés ,
 Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un pas-
 sage
 Exprimoit les accents dont ils traçoient l'image :
 Les Muses t'avoient , et de leurs favoris
 Ménalque eût osé seul te disputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même.
 Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
 Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
 Quelque gloire pourtant a suivi mes essais;
 Et même vos pasteurs, mais je suis peu crédule,
 M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

PALÉMON.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
 Ce n'est qu'une chanson simple et presque sans art;
 Mais les timides fleurs qui se cachent sous l'herbe
 Ont leur prix aussi-bien que le pavot superbe.
 De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

DAPHNIS.

Je m'en souviens; elle est aisée à retenir:
 « L'ardente canicule a tari nos fontaines;
 « L'aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines;
 « On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins;
 « Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisins.
 « Qui rend ainsi la terre aride et languissante?
 « Faut-il le demander? Célimène est absente. »

PALÉMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,
 Quand nous vîmes passer ce berger inconnu:
 « J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras
 herbages;
 « Cependant il languit parmi les pâturages.

- « J'ai trop bravé l'Amour ; l'Amour , pour se venger ,
 « Fait périr à-la-fois et moutons et berger. »

DAPHNIS.

La suite vaut bien mieux , et ne fut pas perdue ;
 Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue :
 « L'Amour est dangereux ; mais ce n'est point l'Amour
 « Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour :
 « C'est ce berger malin , dont l'œil sombre m'alarme ,
 « Qui sans doute sur nous a jeté quelque charme. »

PALÉMON.

Tu m'en fais souvenir. O qu'il fut étonné !
 Je crois que de long-temps il ne t'a pardonné.
 Mais si j'osois encor te faire une prière !
 Te souvient-il du jour que dans cette bruyère
 Tu chantois , en goûtant la fraîcheur du matin ,
 Ces beaux vers imités du grand pasteur latin :
 « Revenez , revenez , aimable Galatée... »
 Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
 Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut
 frappé !
 J'ai retenu le chant , les vers m'ont échappé.

DAPHNIS.

Voyons. Depuis ce temps je ne l'ai point chantée.
 « Revenez , revenez , aimable Galatée :
 « Déjà d'un verd naissant nos arbres sont parés ;
 « Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés.
 « Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?
 « Avez-vous oublié nos jardins , nos bocages ?
 « Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attrait ;

- « Revenez : les dieux même ont aimé les forêts,
 « Le timide belier se plaît dans les campagnes,
 « Le chevreuil dans les bois, l'ourse dans les montagnes.
 « Pour moi (de notre instinct nous suivons tous les
 lois),
 « Je n'ê plais seulement aux lieux où je vous vois. »

P A L É M O N.

Est-ce tout? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre
 D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

D A P H N I S.

Il est vrai ; mais , berger , chaque chose a son cours.
 Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.
 Tout change. Maintenant les guerrières trompettes
 Font taire les hautbois et les humbles musettes :
 Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
 Voudroit à nos chansons accorder un instant ?
 Les accents les plus doux des cygnes du Méandre
 A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
 Finissons ; aussi-bien le soleil s'obscurcit ,
 Du côté du midi le nuage grossit ,
 Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines
 Le vent semble agiter les ombres incertaines.
 Adieu : les moissonneurs regagnent le hameau ,
 Et Lycas a déjà ramené son troupeau.

E L I S E ,

E G L O G U E H E R O I Q U E ,

P O U R L ' I M P E R A T R I C E ,

A son retour des bains de Carisbad en Bohême.

F A I T E S treve, bergers, au chant de vos musettes ;
 Pour les tons élevés elles ne sont point faites.
 Si vos sens chalumeaux doivent régner ici,
 Remettez-les aux dieux ; ils l'ordonnent ainsi.
 Et pourquoi refuser aux déités champêtres
 Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres ?
 Les plaines, les côteaux, les forêts, les vergers,
 Sont les séjours des dieux ainsi que des bergers.
 Commencons. Si nos bois chantent une immortelle,
 Rendons au moins nos bois et nos chants dignes
 d'elle.

Par l'ordre d'Egérie en mortel transformé,
 Fidele sans espoir, content sans être aimé,
 Quand sous les traits d'Elise une nouvelle Astrée
 Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée,
 Pan, le dieu des forêts, (que ne peut point l'Amour !)
 Sous l'habit d'un chasseur avoit suivi sa cour.
 Il revint : mais à peine ébranlés dans la nue
 Les chênes d'Hircinie annoncent sa venue,
 Que la nymphe, brûlant d'un désir curieux :
 Hé bien ! l'auguste Elise approche de ces lieux :
 Dieux des bois, dites-nous, dites, que doit-on croire
 De tout ce qu'on entend publier à sa gloire ?
 Parlez : l'onde se tait, les airs sont en repos.

Elle dit ; et le dieu lui répond en ces mots :

O Nymphes, qu'à jamais, pour augmenter ma flamme,

L'Amour soit dans vos yeux, la vertu dans votre ame !

La déesse aux cent voix ne nous a point flattés :

Tout ce que nous savons de nos félicités

Quand nos premiers sujets, sans travail, sans cul-
ture,

Recevoient tout des mains de la seule Nature ;

Tout ce qu'ont vu nos yeux quand Cybele et Cérés

Faisoient, jeunes encore, admirer leurs attraits,

N'approche point, non, non, n'en soyez point sur-
prise,

Ni de notre bonheur, ni des charmes d'Elise.

Depuis qu'elle a paru dans ces heureux climats,

Sa vue a de nos champs écarté les frimas :

Les forêts ont repris une beauté nouvelle ;

Les cieux sont plus sereins, et la terre plus belle :

Ce que les clairs ruisseaux sont aux humides prés,

La céleste rosée aux jardins altérés,

Les vignes aux côteaux, les arbres aux montagnes,

Les fruits mûrs aux vergers, les épis aux campagnes,

De cet astre vivant les regards bien aimés

Le sont, n'en doutez point, à ses peuples charmés.

Leur bonheur semble naître et fleurir sur ses traces ;

Chaque mot de sa bouche est dicté par les Graces.

Noble affabilité, charme toujours vainqueur,

Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur.

La fière majesté vainement en murmure :

Pour captiver les cœurs il faut qu'on les rassure.

Et quelle ame n'est point saisie à son aspect

D'étonnement, d'amour, de joie, et de respect !

Soit que du haut du trône, où cent peuples l'adorent,

Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent,

Soit qu'à travers les bois et les âpres buissons

Elle fasse la guerre aux tyrans des moissons ;

J'ai vu, l'œil du dieu Pan n'est point un œil profane,
Les nymphes de Palès, les nymphes de Diane,
Et la troupe de Flore, et celle des Zéphyr,
De nos humbles pasteurs partager les plaisirs,
Et former avec eux un précieux mélange
De chansons d'alégresse et de cris de louange.
J'ai vu la nymphe Echo porter ces doux concerts
Sur les monts chevelus, sur les rochers déserts.
Non, cette majesté n'est point d'une mortelle :
Nous la reconnoissons, c'est Diane, c'est elle ;
Voilà ses yeux, ses traits, sa modeste fierté ;
Dans son air, dans son port, tout est divinité.
Ah ! vivez ! ah ! réglez, déité secourable !
Jetez sur votre peuple un regard favorable ;
Recevez nos tributs, exaucez nos souhaits ;
Faites régner sur nous l'abondance et la paix.
Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes,
L'abeille dans les airs, le poisson dans les ondes,
Votre nom, vos bienfaits, source de nos ardeurs,
Vivront, toujours chéris, dans le fond de nos cœurs.
Voilà quel est de tous le sincère langage.
Je vous en dis beaucoup ; j'en ai vu davantage.
Ainsi parla le dieu des pasteurs et des bois.
La Nymphe à ce discours joignit ainsi sa voix :
Votre récit charmant est pour moi, dieu champêtre,
Ce qu'est au voyageur l'aurore qu'il voit naître,
Ou ce qu'aux animaux de la soif tourmentés
Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentés.
Elise est dans mon cœur dès sa plus tendre enfance :
J'étois moi-même aux cieux le jour de sa naissance,
Quand les dieux immortels, au milieu des festins,
Par la joie assemblés, réglèrent ses destins.
De l'Olympe éternel les barrières s'ouvrirent,
Des nuages errants les voiles s'éclaircirent ;
Et Jupiter, assis sur le trône des airs,

Ce dieu qui d'un clin d'œil ébranle l'univers,
Et dont les autres dieux ne sont que l'humble es-
corte,

Leur imposa silence, et parla de la sorte :

Ecoutez, dieux du ciel. Les temps sont accomplis.

Elise vient de naître, et nos vœux sont remplis.

Voici le jour heureux marqué des destinées

Pour un ordre nouveau de siècles et d'années,

Où Thémis et Vesta, relevant leurs autels,

Doivent ressusciter le bonheur des mortels.

Chez eux vont expirer la discorde et la guerre.

Un printemps éternel régnera sur la terre ;

Les arbres émaillés des plus riches couleurs

Porteront en tout temps et des fruits et des fleurs ;

Les blés naîtront au sein des stériles arenés,

Et le miel coulera de l'écorce des chênes.

Ces temps, sous Jupiter non encore éprouvés,

Aux heureux jours d'Elise ont été réservés.

Faites donc à sa gloire éclater votre zèle.

Elle est digne de vous ; montrez vous dignes d'elle.

Il dit ; et tous les dieux, l'un de l'autre jaloux,

Lui firent à l'envi leurs présents les plus doux.

Cybele lui donna cette bonté féconde

Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde.

Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur,

Versa dans son esprit l'équitable candeur,

La prudence discrète, éclairée, et sincère,

Et le discernement aux rois si nécessaire.

La mère des Amours, des Graces et des Ris,

A ces divins présents donna le dernier prix,

Et dans ses moindres traits mit un charme invin-
cible,

Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.

Que vous dirai-je enfin ? chaque divinité

Voulut de ses tributs enrichir sa beauté.

Junon seule restoit. Quoi! pour cette princesse,
Dit-elle, tout l'Olympe à mes yeux s'intéresse;
Les dons pleuvent sur elle: et, parmi tant de biens
Je n'ai pu faire, ô ciel! compter encor les miens!
Moi, l'épouse et la sœur du maître du tonnerre,
Moi, la reine des dieux, du ciel, et de la terre!
Ah! périsse ma gloire, ou faisons voir à tous
Que ces dieux si puissants ne sont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses.
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richesses;
Je veux que son pouvoir dans les terrestres lieux
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.
C'est par moi que l'Hymen, dès ses jeunes années,
Unira ses destins aux grandes destinées
D'un Alcide nouveau, dont le bras fortuné
De monstres purgera l'univers étonné.
Il verra les deux mers flotter sous son empire;
Et, malgré cent rivaux que la Discorde inspire,
Pacifique vainqueur, il étendra ses lois
Sur cent peuples fameux soumis par ses exploits.
Ainsi parla Junon; et ses divins présages
Furent dès-lors écrits dans le livre des âges.
C'est ainsi qu'Egérie, encourageant sa voix,
S'entretenoit d'Elise avec le dieu des bois.
Les oiseaux attentifs cessèrent leurs ramages;
Le zéphyr oublia d'agiter les feuillages;
Et les troupeaux, épris de leurs concerts touchants,
Négligeant la pâture, écoutèrent leurs chants.

E P I T H A L A M E.

DE votre fête, Hymén, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter, pour complaire à Cybele,
Eut pris congé du joyeux célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa sœur Junon, par maximes d'état.
Noces jamais ne firent tel éclat;
Jamais Hymen ne se fit tant de fête:
Mais, au milieu du céleste apparat,
Vénus, dit-on, crioit à pleine tête:

De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Vénus parloit en déesse sensée.
Hymen agit en dieu très imprudent:
L'enfant ailé sortit de sa pensée,
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de là vint que, de colere ardent,
Le petit dieu toujours lui fit la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excédant
En cent façons, et chassant sur sa terre.

De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur, dit-on, est bon à quelque chose.
Le blond Hymen maudissoit son destin:
Et même Amour, qui jamais ne repose,
Lui déroba sa torche un beau matin.

Le pauvre, dieu pleura, fit le lutin.
 Amour est teudre et n'a point de rancune :
 Tiens, lui dit-il, ne sois plus si mutin ;
 Voilà mon arc ; va-t'en chercher fortune.

De votre fête, Hymen, voici le jour ;
 N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Hymen d'abord se met en sentinelle,
 Ajuste l'arc, et bientôt apperçoit
 Venir à lui jeune et gentc pabelle,
 Et bachelier propre à galant exploit.
 Hymen tira, mais si juste et si droit,
 Que Cupidon même ne s'en put taire.
 Ho! ho! dit-il, le compere est adroit ;
 C'est bien visé ; je n'eusse pu micux faire.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis ;
 Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Or voilà donc par les mains d'Hyménée
 D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs blessés.
 J'ai vu ce dieu de fleurs la tête ornée,
 Les brodequins de perles rehaussés,
 Le front modeste et les regards baissés ;
 En robe blanche il marchoit à la fête ;
 Et conduisant ces amants empressés,
 Il étendoit son voïe sur leur tête.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis ;
 Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Que faisoient lors les enfants de Cythere ?
 Ils soulageoient Hymen en ses emplois :
 L'un de flambeaux éclairoit le mystere,
 L'autre du dieu dictoit les chastes lois ;

Ceux-ci faisoient résonner le hautbois,
 Ceux-là dansoient pavane façonnée;
 Et tous chantoient en chœur, à haute voix :
 Hymen, Amour! Amour, ô Hyménée!

Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
 Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Enfin finale, après maintes orgies,
 Au benoît lit le couple fut conduit.
 Le bon Hymèn, éteignant les bougies,
 Leur dit: Enfants, bon soir, et bonne nuit!
 Lors Cupidon s'empara du réduit.
 Puis maints Amours de rire et de s'ébattre,
 Se rigolant, menant joyeux déduit,
 Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
 Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Par tel moyen, entre ces dieux illustres
 L'accord fut fait et le traité conclu.
 Jeunes époux, faites que de vingt lustres
 Traité si doux point ne soit résolu;
 Et puissiez-vous, devant l'an révolu,
 Tant opérer, que d'une aimable mere
 Naisse un beau jour quelque petit joufflu
 Digne des vœux de l'aïeul et du pere!

S O N N E T.

A un bel esprit, grand parleur.

M O N S I E U R l'auteur, que Dieu confonde,
 Vous êtes un maudit bavard.
 Jamais on n'ennuya son monde
 Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore :
 Mais les ennuyeux tels que vous,
 Eussiez-vous plus d'esprit encore,
 Sont la pire espece de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
 Passe encor, ce n'est pas merveilles ;
 Le don d'ennuyer est son lot :

Mais Dieu préserve mon ouïe
 D'un homme d'esprit qui m'ennuie !
 J'aimerois cent fois mieux un sot.

S O N N E T.

L A I S S O N S la raison et la rime
 Aux mécaniques écrivains.
 Faisons-nous un nouveau sublime
 Inconnu des autres humains.

Intéressons dans notre estime
 Quelques esprits légers et vains

Dont la voix et l'exemple anime
Les sots à nous battre des mains.

Par là croissant en renommée,
Chez la postérité charmée
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien. Voilà la bonne route :
Vos noms y parviendront sans doute ;
Mais vos vers n'y parviendront pas.

S O N N E T.

J A D I S matelot renforcé,
Puis général par l'écritoire,
Roc poignarde son auditoire,
Sur ses deux grands pieds plats haussé.

Quand rois et cours ont bien passé
Par sa langue diffamatoire,
Roc de son éternelle histoire
Reprend le propos commencé.

Il est vrai que son ton de cuistre,
Pour un tiercelet de ministre,
Paroît un peu trop emphasé :

Mais il faut lui rendre justice,
C'est la politesse d'un Suisse
En Hollande civilisé.

S O N N E T

Imité d'une épigramme de l'ANTHOLOGIE.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

L'AUTRE jour la cour de Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux
Pour juger, au rapport d'Horace,
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouviages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le dieu du Permesse
Lui dit : Connois-tu cette pièce ?
Je la fis en ce même endroit :

L'Amour avoit monté ma lyre,
Sa mere écoutoit sans mot dire ;
Je chantois, LA FARE écrivoit.

S O N N E T.

A M. A V E D, PEINTRE DU ROI.

TANDIS que tu peignois mon image fidele,
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait
Dans ces soins prévenants qui, servant ton souhait,
Ont si bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement si noble, un si généreux zèle,
 A mon cœur attendri te peignant trait pour trait,
 Me faisoient admirer dans un tableau parfait
 De la vraie amitié le sensible modèle.

L'art te fit, cher AVEU, un don bien précieux :
 Il t'apprit le secret de surprendre les yeux,
 Et de rendre le vrai jaloux de sa peinture.

Le pinceau de Timanthe est ce que tu lui dois ;
 Mais le cœur que sans lui te forma la nature
 Est un présent plus rare et plus beau mille fois.

L E T T R E

A M. DE LA FOSSE,

CELEBRE PORTE TRAGIQUE,

*écrite de Rouen, où l'auteur attendoit un
 vaisseau pour passer en Angleterre.*

D E P U I S que nous primes congé
 Du réduit assez mal rangé
 Où votre muse pythonisse
 Evoque les ombres d'Ulysse,
 De Thésée et de Manlius,
 Comme l'auteur d'Héraclius
 Faisoit jadis celles d'Horace,
 De Rodrigue et de Curiace,
 J'ai quatre mauvais jours passé,
 Sans, je vous jure, avoir pensé
 (Dussiez-vous me croire un stupide)
 Qu'il fût au monde un Euripide.

Toutefois je me souviens bien
 De notre dernier entretien,
 Que je terminai par vous dire
 Que j'aurois soin de vous écrire.
 Je vous écris donc; et voici
 De mon voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,
 Et la nuit replioit ses voiles,
 Lorsque je quittai mon chevet
 Pour m'acheminer chez Blavet.
 Un carrosse sexagénaire
 D'abord s'offre à mon luminaire,
 Attelé de six chevaux blancs,
 Dont les côtes, à travers flancs
 A supputer peu difficiles,
 Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles
Et le carême entièrement.

J'entre, et dans le même moment
 Je vois arriver en deux bandes
 Trois Normands et quatre Normandes,
 Avec qui, pauvre infortuné,
 J'étois à rouler destiné.
 On s'assemble, chacun se place.
 Sous le poids de l'horrible masse
 Déjà les pavés sont broyés,
 Les fouets hâtifs sont déployés,
 Qui de cent diverses manières
 Donnent à l'air les écrivieres.
 Un jeune esprit aérien,
 Trop voisin de nous pour son bien,
 En reçut un coup sur le rabie,
 Qui lui fit faire un cri de diable:
 Car, si vous n'en êtes instruit,
 Le son qu'un coup de fouet produit
 (N'en déplaise aux doctes pancartes
 Et des Rohault et des Descartes)

Vient beaucoup moins de l'airfroissé
 Que de quelque sylphe fessé,
 Qui, des humains cherchant l'approche
 En reçoit bien souvent taloche,
 Puis va criant comme un perdu.
 Nos coursiers, ce bruit entendu,
 Connoissant la verge ennemie,
 Rappellent leur force endormie,
 Ils tirent : nous les excitons.
 Le cocher jure : nous partons.

Nous poursuivions notre aventure,
 Lorsque d'inférieure voiture,
 Après environ trente pas,
 Nous renversa de haut en bas.
 Horrible fut la culebute.
 Mais voici le pis de la chute :
 Les chevaux, malgré le cocher,
 S'obstinent à vouloir marcher.
 En vain le moderne Hippolyte
 S'oppose à leur fougue subite :
 Sans doute, *en ce désordre affreux,*
Un dieu pressoit leurs flancs poudreux.
 A la fin leur fureur s'arrête.
 Et moi, non sans bosse à la tête,
 Avec quelque secours d'autrui,
 Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique
 Je mettrai fin à ma chronique ;
 Et, de peur de vous ennuyer,
 Je supprime un volume entier
 D'aventures longues à dire,
 Et plus longues encore à lire.
 Vous saurez seulement qu'enfin
 J'arrivai dimanche matin
 A Rothen, séjour du sophisme,
 Accompagné d'un rhumatisme

Qui me tient tout le dos perclus
 Et me rend les bras superflus.
 En ce fâcheux état, beau sire,
 Je ne laisse de vous écrire,
 Et me crois de tous maux guéri
 Au moment que je vous écri :
 Car en nul endroit du royaume
 Il n'est cataplasme ni baume
 Qui pût me faire autant de bien
 Que cette espece d'entretien.
 A tant, seigneur, je vous souhaite
 Longue vie et santé parfaite,
 Et toujours ample déjeûné
 Des lauriers de Melpoméné ;
 Tandis que, pour sortir de France,
 Prenaut mes maux en patience,
 J'attends entre quatre rideaux
 Le plus paresseux des vaisseaux.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.

F A B L E.

*Contre ceux qui publient leurs propres écrits
 sous le nom d'autrui.*

U N rossignol contoit sa peine
 Aux tendres habitants des bois.
 La grenouille, envieuse et vaine,
 Voulut contrefaire sa voix.

Mes sœurs, écoutez-moi, dit-elle ;
 C'est moi qui suis le rossignol.
 Vous allez voir comme j'excelle
 Dans le bécarre et le bémol.

Aussitôt la bête aquatique ,
 Du fond de son petit thorax ,
 Leur chanta pour toute musique ,
 Brre ke ke kex , koax koax.

Ses compagnes crioient merveilles ;
 Et toujours , fiere comme Ajax ,
 Elle cornoit à leurs oreilles ,
 Brre ke ke kex , koax koax.

Une d'elles , un peu plus sage ,
 Lui dit : Votre chant est fort beau :
 Mais montrez-nous votre plumage ,
 Et volez sur ce jeune ormeau.

Ma commere , l'eau qui me mouille
 M'empêche d'élever mon vol.
 Eh bien ! demeurez donc grenouille ,
 Et laissez là le rossignol.

F A B L E.

JADIS en l'Inde occidentale
 Régnait un lion si clément ,
 Que jamais vice ni scandale
 Chez lui ne reçut châtement.

Sa bénignité sans seconde
 Tournait tout en bien chez autrui ;
 Il étoit bon pour tout le monde ,
 Tout le monde étoit bon pour lui.

Par hasard , en certain voyage ,
 Il fit rencontre d'un vieil ours ,

Grand philosophe , mais sauvage ,
Et mal poli dans son discours.

Viens à ma cour , dit le cacique ;
Tu seras servi comme un roi.
Trop d'honneur , reprit le rustique ;
Mais vous n'êtes pas né pour moi.

Tout n'est qu'un dans votre service ,
Soit qu'on marche droit ou tortu.
Qui ne hait point assez le vice
N'aime point assez la vertu.

AUTRE FABLE.

UN jour un villageois sur son âne affourché
Trouva par un ruisseau son passage bouché.
Tandis que pour le prendre un batelier s'apprête,
Il approche du bord , saute en bas de sa bête ,
S'embarque le premier , et sur le pont tremblant
Tire par son licou l'animal nuchalant.
Le grison , qui des flots redoute le caprice ,
Tire de son côté , fait le pas d'écrevisse ,
Et , du maître essoufflé déconcertant l'effort ,
Lutteur victorieux , demeure sur le bord.
Enfin , tout épuisé d'haleine et de courage ,
L'homme change d'avis , redescend au rivage ,
Prend l'âne par la queue , et tire de son mieux.
L'animal aussitôt s'échappe furieux ,
Et , du bras qui le tient forçant la violence ,
D'un saut précipité dans le bateau s'élance.

 F A B L E D' E S O P E .

LE malheur vainement à la mort nous dispose :
 On la brave de loin ; de près c'est autre chose.
 Un pauvre bûcheron , de peine atténué ,
 Chargé d'aus et d'ennuis , de forces dénué ,
 Jetant bas son fardeau , maudissoit ses souffrances ,
 Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.
 Il l'appelle : elle vient. Que veux-tu , villageois ?
 Ah ! dit-il , viens m'aider à recharger mon bois .

R O N D E A U .

EN manteau court , en perruque tapée ,
 Poudré , paré , beau comme Déiopée ,
 Enluminé d'un jaune vermillon ,
 Monsieur l'abbé , vif comme un papillon ,
 Jappe des vers qu'il prit à la pipée .

Phébus , voyant sa mine constipée ,
 Dit : Quelle est donc cette muse éclopée
 Qui vient chez nous racler du violon .
 En manteau court ?

C'est , dit Thalie , à son rouge trompée ,
 Apparemment quelque jeune Napée
 Qui court en masque au bas de ce vallon .
 Vous vous moquez , lui répond Apollon ;
 C'est tout au plus une vieille poupée
 En manteau court .

A U T R E R O N D E A U .

Au bas du célèbre vallon
 Où regne le docte Apollon,
 Certain rimailleur de village
 Fait le procès au badinage
 D'un des successeurs de Villon.

Fait-il bien ou mal ? C'est selon.
 Mais ses vers, dignes du billon,
 Sont pires qu'un vin de lignage
 Au bas.

Si l'on connoissoit ce brouillon,
 On pourroit lui mettre un bâillon,
 Et corriger son bredouillage ;
 Mais pour un sot il est fort sage
 De n'avoir pas écrit son nom
 Au bas.

V A U D E V I L L E .

LE traducteur Dandiniere,
 Tous les matins,
 Va voir dans leur cimetièr
 Grecs et Latins
 Pour leur rendre ses respects.
 Vivent les Grecs !

Si le style bucolique
 L'a dénigré,

Il vent, par le dramatique,
Etre tiré
Du rang des auteurs abjects.
Vivent les Grecs !

Vormes lui fait ses recrues
D'admirateurs.
Il va criant par les rues :
Chers auditeurs,
Voilà des vers bien corrects.
Vivent les Grecs !

Il a fait un coup de maître
Des plus heureux :
Car, pour les faire paroître
Forts et nerveux,
Il les a faits durs et secs.
Vivent les Grecs !

L'auteur lui-même proteste
Qu'ils sont charmants ;
Et comme il est fort modeste,
Ses jugements
Ne sauroient être suspects.
Vivent les Grecs !

Ecrivains du bas étage,
Venez en bref
Pour faire devant l'image
De votre chef
Cinq ou six salamalecs.
Vivent les Grecs !

BILLET

A M. DUCHE,

*qui m'avoit envoyé des vers qu'il avoit faits
étant malade.*

EST-ce la fièvre, est-ce Apollon,
Qui t'inspire ces sons attiques,
Dignes d'être écoutés sur le sacré vallon?
Non, ce ne sont point là les songes fantastiques
Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau dérégé,
De spectres, de lutins et de monstres troublé.
Mais cependant, ami, quelle peur enfantine
Te fait désapprouver cette écorce divine
Dont l'atlantique bord fit présent aux humains?
Quoi! toujours résister aux dons de la nature?
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains?
Et de tes maux par choix te rendre la pâture?
Prends-y garde, crois-moi, le péril est pressant.
La fièvre est comme un loup cruel et ravissant
Qui vers les antres sourds traîne un agneau timide,
Et, des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
Devance le berger et le dogue intrépide
Qu'appellent au secours ses bêlements plaintifs.
Bientôt le ravisseur, tout palpitant de joie,
Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.
Prévien un sort si triste, et, par de prompts efforts,
Résonne-toi de chasser cette humeur léthargique.
Qui peut-être pourroit, par quelque fin tragique,
Que sais-je? dévorer et l'esprit et le corps.

V E R S

pour mettre au bas du portrait de M. Despréaux.

L A vérité par lui démasqua l'artifice ;
 Le faux dans ses écrits par-tout fut combattu ;
 Mais toujours au mérite il sut rendre justice ;
 Et ses vers furent moins la satire du vice
 Que l'éloge de la vertu.

V E R S

ENVOYES A M. L'ABBE DE CHAULIEU,

*pour servir de réponse à une lettre dans laquelle
 il m'exhortoit à ne point sacrifier la philo-
 sophie aux finances.*

P AR tes conseils et ton exemple
 Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté,
 Cher abbé : dans la pureté
 Des innocents banquets du Temple,
 De raison et de fermeté
 J'ai fait une moisson trop ample,
 Pour être jamais infecté
 D'une sordide avidité.
 Quelle honte, bon dieu ! quel scandale au Parnasse
 De voir l'un de ses candidats
 Employer la plume d'Horace
 A liquider un compte, ou dresser des états !
 J'ai vu, dit Marot en faisant la grimace,

J'ai vu l'élève de Clio

Sedentem in telonio;

Je l'ai vu calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et d'un produit au denier quatre
Discourir mieux qu'Amonio.

Dure, dure plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai si long-temps essayé!

Je sais quel est le prix d'une honnête abondance
Que suit la joie et l'innocence,
Et qu'un philosophe étayé
D'un peu de richesse et d'aisance
Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un sage à pié,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,

Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié

A des biens dont jamais il n'a la jouissance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes soins,
Cher abbé, ne crains pas que je me tympanise
Par l'odieuse convoitise
D'un bien plus grand que mes besoins.
Une aine libre et dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps sain, un esprit joyeux,
Et quelque prose mélangée
De vers badins ou sérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des dieux.

C'est par ces maximes, qu'ignore
Tout riche, juif, arabe, ou more,
Que j'ai su plaie dès long-temps

A des protecteurs que j'honore ;
 Et c'est ainsi que je prétends
 Trouver l'art de leur plaire encore.
 C'est dans ce bon esprit gaulois ,
 Que le gentil maître François
 Appelle pantagruélisme ,
 Qu'à Neuilli La Fare et Sonnin
 Puisent cet enjouement benin
 Qui compose leur atticisme.
 Abbé, c'est là le catéchisme
 Que les muses m'ont enseigné ;
 Et voilà le vrai quiétisme
 Que Rome n'a point condamné.

S T A N C E S.

Que l'homme est bien durant sa vie
 Un parfait miroir de douleurs !
 Dès qu'il respire , il pleure , il crie ,
 Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance , toujours des pleurs ,
 Un pédant porteur de tristesse ,
 Des livres de toutes couleurs ,
 Des châtimens de toute espee.

L'ardente et fouguese jeunesse
 Le met encore en pire état :
 Des créanciers , une maîtresse ,
 Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mur , autre combat :
 L'ambition le sollicite ;
 Richesses , dignités , éclat ,
 Soins de famille , tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
 Mauvaise humeur, infirmité,
 Toux, gravelle, goutte, pituite,
 Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
 Un directeur s'en rend le maître :
 Il meurt enfin peu regretté.
 C'étoit bien la peine de maître !

A M. TITON DU TILLET,

sur les poésies de M. DESFORGES-MAILLARD.

J'ADMIRE, cher Titon, le riche monument (1)
 Qui signale si bien ton goût pour l'harmonie ;
 Mais je prise encor plus ton noble attachement
 Pour cet estimable génie
 Qui, sous un nom d'emprunt, autrefois si char-
 mant (2),
 Sous le sien se produit encor plus dignement.
 Vis donc ; et, rassemblant sous ton aile héroïque
 D'un tel ordre d'esprits le précieux essaim,
 Ajoute à ton Parnasse un trésor plus certain,
 Un Parnasse vivant, monument authentique,
 Préférable en richesse à tout l'or du Mexique,
 Et plus durable que l'airain.

(1) Le Parnasse françois, exécuté en bronze.

(2) M. Desforges-Maillard avoit d'abord publié ses poésies sous le nom de mademoiselle Malcrais de la Vigne ; ce qui trompa presque tous les gens de lettres.

V E R S

*envoyés à madame la comtesse de B***
le jour de sa naissance.*

C'EST n'est pas d'aujourd'hui que messieurs les poètes
Sont en possession de penser de travers.
La rime quelquefois couvre bien des sornettes.
 Mais de prétendre dans leurs vers
Que de Vénus l'Amour ait tiré sa naissance,
L'Amour, à qui les dieux doivent tous leur essence,
Qui du chaos lui-même a tiré l'univers;
 C'est pousser trop loin la licence.
Un jour ce dieu, piqué de leurs propos légers,
Dit: Je veux les guérir de cette extravagance;
 Et je prétends à cet effet
Former une beauté que tout le monde adore,
Qui soit à leur Vénus semblable trait pour trait,
 Et même plus aimable encore.
 Aussitôt dit, aussitôt fait;
Et dans le même instant naquit Fléonore.
 Dès que l'on vit briller ses yeux,
Tous les dieux de Paphos, délogeant sans trompette,
 S'en vinrent habiter ces lieux;
Et même les Amours plierent la toilette
Avec ce que leur mere eut de plus précieux.
 Sa rivale en a fait emplette.
Les cœurs, à ce qu'on dit, ne s'en trouvent pas mieux;
Et la pauvre Vénus n'a plus d'autre parure
Que quelques vieux manteaux pendus à son crochet,
 Ou quelque mauvaise guipure
 Qu'elle ramasse à l'aventure
 Dans les opéra de Dauchet.

V E R S A M. * * * ,

I N T E N D A N T D E S F I N A N C E S ,

*pour madame * * * , qui lui recommandoit
le placet d'un de ses amis.*

M I N I S T R E aussi sage qu'affable ,
Aussi généreux qu'équitable ,
Par qui le dieu Plutus , de Paris exilé ,
Doit être , ou jamais , rappelé ,
Recevez ce placet que ma main vous présente ;
Et d'une dextre bienfaisante
Mettez au bas ces mots exquis :
Soit fait ainsi qu'il est requis.

La justice vous le conseille
Par pitié pour le suppliant.
On sait que vous savez accorder à merveille
Et l'intérêt du prince et celui du client.
Mais peut-être m'allez-vous dire
Que j'eu parle bien aisément ,
Et que ces mots qu'ici je vous presse d'écrire
Ne se prodignent pas si libéralement.
Sans doute ; et je sais bien , moi toute la première ,
Qu'on me feroit telle prière
Où je ne voudrois pas dire en termes précis :
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Au sexe féminin sied bien la négative ;
Et quoique les beautés , sur-tout en ce temps-ci ,
Négligent quelquefois cette prérogative ,
L'ordre veut néanmoins que cela soit ainsi.

Mais chez vous c'est tout le contraire.
 Ministre tant qu'il vous plaira,
 Quand notre sexe vous priera,
 L'ordre vent qu'aussitôt, prompt à le satisfaire,
 Le ministre réponde, ainsi que le marquis,
Soit fait ainsi qu'il est requis.

V E R S

*envoyés à une demoiselle le jour de S. Denys
 sa fête.*

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
 La charité fervente et le zèle exemplaire
 Du saint et célèbre patron
 Dont on vous a donné le nom.
 Nos climats à sa gloire ont servi de théâtre ;
 Son zèle y renversa le culte des païens :
 Mais vos yeux font plus d'idolâtres
 Qu'il ne fit jamais de chrétiens ;
 Et j'admire la providence
 D'avoir en divers temps placé votre naissance :
 Car si l'on vous eût vus vivant en même lieu,
 On eût perdu le fruit de ses soins charitables ;
 Vous eussiez fait donner aux diables
 Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

VERS ALLEGORIQUES

envoyés à monseigneur le duc de Bourgogne dans un mouchoir de gaze qui avoit servi à essuyer quelques larmes échappées à madame la duchesse de Bourgogne, au récit de l'affaire de Nimegue.

AMOUR, voulant lever un régiment,
 Battoit la caisse autour de ses domaines.
 Soins et soupîrs étoient ses capitaines.
 Dards et brandons faisoient son armement.
 Un étendard lui manquoit seulement.
 Il le cherchoit, quand notre jeune Alcide,
 Victorieux du Batave timide,
 Lui dit : Amour, obéis à mes lois,
 Va de ma part trouver Adélaïde ;
 Entretiens-la de mes premiers exploits ;
 Cours à ses pieds en remettre l'hommage ;
 Vole, et reviens. Le dieu fait son message.
 En lui parlant il voit couler soudain
 Des pleurs mêlés de tendresse et de joie,
 Prix du vainqueur, qu'une soigneuse main
 Va recueillir dans un drapeau de soie.
 Amour sourit, et, le mettant à part :
 Bon ! bon ! dit-il, voilà mon étendard.
 Sous ce drapeau caporaux ni gendarmes,
 Tours ni remparts, rien ne m'arrêtera :
 Et, par hasard, quand il me manquera,
 J'ai ma ressource en ces yeux pleins de charmes ;
 Notre héros souvent leur donnera
 Sujets nouveaux à de pareilles larmes.

LES METAMORPHOSES

DE VERSAILLES.

En ce pays métamorphose a lieu.
 Dames de cour quittent formes humaines ;
 Et le pouvoir de quelque nouveau dieu
 Les rend dauphins ou gentilles baleines.
 Notre princesse a même sort, dit-on.
 Elle y paroît sous la forme empruntée,
 Non d'Amphion, mais bien de Galatée,
 Qui, sur dauphin ou baleine portée,
 Parcourt l'empire où nage le Triton.
 C'est elle-même ; on ne peut s'y méprendre ;
 A cette taille, à cette majesté,
 A cette grace, à cet air noble et tendre
 Plus beau cent fois encor que la beauté.
 Bien est-il vrai qu'il manque à l'immortelle,
 Pour achever en tout le parallele,
 Un point sans plus : et quoi ? C'est son Acis,
 Qui, pour complaire à divine donzelle
 Aux yeux hagards, que Bellone on appelle,
 S'est en allé courir par le pays.
 Mais cet Acis, voilà bien autre chose,
 (En ce pays tout est métamorphose)
 Est à son tour bravement déguisé ;
 Du fils d'Alcmene en son adolescence
 Acis a pris si bien la ressemblance
 Qu'Ovide même y seroit abusé.
 Or pour cela ne croyez pas, déesse,
 L'avoir perdu ; mais voici la finesse :

Un négromant m'en a conté le cas.
Le destin veut, par un ordre sévère,
Qu'il soit toujours, soit dit sans déplaire,
Acis ici, mais Hercule là-bas.
Je vous découvre en deux mots le mystère ;
Amour, je crois, ne m'en dédira pas.

FIN DU TOME SECOND.

T A B L E

D E S P I E C E S

C O N T E N U R S D A N S C E V O L U M E .

E P I T R E S .

L I V R E P R E M I E R .

I. A U X Muses ,	page	7
II. Sur l'Amour. A madame d'Ussé ,		19
III. A Clément Marot ,		26
IV. A M. le comte D* C* . ,		35
V. A M. le comte du Luc, alors ambassadeur du roi en Suisse ,		38
VI. A M. le baron de Breteuil ,		49

L I V R E I I .

I. A M. le comte de ***,		60
II. Au R. P. Brumoy, auteur du Théâtre des Grecs ,		66
III. A Thalie ,		75
IV. A M. Rollin ,		84
V. A M. Racine ,		93
VI. A M. de Bonneval ,		103

A L L E G O R I E S .

I. La Morosophie ,		111
II. Minerve ,		121
III. La Vérité ,		128

E P I G R A M M E S.

L I V R E P R E M I E R.

- I. LE dieu des vers sur les bords du Per-
messe, page 135
- II. Ce traître Amour prit à Vénus sa mere, *ibid.*
- III. Prêt à descendre au manoir ténébreux, 136
- IV. Le bon vieillard qui brûla pour Ba-
thylle, *ibid.*
- V. Quels sont ces traits qui font craindre
Caliste, *ibid.*
- VI. Sur ses vieux jours la déesse Vénus, 137
- VII. Soucis cuisants au partir de Caliste, *ibid.*
- VIII. Je veux avoir, et je l'aimerai bien, *ibid.*
- IX. Certain huissier, étant à l'audience, 138
- X. Sur leurs santés un bourgeois et sa
femme, *ibid.*
- XI. Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux, 139
- XII. Près de sa mort, une vieille incrédule, *ibid.*
- XIII. Certain ivrogne, après maint long re-
pas, *ibid.*
- XIV. Ce monde-ci n'est qu'une œuvre co-
mique, 140
- XV. *A un pied-plat qui faisoit courir
de faux bruits contre moi,* *ibid.*
- XVI. Par passe-temps un cardinal oyoit, 141
- XVII. *Contre un voleur médisant,* *ibid.*
- XVIII. Certain curé, grand enterreur de morts,
ibid.
- XIX. *Pour madame*** étant à la chasse,* 142
- XX. *Pour la même, étant à la représen-
tation de l'opéra d'ALCIDE,* *ibid.*
- XXI. *Sur la même, qui s'occupoit à filer,* 143

- XXII. Céphale un soir devoit s'entretenir,
page 143
- XXIII. Entre Racine et l'ainé des Corneilles, *ibid.*
- XXIV. Un maquignon de la ville du Maus, 144
- XXV. Un magister, s'empressant d'étouffer, *ibid.*
- XXVI. Ne vous fiez, bachelottes rusées, *ibid.*
- XXVII. Le teint jauni comme feuilles d'automne, 145
- XXVIII. *Sur une ode composée par un misérable poète satyrique à la louange de M. de Catinat,* *ibid.*
- XXIX. *Sur le dialogue de Platon intitulé*
LE BANQUET, *ibid.*
- XXX. De haut savoir Phébus ne m'a doté, 146

L I V R E I I.

- I. Quand, pour ravoir son épouse Eurydice, 147
- II. Deux grands Amours, frippons de même race, *ibid.*
- III. Entrez, Amours, votre reine s'éveille, 148
- IV. De ce bonnet, façonné de ma main, *ibid.*
- V. Qui vous aimant, ô fantasque beauté, *ibid.*
- VI. Ce pauvre époux me fait grande pitié, 149
- VII. *Pour une dame nouvellement mariée,* *ibid.*
- VIII. J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle, *ibid.*
- IX. Certain marquis fameux par le grand bruit, 150
- X. Le vieux Ronsard, ayant pris ses besicles, *ibid.*
- XI. Le traducteur qui rima l'Iliade, *ibid.*
- XII. Houdart n'en veut qu'à la raison sublime, 151
- XIII. Léger de queue, et de ruses chargé, *ibid.*

XIV.	Depuis trente ans un vieux berger nor- mand,	page 151
XV.	Par trop bien boire un curé de Bour- gogne,	152
XVI.	<i>A un critique moderne,</i>	ibid.
XVII.	A son portrait certain rimeur brail- lard,	153
XVIII.	Un vieil abbé sur certains droits de fief,	ibid.
XIX.	Trois choses sont que j'admire à part moi,	ibid.
XX.	L'homme créé par le fils de Japet,	154
XXI.	Avec les gens de la cour de Minerve,	ibid.
XXII.	Monsieur l'abbé, vous n'ignorez de rien,	ibid.
XXIII.	<i>A monsieur ***,</i>	155
XXIV.	Tout plein de soi, de tout le reste vuide,	ibid.
XXV.	Doctes héros de la secte moderne,	ibid.
XXVI.	Griphon, rimailleur subalterne,	156
XXVII.	<i>Aux journalistes de Trévoux,</i>	ibid.
XXVIII.	<i>Aux mêmes,</i>	157
XXIX.	<i>Sur les tragédies du sieur ***,</i>	ibid.

L I V R E I I I.

I.	Est-on héros pour avoir mis aux chaî- nes,	158
II.	<i>A M. le duc de Bourgogne,</i>	ibid.
III.	<i>A madame d'Ussé : les deux dons,</i>	159
IV.	<i>Les souhaits,</i>	ibid.
V.	<i>A M. Rouillé,</i>	ibid.
VI.	<i>A M. d'Ussé,</i>	160
VII.	<i>Contre Montfort,</i>	ibid.
VIII.	<i>Contre un marguillier,</i>	161
IX.	<i>Contre Longepierre,</i>	ibid.
X.	<i>Contre le même,</i>	ibid.

XI.	<i>Sur l'aventure de l'évêque de Nîmes, qui s'étoit sauvé par la fenêtre pour échapper à ses créanciers,</i>	page 162
XII.	Pour disculper ses œuvres insipides,	ibid.
XIII.	Un gros garçon qui creve de santé,	ibid.
XIV.	Paul, de qui la vraie épithète,	163
XV.	<i>A Pradon, qui avoit fait une satire pleine d'invectives contre M. Despréaux,</i>	ibid.
XVI.	<i>Conte du Pogge,</i>	164
XVII.	En son lit une damoiselle,	ibid.
XVIII.	Tu dis qu'il faut brûler mon livre,	ibid.
XIX.	<i>Sur les fables de LA MORTE,</i>	165
XX.	<i>Sur le même sujet,</i>	ibid.
XXI.	Deux gens de bien, tels que Vire en produit,	166
XXII.	Quand vous vous efforcez à plaire,	ibid.
XXIII.	Ci gît l'auteur d'un gros livre,	ibid.
XXIV.	Ci-dessous git monsieur l'abbé Courtois,	167
XXV.	Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,	ibid.
XXVI.	<i>A M. le comte d'OËttinguer,</i>	ibid.
XXVII.	<i>A monsieur T***,</i>	168
XXVIII.	Toi qui places impudemment,	ibid.
XXIX.	Chrysologue toujours opine,	169
XXX.	<i>Justification de la précédente épigramme, à un important de cour qui s'en faisoit l'application,</i>	ibid.

POESIES DIVERSES.

IDYLLE,	page 171
Idylle pour les demoiselles de Saint-Cyr,	173
Palémon et Daphnis. églogue,	175

Elise, églogue héroïque, pour l'impératrice, à son retour des bains de Carisbad en Bohême,	page 181
Epithalame,	186
Sonnet. A un bel esprit grand parleur,	189
Autre sonnet,	ibid.
Autre sonnet,	190
Sonnet imité d'une épigramme de l'ASTROLOGIE. A M. le marquis de la Fare,	191
Sonnet. A M. Aved, peintre du roi,	ibid.
Lettre à M. de la Fosse, célèbre poète tragique, écrite de Rouen, où l'auteur attendoit un vaisseau pour passer en Angleterre,	192
Le Rossignol et la Grenouille; fable. Contre ceux qui publient leurs propres écrits sous le nom d'autrui,	195
Autre fable,	196
Autre fable,	197
Fable d'Esopé,	198
Rondeau,	ibid.
Autre rondeau,	199
Vandeville,	ibid.
Billet à M. Duché, qui m'avoit envoyé des vers qu'il avoit faits étant malade,	201
Vers pour mettre au bas du portrait de M. Despréaux,	202
Vers envoyés à M. l'abbé de Chauvieu, pour servir de réponse à une lettre dans laquelle il m'exhortoit à ne point sacrifier la philosophie aux finances,	ibid.
Stances,	204
A M. Titon du Tillet, sur les poésies de M. DESFORGES-MAILLARD,	205
Vers envoyés à madame la comtesse de B*** le jour de sa naissance,	206
Vers envoyés à M. ***, intendant des finances,	

pour madame *** , qui lui recommandoit le placet d'un de ses amis ,	page 207
Vers envoyés à une demoiselle le jour de Saint- Denys , sa fête ,	208
Vers allégoriques envoyés à M. le duc de Bour- gogne dans un mouchoir de gaze qui avoit servi à essuyer quelques larmes échappées à madame la duchesse de Bourgogne au récit de l'affaire de Nimegue ,	209
Les Métamorphoses de Versailles ,	210

FIN DE LA TABLE.



